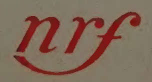
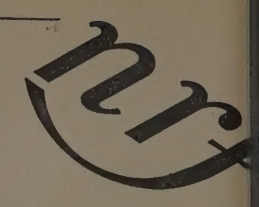
ANNÉE N° 315 1er DÉCEMBRE 1939

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE



9 fr.

Table analytique des Annonces



(Les chiffres indiqués sont ceux des pages)

nrf **VIENT DE PARAITRE**

DRIEU LA ROCHELLE

GILLES

ROMAN

UN FORT VOLUME DE 500 PAGES, AU FORMAT IN-8° SOLEIL. **35 fr.**
20 exemplaires numérotés sur pur fil .... **120 fr.**
35 exemplaires numérotés sur alfa supérieur .... **90 fr.**

Une prière d'insérer est difficile à rédiger par le romancier s'il sait que la critique la lira comme une préface. En effet, un roman n'admet pas de préface. Il ne peut que se suffire à lui-même.

De quoi parlerait le romancier dans sa préface ? De ses intentions. Mais il en a eu cent ou il n'en a eu aucune.

Un roman, c'est une histoire ; et voilà tout. Le titre même ne doit rien signifier. Il ne doit pas indiquer un sens, alors que l'œuvre est écrite en tous sens.

Ce n'est pas à l'auteur de dépecer son livre, mais aux critiques.

Pour ceux-ci, c'est peut-être un devoir, sans doute le dernier, de réduire à des idées certaines images, l'arabesque du récit, ou la soudaine immobilité d'un personnage ou l'humeur dont le tout est enveloppé. Mais pour l'artiste peindre des passions, des humeurs, ce ne sera jamais la même chose qu'émettre une opinion, un jugement, de former un système.

Ceci dit, le plus simple, pour remplir une prière d'insérer, serait de résumer cette histoire qui importe seule.

Mais alors, quelle fausse modestie de la part de l'auteur. Peut-il craindre de n'être pas lu ? Ou quelle désobligeance à l'égard des critiques.

D.

DU MÊME AUTEUR

ROMANS

ÉTAT-CIVIL .... 15 fr.
L'HOMME COUVERT DE FEMMES .... 12 fr.
BLÈCHE 13,50
UNE FEMME A SA FENÊTRE .... 15 fr.
LE FEU FOLLET .... 15 fr.
DROLE DE VOYAGE .... 18 fr.
BELOUKIA 16,50
RÊVEUSE BOURGEOISIE .... 18 fr.

POESIE

INTERROGATION .... 9 fr.
FOND DE CANTINE .... 9 fr.

NOUVELLES

PLAINTE CONTRE INCONNU .... 12 fr.
LA COMÉDIE DE CHARLEROI .... 18 fr.
JOURNAL D'UN HOMME TROMPÉ .... 18 fr.

ESSAIS

LE JEUNE EUROPÉEN .... 12 fr.
GENÈVE OU MOSCOU .... 15 fr.
L'EUROPE CONTRE LES PATRIES .... 15 fr.
SOCIALISME FASCISTE .... 18 fr.
AVEC DORIOT 13.50

nrf **ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE**

nrf **VIENT DE PARAITRE**

AUDIBERTI

SEPTIÈME

ROMAN

UN VOLUME IN-16 DOUBLE COURONNE .... 22 fr.

Une petite bourgeoise, un peu perverse, assez bonne, une femme de maintenant, vit à Auteuil, avec son père et son mari, au septième étage d'une maison moderne. Ascenseur. Baignoires. Radiateurs. Ascenseur surtout... L'ascenseur est pour l'habitante du septième un instrument sonore dont le ronflement varié, velouté lui signale les diverses cargaisons humaines qu'il véhicule en hauteur dans l'immeuble familier sur une musique où les paroles, charnelles et vêtues, seraient les personnes vivantes des locataires et des visiteurs... Elle écoute. Elle guette. Elle ressent. Mais ce qui la requiert davantage pour l'exciter, la désoler et l'animer c'est le bel appartement d'à côté, bien plus cher que le sien, bien plus beau, bien plus chic. Il est vide, pour le moment. Que fait-elle ? Elle s'y glisse, toute seule, la nuit, parfois. Elle en rêve. Par la pensée, elle l'habite, elle le meuble. Elle le couve. Il la possède. Elle caresse follement le mince mur qui la sépare de lui.

Au chant filé de l'ascenseur le septième vit dans ce cœur à la fois solitaire et bavard. Mais des gens viennent loger au bel appartement. La petite bourgeoise, aussitôt s'en préoccupe avec une curiosité exaspérée. Les autres d'abord se dérobent. Enfin elle les connaît de près. Il y a, là, la célèbre chanteuse Karoline Tsiang, surgie des profondeurs incertaines de l'étranger, une vraie déesse, et blonde, et grande, espèce de vivante allégorie du luxe, de la puissance, des voyages et de l'amour, et son mari, falot, fuyant et peut-être honoraire. La petite bourgeoise s'éprend de sa prodigieuse voisine, l'entoure chastement de soins très attentifs. Elle prétend devenir sa mère, son esclave. Elle organise ses concerts, raccommode ses robes, l'idolâtre, l'amuse, l'embête. Elle se précipite, en somme, à toute vitesse de sentiment, dans une existence parallèle à sa propre existence. Mais Karoline Tsiang est engagée par Hollywood. Elle part. La petite bourgeoise recueille le mari abandonné. A Karoline absente et qui les oublia, tous deux rendent un culte nostalgique avec un vieux disque, des rubans, des réminiscences réchauffées... L'ascenseur chante. Les radiateurs toussent. Les baignoires font leur bruit de rivières domestiques. On a vendu les meubles du grand appartement, vide, désormais, de nouveau. Karoline, là-bas, là-bas, matière improbable et souveraine, éparse comme la lumière de la nuit, se désintéresse de ses fidèles qui, dans Auteuil, au septième, se repaissent de ce qu'elle leur a laissé de parfum dominateur.

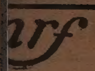
En fait, Karoline n'est pas partie du tout... Elle habite Saint-Cloud. Entretenue par un cacique du cinéma, elle est la maîtresse — attention ! le projecteur tourne — du mari de la petite bourgeoise... Celle-ci l'apprend... Trahie, trompée... Mais, à côté, du bruit... On emménage... De nouveaux voisins... Déjà, elle prête l'oreille... Elle qui ne peut vivre que dans la vie des autres, elle va vivre... Elle est sauvée...

DU MÊME AUTEUR:

ABRAXAS, *roman* .... **21 fr.**
RACE DES HOMMES, (Col. « *MÉTAMORPHOSES* ») .... **18 fr.**



ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE



VIENT DE PARAITRE

ROBERT BOURGET-PAILLERON

LA FOLIE HUBERT

ROMAN

UN VOLUME IN-16 DOUBLE COURONNE.............. 24 fr.

« Il n'arrive jamais rien aux Hardouin, il ne peut rien leur arriver... » Telle est la formule d'une philosophie d'où Mme Hardouin tire son dédain quotidien du risque. Elle ne s'en est jamais départie, même pendant la guerre, alors que le commandant Hardouin tenait avec son bataillon de chasseurs, les plus mauvais coins du front. La paix revenue, elle mise avec son assurance hautaine de grande bourgeoise sur les chances incontestables de succès que son mari ne peut manquer de trouver dans ses nouvelles tâches, Hardouin a quitté l'armée pour entrer dans les affaires. Certaine, comme toujours, de sa réussite, sa femme à qui une telle attitude a fini par retirer toute clairvoyance, ne sent pas venir le péril qui les menace, elle et les siens. Péril d'ordre sentimental tout autant que matériel. La ruine, le désordre du cœur et des sens vont mettre fin à la sérénité de cette famille invincible. Mme Hardouin s'en aperçoit trop tard. Le mal fait, elle se sent déchue de son prestige et, pour la première fois, humiliée par le sort. La connaissance qu'elle a de s'être montrée inférieure à son rôle lui enlève toute possibilité de lutte dans l'avenir. Une autre, se substituant à elle, entrera en jeu à l'instant où tout semble perdu.

DU MÊME AUTEUR :

HAMPSECRET, *roman*........ 16.50
E POUVOIR ABSOLU, *roman*........ 15 fr.
HOMME DU BRÉSIL (Prix Interallié, 1933), *roman*........ 15 fr.
EUR DE RUSSIE, *roman*........ 12 fr.
ENACES DE MORT, *roman*........ 15 fr.
ES CLEFS DE LA CAISSE, *roman*........ 18 fr.
ROUTE DE BERLIN, *roman*........ 20 fr.
ONQUÊTE DE LA BOURGOGNE, *roman*........ 21 fr.

ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

LA NOUVELLE

REVUE MENSUELLE DE LI

DIRECTEUR (1

Dire

PA

Très Prochainement :

FRANÇOIS MAURIAC...	LE SANG D'ATYS, *poème.*
ARAGON...............	LES VOYAGEURS DE L'IMP RIALE, *roman.*
PAUL VALÉRY	TEXTES
ANDRÉ GIDE...........	NOUVELLES PAGES DE JOURN
ANDRÉ SUARÈS........	PARACLET
JEAN COCTEAU........	PERSICAIRE
LÉON BRUNSCHVICG ..	LE DUR LABEUR DE LA VÉRI
ROGER ALLARD........	PAPILLONS DE FRANCE
ANDRÉ ROUVEYRE....	APOLLINARIANES (II)
ANDRÉ MALRAUX	CONDITION DE L'ART
ROBERT MUSIL........	L'HOMME SANS CARACTÈRES
J. P. SARTRE..........	SUR JEAN GIRAUDOUX
JULIEN GREEN	VAROUNA
JOUBERT..............	ÉLOGE DE COOK

…VUE FRANÇAISE

…T DE CRITIQUE — 27[e] ANNÉE

…UES RIVIÈRE

…LHAN

…MOIS

La Revue n'est pas responsable des manuscrits qui lui sont adressés.
Les auteurs non avisés dans un délai de trois mois de l'acceptation de leurs manuscrits peuvent les faire reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.
Les manuscrits accompagnés des timbres nécessaires pour les frais de poste, sont seuls retournés à leurs auteurs.

Toute demande de changement d'adresse doit nous parvenir avant le 15. Elle doit être accompagnée de la dernière bande et de la somme de 2 francs.

BULLETIN D'ABONNEMENT

Veuillez m'inscrire pour un abonnement de * *un an, six mois*, à l'édition * *ordinaire, de luxe de La Nouvelle Revue Française*, à partir du 1[er] ______________ 19__

* Ci-joint *mandat-chèque* de
Je vous envoie par courrier de ce jour chèque postal de
Veuillez faire recouvrer à mon domicile la somme de
(*majorée de 3 fr. 25 pour frais de recouvrement à domicile*).

FRANCE	[illegible]	[illegible]	*
			Edition ordinaire :
85 fr.	100 fr.	110 fr.	……UN AN
46 fr.	54 fr.	60 fr.	……SIX MOIS
*			*Edition de luxe :*
145 fr.	170 fr.	185 fr.	……UN AN

Abonnement d'essai de 3 mois : 18 fr.

A ______________ le ______________ 192__

Nom ______________ (SIGNATURE)

____

Adresse ______________ * *Rayer les indications inutiles*

Détacher le bulletin ci-dessus et l'adresser à M. le Directeur de LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE, à Mirande par Sartilly (Manche).

nrf VIES EXEMPLAIRES

Trois vies de Français exemplaires

J. KESSEL

MERMOZ

27 fr.

Exemplaires reliés pleine toile, titre or................ 42 fr.

MARTHE OULIÉ

JEAN CHARCOT

Préface de PAUL CHACK

21 fr.

JEAN AJALBERT
de l'Académie Goncourt

LA PASSION DE ROLAND GARROS

18 fr.

Deux grandes figures de femmes modernes

ÈVE CURIE

MADAME CURIE

Un volume in-8° soleil, avec en frontispice, un portrait de Mme Curie .... 27 fr.
Exemplaires sur papier héliona, reliés pleine toile, titre or 50 fr.

AMELIA EARHART

PLAISIR DES AILES
Traduit de l'anglais par R. BRUA
15 fr.

DERNIER VOL
Traduit de l'anglais par ANDHRÉE VAILLANT
25 fr.

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

nrf POUR LES ÉTRENNES

NOUVELLE ÉDITION

B. BERENSON

LES PEINTRES ITALIENS DE LA RENAISSANCE

Préface et traduction de LOUIS GILLET

Un volume au format 12 × 18, contenant 350 pages de texte et 210 reproductions hors texte (au lieu de 160 dans la première édition), relié en pleine toile .... **70** fr.

Sur les 210 hors texte de cette nouvelle édition, seules huit reproductions figuraient déjà dans les premières éditions. Tous les hors texte de ce nouveau tirage reproduisent des œuvres appartenant exclusivement aux Musées et aux Collections particulières des États-Unis.



HENRY BIDOU

PARIS

ÉDITION ILLUSTRÉE

Le grand succès du livre d'Henry Bidou nous a incités à en présenter au public une édition au format in-4° couronne (18,5 × 23,5) augmentée d'un index et de 96 magnifiques pages d'illustrations reproduites en simili-creux.

Exemplaires sur alfa.................................. **150** fr.

20 exemplaires numérotés sur pur fil Lafuma-Navarre. **220** fr.

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

ŒUVRES DE
G. K. CHESTERTON

Traduites de l'anglais

ROMANS

LE NAPOLÉON DE NOTTING HILL .... 15 fr
(*Traduction de J. FLORENCE*).
LE NOMMÉ JEUDI .... 12 fr
(*Traduction de J. FLORENCE*).
L'AUBERGE VOLANTE .... 21 fr
(*Traduction de P. J. ROBERT*).

NOUVELLES

LE SECRET DE PÈRE BROWN 13.50
(*Traduction de Mme FRANÇOIS MAURY*).
L'INCRÉDULITÉ DE PÈRE BROWN .... 15 fr
(*Traduction de Mme FRANÇOIS MAURY*).
LA SAGESSE DE PÈRE BROWN .... 18 fr
(*Traduction d'YVES ANDRÉ*).
LE POÈTE ET LES LUNATIQUES .... 15 fr
(*Traduction de JEANNE FOURNIER-PARGOIRE*).
LE CLUB DES MÉTIERS BIZARRES .... 21 fr
Préface de PIERRE MILLE.
(*Traduction de SIMONE SAINT-CLAIR GRAY*).
L'AMIRAL FLOTTANT 13.50
En collaboration avec DOROTHY L. SAYERS, AGATHA CHRISTIE et 11 autres membres du DETECTION CLUB.
Collection « LE SCARABÉE D'OR. — Trad. de VIOLETTE DELVINGUE

ESSAIS
SOUS FORME DE BIOGRAPHIES

DICKENS (*Collection VIES DES HOMMES ILLUSTRES*)........ 15 fr.
(*Trad. d'ACHILLE LAURENT et L. MARTIN-DUPONT*).
LA VIE DE COBBETT (*Coll. VIES DES HOMMES ILLUSTRES*).. 12 fr.
(*Traduction de MARCEL AGOBERT.*
LA VIE DE ROBERT BROWNING (*VIES DES HOMMES ILUSTRES*) 15 fr.
(*Traduction de LOUIS GUILLOUX*).
CHAUCER .... 20 fr.
(*Traduction de ROLAND BOURDARIAT*).

ESSAIS

LA BARBARIE DE BERLIN 16.50
(*Traduction d'ISABELLE RIVIÈRE*).

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIR

LES PLUS BEAUX LIVRES

POUR ENFANTS À LA



Le Catalogue de Livres d'Enfants sera envoyé gratuitement sur demande adressée aux Éditions de la N. R. F., MIRANDE, SARTILLY, (Manche).

ırf POUR LES ÉTRENNES

MERMOZ

ÉDITION POUR LA JEUNESSE

Texte de

J. KESSEL

44 illustrations par

ROGER PARRY

n volume de 210 pages sur beau papier, au format 18 × 24 ; couverture rempliée en couleurs . . . . **25 fr.**

***

POUR LES ENFANTS

un jeu passionnant

L'AÉROPORT

DÉCOUPAGES A COLORIER

par

H. A. REY

uverture en couleurs. Format 32 × 24 . . . . **7.50**

ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

r.

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

LE FANTASTIQUE ET LE RÉEL
D'APRÈS LES « CONTES DE NOËL » DE DICKENS

Je suis entré dans les *Christmas* et je n'en puis sortir, attendu que de là je dois découvrir tout Dickens. Dickens s'ordonne naturellement à partir du réel des *Contes*, qui heureusement est assez grand pour contenir la ville et le fleuve, les ponts et les maisons, enfin tout le peuple qui va en sortir. Il me semble que l'imagination de Dickens fonctionne au contact de la perception, et c'est précisément pourquoi il va du fantastique au réel. Une imagination moyenne procède par associations ; une grande, par constructions, c'est-à-dire par application aux données d'un plan tyrannique. Il est clair, par les *Contes de Noël*, que l'imagination de Dickens formait naturellement de tels produits, et c'est quand cette puissance se montre qu'il faut la saisir.

Qu'est-ce qu'un *Conte de Noël* ? J'ai sur Noël une idée trop lourde, et que Dickens ne peut porter. Toujours est-il qu'il y a une saison Noël, par la neige et par les lumières. L'homme est alors de Noël (comme il est !), c'est-à-dire perdu dans la nuit et dans le froid. Dans la nuit, les choses ne nous soutiennent pas, on ne peut former que des contes. Première raison d'écrire, et d'écrire des contes. Et tel est le fond d'un *Conte de Noël*. On pourrait avancer avec vraisemblance que c'est le *Conte*

de Noël qui a produit tous les romans de Dickens. La préparation en est toujours une sorte de chaos. Quand cela commence on le voit par la neige, par le vent, par une nature informe et faite de brouillard ; c'est alors que le monde Dickens se montre. Ce ne sont absolument que *Contes de Noël*. Contes sur contes. Jamais le surnaturel n'y manque, et c'est toujours Noël, le froid, le cimetière. C'est toujours le voyage, la campagne et la ville, c'est toujours un réel né d'un rêve, et continué par le rêve, et multiplié par le voyage. D'où vient que le réel a cet aspect de vision ou de souvenir qui est la couleur Dickens. Le surnaturel a fondu entre la maison et la rue ; on le sent plutôt qu'on ne le voit ; cela fait une bordure de fantastique qui donne expression aux choses les plus simples. C'est le lecteur, après l'auteur, qui porte le rêve et il le sait. Le surnaturel de Dickens consiste en l'Esprit, cet être qui emporte l'homme au-dessus du monde. C'est en vérité une magnifique métaphore, car c'est bien l'esprit qui imagine. D'après cela j'ai relu l'histoire de Scrooge, cet avare qui devient par la volonté de l'Esprit le spectateur de la fête humaine et du courage qui s'y fait voir. Cette création s'opère, dans Dickens, par le secours de l'Esprit, symbole sublime, ravivant la fête avec les étincelles de sa torche. Sous ce rapport les formules abondent et sont toutes de grand style. C'est ainsi que l'Esprit fait voir, autour de lui, des enfants très animés. « Qu'est-ce donc ? » dit Scrooge. L'Esprit répond : « Ce sont les enfants des hommes ; dès qu'ils souffrent, ils invoquent l'Esprit. » Et en effet qui invoqueraient-ils ? Me voilà ainsi lancé dans Dickens, et entraîné par l'Esprit créateur. *Veni creator !...* Tenons-nous bien, et franchissons les espaces. Car refaire Dickens, c'est la même chose que refaire l'humanité, que faire la paix. Au reste, jamais on n'a vu un romancier montrer ainsi ses ressorts. Mais c'est aussi qu'il a puissance, et qu'il exerce puissance.

Ce génie de *Christmas*, c'est le génie des familles anglaises. On ne demandait à Dickens que des *Contes de Noël*, c'est-à-dire un Esprit pour parcourir la terre et un diable pour dessiner l'Esprit. On sait que le *Magasin d'antiquités* fut d'abord un *Conte de Noël* de la suite de *Master Humphrey*, et le seul qui ait réussi. Aussi Dickens n'a pas eu à choisir. Il a tracé son Conte de Noël, ce sinistre voyage de l'ange et du vieil homme, véritable purgatoire de la ville à la campagne, de la corruption à la pureté. Il n'y manque point le diable grimaçant, Quilp, le célèbre nain, qui corrompt par la grimace, une des plus fantastiques figures du romancier, exemple d'une fiction qui borne le réel et lui donne contour. Dickens, dont l'imagination est si bien appuyée sur les choses, pense donc à Noël, et il fait aussitôt ce qu'il sait si bien faire ; il crée une atmosphère. Comment ? Simplement en se tenant tout près des perceptions de Noël, les plus vulgaires et les mieux ordonnées, qui sont dindes, puddings et choses de ce genre, si bien rangées dans les étalages. Lui ne se lasse point de décrire des choses si simples et si communes ; il se sert de la qualité, mais encore bien mieux de la quantité. Ce procédé continué finit par évoquer toute la fête, et toutes les âmes et toutes les pensées. Il n'y a pas ici de recherche ; simplement énumération et entassement. C'est le réel qui porte l'imaginaire. Oui ; ces rideaux de lit, et ces anneaux tirés, ce sont des anneaux bien réels ; aussi le spectre est-il effrayant de réalité, par cette main qui tire réellement de réels anneaux. Ainsi est créé un puissant climat qui soulève même Scrooge l'avare. Je vois très bien, ici, comment un artiste trouve des idées.

Même méthode dans un autre conte, *Carillons*. Le son des cloches y est décrit infatigablement. C'est une sorte de musique marquée de nécessité. Tel est le fond du tableau, et peu à peu les discours de Trotty s'élèvent jusqu'aux vagues du son et planent sur les hommes.

Voilà par où l'imagination de Dickens attaque le monde et finit par le rompre. Ces fictions sont de prodigieuses perceptions, qui envahissent tout l'être. Ce n'est plus que dindes, puddings et cloches. L'auteur ne se lasse point de son procédé si simple ; il rompt l'univers à coups de perceptions. On peut suivre cette idée et se rappeler que l'univers de Dickens ne prend réalité qu'au conflit avec de gigantesques fictions, comme Quilp, ce monstre, dessine la petite Madame Quilp et sa belle-mère, non sans quelques traits véritables, le bonheur en l'absence de Quilp ; le penchant à le considérer comme mort, très tendrement...

Ces articulations sont choquantes, mais je veux rendre compte de la puissance de Dickens qui dépasse toute puissance littéraire. Certainement ses énormes caricatures sont ainsi montées. Ce sont des perceptions non atténuées ; et c'est en poussant devant lui des monstres pris dans l'existence que Dickens fait sonner l'existence et y abrite ses personnages. Il faut savoir et ne pas oublier que le réel des choses humaines n'est qu'une apparence absolument trompeuse ; de là des erreurs fortement établies sur l'homme, la femme et le bonheur. Le génie observateur doit d'abord détruire cette surface, ces reflets trompeurs ; alors paraît la vérité de l'homme ; alors seulement. Dans les *Contes de Noël*, je vois que Dickens substitue au monde incohérent un monde de visions cohérent et plein. Je dis bien de visions, car ces étalages de nourritures sont des visions, et parfaitement rangées. Et voilà des pensées pour Noël ; on n'en conçoit pas d'autres. C'est ainsi que l'imaginaire bien tendu vient toucher le réel et lui donner consistance. Quant aux caractères, cela est moins clair mais non moins vraisemblable, car il y a une partie cohérente du caractère qui soutient l'homme, et, comme je dirai plus d'une fois, ce sont des caractères jurés. Sans ces fictions, je ne vois pas comment

les caractères pourraient tenir. Aussi sont-ils jurés, et cela fait des bonshommes très consistants qu'on est bien aise de reconnaître et de lier à eux-mêmes.

Carillons est là-dessus tout à fait clair ; on y est témoin du travail de l'artiste. La volée des cloches ne cesse de porter les fictions, tout à fait fantastiques, qui font le bonheur de Trotty. Ces fictions n'auraient point de lieu sans ces cloches qui effacent le monde et fournissent justement un fond riche pour les fictions. En sorte que Dickens en ce *Conte de Noël*, écrit une sorte de réflexion sur la fiction. Il faut partir de là pour expliquer ce génie créateur. Jamais vous ne le voyez décrire, mais plutôt il fait naître du chaos, comme j'ai déjà dit, tous ses personnages. Ce chaos est la substance de Dickens. Comme Dieu, Dickens a besoin du chaos, et il le fait ! Les personnages y étaient ; on les y découvre. Par exemple, dans la petite *Dorritt*, il n'y a point de première fois où l'on voit Merdle. Il paraît à nos yeux attentifs ; il naît du chaos, il y était caché. De même la ville n'est pas décrite ; on y est ; elle entoure l'Esprit et Scrooge. Elle se forme autour d'eux. Il n'y a pas une de ces pages qui ne ressemble au demi-rêve d'un malade. Le monde est puéril ; il n'arrive pas à être, sinon par l'aveuglante vérité d'un monstre, qui est comme le révélateur de ce monde gris et noir.

On ne se tromperait pas beaucoup en considérant un roman de Dickens supposé inconnu, comme un *conte de Noël* développé. Ce caractère consiste d'abord en ceci que tout commence par une sorte de fumée où se dessinent des formes et des personnages, et où l'on reconnaît bientôt Londres, ses tours et ses ponts, et la prodigieuse foule qui s'y écoule. Le commencement étant tel, tout marche avec l'ensemble et chaque personnage habite un morceau de fumée. C'est ce qu'on voit très bien dans *Barnabé Rudge*, dans *Olivier Twist*, et surtout dans l'*Ami Commun* si merveilleusement construit

de l'ensemble au détail. Même dans le *Magasin*, comme je l'ai déjà dit, on reconnaît encore la couleur et le dessin des *Contes de Noël* ; en fait, ce roman en est un. Ce caractère ne suffit pas ; il y a aussi la prolifération remarquable des couloirs et escaliers, toujours peuplés de personnages éternels à leur place. L'imagination de Dickens, en somme, va toujours du chaos à l'existence, comme la création, et c'est pourquoi l'on y est si bien pris ; cela ne se discute pas plus que le monde ; on le prend comme il est. Il en résulte que le personnage est perdu dans cette immensité, et disposé à se sentir faible et abandonné ; tout personnage est enfant dans Dickens ; tout personnage a peur de ce qui va surgir à ses côtés. D'où une crédulité intrépide dont le conteur abuse aussitôt. Le monde dit réel est dissous et remplacé par le monde véritable qui est effrayant ; je ne vois que les hommes de loi qui s'en arrangent ; comme ce notaire de *Bleak-House*, qui loue les institutions impossibles par cette belle raison qu'elles ont exercé merveilleusement de bonnes têtes, d'où la grande Angleterre. Et à ce point on commence à croire que c'est vrai et que les Anglais sont remarquables et invincibles par cette opinion même d'une Angleterre invincible. Il est clair que la vie en Angleterre repose sur cette admirable confiance, ce qui est le fond de l'esprit Pickwickien et ce qui explique le prodigieux succès de Pickwick, qui est l'Angleterre même, agissant avec une incroyable légèreté et se tirant de tous les dangers par une simplicité étonnante.

Tel est, il me semble, le fond des *Contes de Noël* qui sont absolument anglais et apportent à tout Anglais la certitude qu'il est bon d'être Anglais. Les romans ne sont que des variations sur ce thème, que la fête de Christmas rappelle et ravive ; et tout le mérite d'un Christmas est de varier sur ce thème sans le changer. En somme il est né quelque chose de national, pour l'ébahissement

des peuplades sauvages, qui se colonisent instantanément. Il serait injuste de ne pas citer ici le monde Fielding qui est bien anglais de cette même flegmatique façon. L'esprit va de soi quand on occupe cette position insulaire ou supérieure. Voltaire a eu cet esprit parce qu'il s'était ainsi isolé, refusant les superstitions des peuplades sauvages. Le XVIIIème français découvrit ainsi l'Angleterre, et fit alors sa Révolution, exécrable à tout Anglais, attendu qu'on est sans excuse de se révolter contre un ordre qui ne tient que par un refus de révolte et une reconnaissance de l'Esprit comme puissance. Nous revenons à l'Esprit de Scrooge qui est l'Esprit même de Noël. Ne demandez pas à un Anglais pourquoi il faut fêter Noël, car il vous colonisera aussitôt. Quelquefois j'ai vu que les contes et romans de Dickens tous ensemble sauvaient l'Humanité, et, sur le point des plus grands malheurs, fondaient l'immobilité, principe de tous les sports et de tous les records ; pour bien conduire soyez immobile ; pour bien boxer de même et attendez si longtemps que l'autre se voie à jamais vaincu (Cf. la bataille de Jutland). Faites-vous donc Anglais si vous ne l'êtes. Et commencez par lire Dickens, qui vous enseignera le secret de l'anglais tel qu'on le parle, chose qui n'est pas dans les grammaires.

ALAIN

GARRY

Je venais précisément d'embrayer lorsque Garry pénétra sous le hangar. Il annonçait quelque chose en criant et en agitant les bras, mais le vrombissement du *Mc Cormick* couvrait le son de sa voix. Du reste, aucune confusion n'était possible sur ce que disait l'Irlandais : « Julia, disait-il à coup sûr, c'est à cause de cette sacrée chaleur ! Va falloir que je m'en aille dans le Nord, je ne dors jamais assez dans ce pays de canicule ! »

C'est ainsi que Garry inaugurait habituellement sa journée, c'était sa prière matinale, sa révolte contre la condition humaine. J'appuyai sur l'accélérateur, débloquai le frein. Sous l'effet de la pétarade la charpente métallique du hangar vibrait comme une corde tendue, alors que le souffle de l'échappement balayait le sol. Garry posa sa grosse main tachée de son sur ma cuisse : « Julia, j'ai des choses à te dire. »

Je porte le nom chrétien de Martin. Pourtant il s'obstinait à m'appeler Julia. Je l'avais surpris deux ou trois fois en train de contempler une photographie de garçonnet ; mais j'ignorais si le gosse se nommait Julia. Je diminuai le régime du moteur et criai à mon tour :

— Fais vite, Garry !

Garry passa ses doigts dans sa tignasse, qu'il avait abondante et violemment rousse.

— Julia, dit-il, cette nuit j'avais presque découvert le système... J'étais à un doigt de la Vérité, mais, nom

de Dieu, Julia, je ne dors jamais assez dans ce pays de canicule, il va falloir m'en aller dans le Nord !

— Bien sûr, fis-je. Quand ? Mais maintenant dépêche-toi, Garry, le patron peut descendre d'un instant à l'autre.

Je lâchai l'embrayage. Garry fit un bond de côté puis se précipita sur sa machine. Il lui fallait un quart d'heure au bas mot avant de la mettre en marche, mais si je ne m'étais pas décidé à démarrer il serait resté là jusqu'à midi à me conter des histoires.

Je virai dans la cour de la ferme, franchis le portail, attaquai la petite côte qui menait aux champs. Au fur et à mesure que le tracteur avançait, la dentelure des roues inscrivait dans le chemin deux rangées de chevrons symétriques. Je rétrogradai de vitesse, tirai sur le volet d'arrivée d'air au carburateur, donnai un coup de pouce à la manette d'allumage. Le bruit que faisait ce tracteur était inversement proportionnel à la rapidité de sa marche, or il abattait bien ses dix kilomètres à l'heure tandis que les ratés du moteur claquaient comme le fouet entre les mains d'un dompteur. C'était quelqu'un ce *Mc Cormick*, il avait de la personnalité, indéniablement, et du caractère, certes. Juché sur le siège métallique en forme de selle, les mains agrippées au volant, j'avais l'impression, tous les matins renouvelée, de chevaucher un rhinocéros apoplectique, non pas un de ces pachydermes en liberté dans les eaux du Congo — insignifiant, du reste, dans l'ampleur du milieu — mais un mastodonte bouclé au fond d'un bassin juste assez grand pour l'y contenir et dont les rugissements sèmeraient la panique à vingt lieues à la ronde. Par le fait, l'univers paraissait doué de la voix même du *Mc Cormick* : la colline, qui s'enflait sur la gauche ; la sapinière dont l'ombre tranchait sur le ciel laiteux ; les bâtiments de la ferme déjà aux trois-quarts ensevelis sous l'autre versant de la côte ; hommes ; bêtes ; la

nature environnante ; le réel et l'irréel reprenaient, en l'amplifiant, les clameurs du rhinocéros. Et quelles clameurs ! C'était un drôle d'outil, plus hargneux qu'une armée de dyspeptiques dont on aurait troublé la sieste, aussi maniable qu'un éléphant décérébré, mais dominateur par contre, diaboliquement, il me possédait comme il voulait, quand il voulait, et j'étais obéissant et sage, je ne pouvais pas autrement. Le soir, bien après que je l'avais garé sous le hangar, il me dominait encore de tout son despotisme exclusif, à distance, par télépathie en quelque sorte ; j'étais son médium. Il avait plus d'un tour dans ses bielles ce *Mc Cormick*, il m'ordonnait d'être aphone, ou sourd, ou les deux à la fois, mais surtout il m'ôtait le sens tactile. Les objets à ma portée et moi y compris devenions dématérialisés, la pesanteur des corps diminuait, leur équilibre disparaissait, l'ordonnance des choses n'était plus reconnaissable au toucher ; je regardais par exemple une de mes extrémités, j'aurais pu jurer que voici une jambe si jamais il en fut, cependant j'avais beau palper, tapoter, toquer, c'était tout sauf une jambe. Quand j'empoignais le pot à vin, ou plantais mon couteau dans la miche, ou serrais le cou d'une fille, c'était avec une force plus considérable que si j'eusse eu un fardeau à soulever : la boisson se répandait sur la table, je m'entaillais le pouce, la fille criait au meurtre. Garry manifestait les mêmes symptômes, on eût dit des hercules au pays des nains. Par ailleurs, nous avions tendance à marcher de guingois, à ployer sous les sautes du vent, flexibles comme le roseau, calculant mal notre élan et la résistance de la matière. Garry, qui me dépassait d'une bonne tête, paraissait même le plus sonné de nous deux, il titubait comme s'il était ivre. Nous avions du mal à nous réhabituer à la docilité des choses, nous saisissions la cuiller comme le levier du changement de vitesse, l'écuelle de soupe comme le volant de nos *Mc Cormick*. Il nous fallait

généralement une longue demi-heure avant de nous réconcilier avec le monde, avant de nous accorder avec la stabilité du plancher et les lois de la pesanteur. S'il est vrai qu'avec le temps la durée de la réadaptation allait diminuant, il n'en demeure pas moins qu'au début de mon séjour à la ferme les furieux crachements de nos tracteurs envahissaient la minuscule chambrée qu'avec Garry j'occupais au-dessus du fenil, troublant le repos de mes nuits. Je me réveillais en sursaut, la poitrine écrasée par les deux *Mc Cormick*, dont les sept tonnes de ferraille trépidante avaient fait irruption dans notre retraite. Se remorquant l'un l'autre à la manière des tanks, ils avaient gravi l'échelle, essayant à toute force de grimper dans nos couchettes, chaque machine vers son conducteur respectif, c'était une véritable passion ardente et jalouse, totalitaire en somme. Parfois, peut-être à cause de l'obscurité, elles se trompaient de couchette, la machine de Garry montait sur moi, la mienne sur Garry, mais la méprise ne durait guère, c'était alors une incroyable séance d'acrobatie car la pièce ne pouvait même pas contenir la moitié d'un tracteur. Les *Mc Cormick* se chevauchaient l'un l'autre, ils se tenaient en équilibre sur le bouchon du radiateur, se démontaient réciproquement les roues, s'agonisaient à coups d'explosions. D'autres fois mon *Mc Cormick* tentait de s'introduire, en rampant, sous mon lit; je m'élevais haut, haut, toujours plus haut, jusque sous les solives du plafond contre quoi je venais m'aplatir comme une galette. A l'instant où j'allais enfin passer à trépas, j'entendais Garry qui se démenait sur son grabat : « Cette sacrée chaleur ! » disait-il. Je m'asseyais sur mon séant, encore mal rassuré, baigné de sueur ; l'air de la cambuse était suffoquant ; un relent de fourrages montait du fenil par chaudes exhalaisons asphyxiantes, trop épaisses pour que la petite lucarne percée dans le toit pût les évacuer. L'aube traçait une raie blafarde au fond de la

création ; pas de *Mc Cormick* sous mon lit. — « Garry, disais-je, tu as au moins laissé une goutte de vin ? » Je savais parbleu bien que Garry n'avait pas laissé de vin, mais je ne pouvais plus dormir, et du reste l'heure allait bientôt venir de se lever. Je montais sur la tubulure du lit, j'atteignais la lucarne, j'y passais la tête ; tout était encore calme, mais déjà l'ombre se retirait de la surface des choses comme s'évapore la brume crevée par la piqûre du soleil. Je me baissais, j'interpellais Garry affalé en travers sur sa couchette, ses longues jambes traînant sur le sol. Il répondait par un grognement, se rejetait avec violence à l'autre extrémité du lit, ou débitait une longue phrase en irlandais où il était question d'un voyage dans le Nord. Loulou, le coq-chronomètre, lançait son premier appel du jour, cinq heures du matin allaient sonner. La cure d'air frais que je venais de prendre avait chassé toute trace de mes rêves, je rentrais la tête sous le toit, j'interpellais à nouveau Garry : « Tu as donc bu tout mon vin, Garry ; tu avais donc tellement soif ? » L'aube se frayait un passage par la lucarne ; au fur et à mesure que l'ombre fuyait sous les lits, la tête de Garry se détachait plus flamboyante sur le fond des couvertures ; on eût dit que c'était d'elle que toute la clarté venait. — « Garry, disais-je, est-ce que tu entends Loulou, Garry ? » Garry refaisait un bond sur son lit, son bras frappait le mur, il avait une paire de cuisses qui me donnaient le frisson. — « Garry, je boirais volontiers un verre, où as-tu mis la bouteille, Garry ? » Garry ouvrait un œil, disait que c'était à cause de cette sacrée chaleur et qu'il allait s'en retourner dans le Nord, fermait l'œil. — « Garry, Garry, tu as donc bu tout mon vin ? » J'enfilais ma culotte : « Garry, lève-toi, pourquoi as-tu bu mon vin, Garry ? » Le visage plaqué dans les couvertures, Garry jurait contre une certaine chaleur, je laçais mes chaussures : « Garry, voilà que tu bois mon vin, Garry ? » Il y avait déjà généralement du

monde dans la cour ; le café de la mère Jospé embaumait dans toute la ferme ; Anka allait traire les vaches ; un groupe d'hommes faisait toilette sous la pompe. Je taillais trois grosses tartines dans la miche et les mettais à griller sur l'âtre de la cuisine ; j'aime le pain grillé ; puis je prenais une douche glacée, il y avait encore un grand silence dans le ciel, le geste des hommes était doux et grave, comme habillé d'ombre. Un bol de café additionné d'une goutte de lait, un second bol, le café de Jospé valait que l'on s'y damnât, il avait un goût tout à fait particulier de fumée de bois de hêtre. Puis la vie commençait à s'éveiller, la vie entrait dans les mains de l'homme, Benoît menait ses gros chevaux flamands à l'abreuvoir, Antonin graissait l'essieu des fourgons, Barnabé vérifiait les courroies de la batteuse, jusqu'à l'odeur des porcheries et des étables qui soudain éclosait dans l'air comme si pour elle aussi l'heure était venue de se mettre à l'ouvrage. Je roulais une cigarette, consultais la pendule, allais donner à boire à mon *Mc Cormick* un ou deux brocs d'eau dans le radiateur, jaugeais le niveau d'huile. La bestiole était peinte en rouge brique avec certaines parties en vert pomme, son aspect au repos était celui d'un léviathan pétrifié. Le tracteur de Garry avait l'air tout aussi têtu et aussi apocalyptique que le mien. La mise en marche de ces bijoux relevait du pari : partira ? partira pas ? Il fallait, afin de les faire sortir de leur léthargie, procéder avec méthode, exécuter une suite d'opérations rituelles, déboucher les gicleurs, démonter les bougies, leur faire prendre un bain à l'essence, les chauffer, décrasser les vis platinées de la magnéto, verser du pétrole dans les cylindres, et cœtera. Ensuite, démarche suprême et décisive, il ne restait qu'à dire trois *Ave Maria*, ajuster la manivelle, et en avant pour le décollage des pistons. *Mc Cormick* exigeait une vingtaine de tours pour normaliser sa compression, une cin-

quantaine pour consentir le premier pet, d'autres fois rien n'y faisait, l'animal semblait constipé à jamais, alors venaient maître Benoît et ses deux chevaux flamands, ricaneurs, imbus de leur importance, trois sales bêtes plus fières que si elles eussent été les descendantes de Bucéphale le Grand en personne. Car maître Benoît ressemblait à ses cavales à le confondre avec elles, il possédait une face étrangement chevaline où se peignait un incommensurable mépris pour tout ce qui avait trait à la mécanique, au point qu'il refusait d'allumer sa pipe à la flamme d'un briquet. Il s'en venait avec ses quadrupèdes, les attelait au *Mc Cormick*, j'embrayais, et après une course de quelques mètres le tracteur se mettait à tirer comme un canon. Benoît dételait, envoyait un gros crachat sur la façade du *Mc Cormick* tandis que ses flamands lâchaient une ribambelle de crottes, ils choisissaient toujours ce moment pour se soulager, hé, semblaient-ils dire, hé donc. Je laissais tourner le moteur qui avait besoin de se dégourdir les soupapes, et je montais voir l'Irlandais. Je le trouvais affalé jambe deçà jambe delà, c'était le plus étonnant dormeur que j'eusse jamais rencontré, il était capable d'en écraser comme un boa repu. Dès qu'il avait fini de souper, la bouche encore pleine, il regagnait sa couchette, s'installait sur le ventre, la tête enfouie sous un amoncellement de couvertures, la chemise remontée sous les aisselles. Certains dimanches il s'abstenait même de descendre à table et, si quelque fille bien intentionnée n'avait pris soin de lui porter une assiette de soissons ou de pommes au lard, Garry serait resté tout le jour sans manger. J'aurais pu, évidemment, me charger de le ravitailler, mais j'hésitais à priver Anka, Louise ou Céline du spectacle qu'offrait le derrière de Garry, je m'en serais fait des ennemies, elles tenaient beaucoup à voir cette partie de son individu. Elles y montaient parfois ensemble, parfois séparément, quand elles lui ren-

daient visite en groupe elles s'étranglaient de rire, mais autrement elles étaient plutôt émues. Chacune d'elles réagissait d'une manière bien personnelle devant l'Irlandais, Anka par exemple retenait son souffle, humait, avalait, ses yeux couleur eau de javel se dilataient, elle n'avait jamais rien vu de pareil, c'était blanc et roux et semé d'étoiles variées de forme et d'aspect, c'est comme un drapeau, pensait-elle. Campée sur ses jambes aux mollets taillés à la hache, pressant la bouteille sur son ventre rebondi, elle se demandait avec une anxiété mêlée de ravissement si c'était comme ça chez son papa, chez monsieur le patron Thierry, Anka n'avait que treize ans elle était bien excusable. Si Louise n'éprouvait pas la même anxiété que sa petite camarade, son enthousiasme n'en était pas moins très vif, elle posait la gamelle au pied du lit, pressait les mains sur ses seins, la tête inclinée sur l'épaule, l'œil mi-clos, vous eussiez dit une connaisseuse. Au bout de quelques minutes de muette contemplation elle allongeait le bras, touchait d'un doigt craintif la fesse de Garry, à peine, délicatement, avec ce tact exquis à quoi l'on reconnaît, me suis-je laissé conter, les jeunes filles nubiles. — « Garry, disait-elle, tu as bien chaud, Garry ? » Elle prononçait le nom de l'Irlandais avec une vraie délectation, à pleine bouche, comme si elle se gargarisait. Garry émettait un grognement mécontent, alors vite elle retirait son doigt, puis lorsqu'il s'était calmé elle approchait d'un pas, prenait son tablier à deux mains et lui éventait le derrière. Quant à Céline c'était encore différent, elle s'installait carrément sur le lit, pressait ses paumes sur le séant de Garry comme pour le bénir, disait : « Allons, fainéant, tourne-toi, Garry, je t'apporte du ragoût, est-ce que tu mérites seulement de manger un si bon ragoût, fainéant ? » Or, Garry n'aimait pas à être touché, c'était un égoïste, on pouvait le contempler à loisir pourvu que ce fût de loin,

avec égards, pas d'autres mains sur ses fesses que les siennes. Ce grand rouquin était cependant incapable de se mettre en colère, il bougonnait d'invraisemblables imprécations contre cette sacrée chaleur, mais cela ne prenait pas avec Céline, Céline était une femme d'expérience. Garry réussissait à intimider Louise, à effrayer Anka, — jamais Céline, elle y allait d'autorité : « Tourne-toi fainéant, fais-toi voir un peu sur le devant, Garry. » Elle était parvenue à plusieurs reprises à se glisser sous lui et Garry laissait faire, il était bien obligé, elle ne respectait personne cette Céline. La première fois il en fut tout abasourdi, il avait cherché longtemps ses mots pour m'expliquer la manière dont le cas s'était produit comme s'il me devait des justifications. — « Ce n'est pas de ma faute, crois-tu, Julia, elle est plus collante que le *Mc Cormick*, puis c'est à cause...

— ... de cette sacrée chaleur ! » avais-je dit à tout hasard.

Il m'avait regardé en dessous, son épi rouge tressaillait comme la crête de Loulou « ce que tu peux être intelligent, Julia, semblait-il dire, est-ce que tu m'en veux, Julia ? » Il fut cependant bien moins gêné par la suite, peut-être même avait-il pris un peu de plaisir à la chose, ce n'était pas tellement désagréable après tout, sauf que cela troublait son repos. — « Julia, je te demande de l'empêcher de monter, m'avait-il recommandé, si tu ne veux pas que je m'en aille tout de suite dans le Nord, empêche-la de monter, Julia. » Céline ne venait heureusement pas souvent, elle avait encore à coucher avec Antonin, avec monsieur le patron Thierry, avec Barnabé sans compter son mari Urbain qui lui aussi tenait à consommer sa part, c'est bien compréhensible. Mais c'est surtout Louise que je craignais pour Garry, elle ne pouvait manquer de lui livrer assaut sous peu, je la voyais venir. C'était une fille gonflée de sève, belle gorge, belle croupe, je l'avais souvent pelotée. Certains pré-

tentieux disaient l'avoir eue, mais j'inclinais à penser que c'étaient d'abominables vantardises ; j'avais d'ailleurs essayé d'en tâter mais sans résultat positif, elle tenait trop à Garry, il suffisait de l'observer quand elle montait au fenil. Or donc lorsque Louise allait visiter Garry je prenais poste à mon observatoire, parce que j'avais un observatoire, je la surprenais à poser un doigt pas courageux sur la fesse de Garry, à frissonner, à palpiter, à soupirer, je m'attendais à la voir partir un de ces jours à fond de train, cette petite avait du tempérament. — « Garry, faisait-elle comme si elle tenait un sifflet à roulettes dans la bouche, tu as bien chaud, Garry ? » Elle était touchée, bien touchée la pauvre, il l'avait atteinte au cœur le bourreau, le céladon, le déculotté conquérant. Je croyais parfois découvrir une courte flamme haineuse dans le regard de Louise, peut-être songeait-elle à l'ébouillanter, mais non elle finirait par se déclarer ce qui reviendrait d'ailleurs au même, j'imaginais la catastrophe, le débordement de tendresses, d'ardeurs, de transports explosifs, et l'ahurissement de Garry, ses véhémentes protestations : « Julia, nom de Dieu, si tu ne veux pas que je m'en aille tout de suite dans le Nord... », mon impuissance à faire entendre raison à Louise, car qui peut raisonner une fille embrasée comme une torche ? Il était admissible que Garry tolérât, à la rigueur, Céline, certes elle se payait du bon temps avec lui, c'était une nature, mais pas accaparante au demeurant, tandis que Louise y mettait du sentiment, de l'affection, de l'intuition, bref toute la gélatine, déjà elle s'intéressait à ses affaires, lui parlait chaleur et canicule — mots redoutables entre tous —, l'éventait comme la houri son pacha, en attendant de l'obliger à porter un caleçon, ah la malheureuse ! Un sage a prétendu que l'amour et la prévoyance étaient jumeaux, or Louise se préparait à faire exactement ce qu'il fallait pour inspirer à Garry une

sainte horreur, mais comme c'était une fine mouche elle pouvait s'apercevoir à temps de la fausse route qu'elle suivait. J'avais cependant de l'espoir, un jour ou l'autre elle finirait par lui demander le pourquoi de son sommeil et alors Garry l'enverrait au fin fond de l'enfer. Elle m'avait du reste posé la question, sur quoi je l'avais vivement engagée à s'adresser à l'intéressé en personne, je n'allais tout de même pas faire l'éducation sentimentale de cette péronnelle ! D'ailleurs, confident de Garry, je me devais de garder le secret. L'eussè-je divulgué elle ne m'aurait point cru, personne ne m'aurait cru, tous tant qu'ils étaient à la ferme « La Gaillarde » croyaient que Garry usait sa vie à dormir sur ses deux oreilles alors qu'en réalité Garry ne dormait pas, il ne dormait même jamais. Lui, dormir ? Ce que les gens sont naïfs tout de même, comme ils se laissent berner par la surface des choses ! Car si invraisemblable que cela pût paraître, Garry était le plus formidable travailleur depuis les origines des temps, comparé à lui Sisyphe le ramasseur de cailloux crevait dans l'oisiveté, et si seulement on pouvait convertir en qualité la quantité de travail fourni par Garry durant une seule année, il y aurait suffisamment d'énergie pour chauffer les deux Irlandes et faire marcher tous les *Mc Cormick* présents et à venir. Dormir, Garry ? Souvent, en ma présence, il se gaussait de la crédulité des gens, de leur suffisance, de leur incapacité à dépasser l'aspect vulgaire des faits, et comment ils sont prompts à se contenter d'apparences et de faux-semblants, voilà pourquoi ils aiment la comédie. — « Est-ce que tu aimes la comédie ? m'avait-il demandé au début de nos relations. Oui ou non aimes-tu la comédie ? » Son toupet était si écarlate, son air si menaçant, que j'avais dit non, voilà comme j'étais devenu son confident. — « Julia, expliquait-il, imagine un homme qui en frappe un autre, avec quoi veux-tu qu'il le frappe ? avec une

baguette ? — bien, maintenant imagine encore un homme, qui regarde. Il regarde puis il s'en va, qu'est-ce que tu penses qu'il va se figurer ?

— Et s'il ne s'en va pas ? disais-je.

— Mettons qu'il reste, consentait Garry après un moment de réflexion. Voici un homme, se dira-t-il, qui en frappe un autre avec une baguette ; et il s'en ira content...

— Il s'en ira donc ? Moi j'essayerais de les séparer...

— Tais-toi, tais-toi ! se fâchait Garry. Le soir il va rentrer chez lui et il racontera à sa femme...

— Il est marié, cet homme, Garry ?

— Oui, il est marié, Julia.

— Aha...

— Il racontera donc à sa femme qu'il a vu un homme...

— ... en frapper un autre avec une baguette.

— Exactement, soulignait Garry. Et qu'est-ce que ça prouve, Julia ? Cet homme marié a assisté à une petite scène, et tout de suite il croit connaître la vérité, il croit en savoir assez long pour juger qu'un homme en frappait un autre...

— ... avec une baguette.

— Mais peut-être ne le frappait-il pas ? continuait Garry. Peut-être cherchait-il seulement à vérifier la souplesse de sa baguette, Julia ? Et s'il le frappait, est-ce parce que l'autre l'avait attaqué, et alors le premier ne faisait que se défendre ? Si d'autre part un homme en attaque un autre muni d'une...

— ... baguette.

— ... c'est qu'il n'en a pas peur, lequel donc des deux est battu ?

— Je ne sais pas, Garry...

— Ne me coupe pas, Julia ! se fâchait à nouveau Garry. Et comment le saurais-tu ?

— Oui, comment ? disais-je.

— Va au diable ! criait Garry. Je ne t'apprendrai plus rien, Julia !

Je le retenais par la manche, l'amadouais, promettais de ne plus recommencer. Garry reprenait :

— Tu n'es pas le seul à ne rien savoir, Julia, attends un peu, si tu restes avec moi je ferai quelqu'un de toi, la Vérité ne m'échappera plus longtemps, Julia. Et dire que tout le monde croit que je dors alors que je travaille sans relâche, et quel travail, Julia, je fais des milliers et des milliers d'années dans le passé, je démonte les pyramides pierre à pierre, est-ce que j'ai jamais fermé l'œil, Julia, même pour une heure ?

— C'est-à-dire, faisais-je pour le contrarier, c'est-à-dire que tu fermes l'œil assez souvent...

Garry devenait pâle comme la racine du poireau, alors vite j'ajoutais :

— Seulement, ils ne savent pas, personne ne sait, Garry, c'est ta technique, chacun travaille selon sa technique...

Garry changeait de couleur, souriait « bien sûr, disait-il, c'est une question de technique, Julia, les gens voient un homme en frapper un autre avec une baguette et ils concluent à la guerre, ils voient un point noir dans le ciel et ils affirment que c'est une hirondelle ou un corbeau et c'est peut-être une alouette, Julia. Tu leur montres le poing, ils te diront que c'est un moulin à vent ; je travaille au lit, c'est ma technique, et ils prétendent que je dors, Julia. Même les choses sont plus dégourdies que les hommes, elles ne s'en laissent pas conter, prends une bouteille et dis-lui que tu la places sur une table, mais pose-la à côté, elle ira se briser à terre. Tiens, cette nuit, Julia, j'avais presque découvert le système... Seulement, nom de Dieu, Julia, tu me réveilles toujours une seconde trop tôt, juste à l'instant où je mets la main sur la Vérité, fais attention la prochaine fois. Tu es avec moi, n'est-ce pas, Julia ? alors tâche que l'on ne

vienne pas m'embêter au fenil. Je ne peux pas t'en dire plus long sur la Vérité, mais dis-toi que j'avance, et plus vite que sur le *Mc Cormick*, tu es avec moi, Julia, dis ?

J'étais avec Garry. Il y avait une entente entre nous, Garry cherchait la Vérité, quant à moi je tressais un cordon sanitaire autour de sa personne, de son travail, moyennant quoi je devais être le premier à bénéficier de ses découvertes. J'avais bon espoir.

Or, donc, Benoît et ses Flamands m'ayant tiré d'affaire avec le *Mc Cormick*, je grimpai en vitesse au fenil rappeler à Garry que six heures allaient sonner. — « Garry, Garry, tu vas te faire renvoyer ; Benoît sera parti avec ses Flamands, tu ne pourras pas démarrer. » Garry roulait sur lui-même, sa tête cognait contre la cloison : « On descend, disait-il en se rendormant, on descend... — Garry, Garry, tu as assez travaillé, pourquoi tellement te fatiguer, Garry ? » Je prenais sa chaussure à semelles cloutées, et je frappais sur la tubulure du lit : « Lève-toi Garry, tu entends la cloche, Garry, Garry, ce n'est pas raisonnable, tu te tues au travail. » Il finissait enfin par se mettre sur son séant.

— Cette nuit, commençait-il, j'avais presque...

— ... découvert le système, achevais-je. Allons, tant mieux, mais maintenant dépêche-toi, Garry !

Je descendais en courant, prenais place sur le *Mc Cormick*, et à l'instant où j'embrayais, Garry entrait en trombe sous le hangar.

— Julia, criait-il en agitant les bras, c'est à cause de cette sacrée chaleur ! Va falloir m'en aller dans le Nord, je ne dors jamais assez dans ce pays de canicule !

JEAN MALAQUAIS

LA JUNGLE FAMILIALE ET LES ENNEMIS DE LA PROPRIÉTÉ[1]

V

LA SAGESSE, LA PLUIE ET LE BEAU TEMPS

J'espère pouvoir considérer comme admis que ce qui est commun n'est jamais vulgaire. On cache la naissance derrière des rideaux, précisément parce que c'est un prodige stupéfiant et monstrueux. Bien que la mort et le premier amour arrivent à tout le monde, leur seule pensée peut vous couper le souffle. Mais, ce point étant acquis, quelque chose de plus reste à établir. Il n'est pas seulement vrai que ces choses universelles sont étranges : elles sont, en outre, subtiles. En dernière analyse, on découvrira que beaucoup de choses communes sont d'une complication raffinée. Certains hommes de science éludent la difficulté en ne traitant que la partie facile de la question : c'est ainsi qu'ils appellent le premier amour instinct sexuel, et la crainte de la mort instinct de conservation. C'est comme si l'on éludait la difficulté de décrire le paon, en disant qu'il est bleu. La vérité est qu'il contient du bleu. Le fait qu'il y a une grande part physique à la fois dans l'idylle et dans le « Memento Mori » les rend, si possible, plus déconcertants que s'ils étaient purement intellectuels. Aucun homme ne pourrait

1. Voir le numéro de la N. R. F. du 1er novembre 1939.

dire dans quelle mesure l'éveil de ses sens fut animé par un pur amour de la beauté, ou simplement par cette inquiétude qui pousse les jeunes garçons aux aventures irrévocables, comme de s'enfuir sur mer. Aucun homme ne pourrait dire de combien de traditions mystiques, tant morales que religieuses, est mêlée sa terreur animale de la mort. C'est justement parce que ces choses sont animales, mais pour une part seulement, que toutes les difficultés entrent en danse. Les matérialistes analysent la partie facile, nient la partie difficile, et rentrent chez eux prendre le thé.

C'est une erreur complète de croire que les choses communes ne sont pas raffinées : c'est-à-dire subtiles et difficiles à définir. Une chanson de salon de ma jeunesse qui commençait par « Dans le soleil couchant, ô ma bien-aimée » était, comme chanson, assez vulgaire. N'empêche que la relation entre la passion humaine et le crépuscule est chose aiguë, et même impénétrable.

Mais le meilleur exemple que nous puissions prendre sera peut-être certaine habitude quotidienne que nous avons tous entendu dénigrer comme vulgaire et stupide. Considérons, si vous voulez bien, l'habitude de parler de la pluie et du beau temps. Stevenson dit que c'est « le sujet le plus éloigné et le plus méprisé des bons causeurs ». Or il y a des raisons très profondes de parler de la pluie et du beau temps, des raisons aussi délicates que profondes : elles gisent dans des couches successives de sagesse stratifiée. C'est d'abord un geste d'adoration primitive. Il faut invoquer le Ciel : et le fait de parler avant tout de la pluie et du beau temps est une sorte de manière païenne de tout commencer par une prière. Jones et Brown parlent de la pluie et du beau temps mais Milton et Shelley en parlaient aussi. Et puis, c'est l'expression d'une idée qui est la base de la politesse : l'idée d'égalité. Car le mot même de politesse veut tout simplement dire, en Grec, civisme. Le mot *politesse* est ap-

parenté au mot *policeman* : ce qui est charmant à penser. Si l'on interprétait convenablement les mots, le citoyen devrait être plus poli que le gentleman — peut-être le policeman serait-il le plus gracieux et le plus élégant des trois. Toutes les bonnes manières doivent évidemment commencer par le partage de quelque chose sur un mode simple. Deux hommes partageront un parapluie. S'ils n'en ont pas, ils partageront au moins la pluie, avec toutes ses abondantes ressources de sagesse et de philosophie. « Car Il a fait briller Son Soleil »... C'est là le second principe contenu dans l'idée de la pluie et du beau temps : la constatation de l'égalité humaine, en ce que, tous, nous avons nos chapeaux sous le parapluie bleu, déployé, de l'univers. C'est de ceci que découle la troisième tendance salutaire de cette coutume : je veux dire qu'elle part de la chair et de notre inévitable fraternité charnelle. Toute véritable cordialité commence par le feu, le manger et le boire et la constatation de la pluie et du gel. Ceux qui ne commencent pas par le côté charnel des choses sont déjà des paltoquets et ne tarderont pas à devenir des adeptes de la « Christian Science ». Toute âme humaine doit en quelque sorte consommer elle-même la gigantesque humilité de l'Incarnation. Tout homme doit descendre dans la chair pour rencontrer l'humanité.

En un mot, il y a dans la simple remarque : « Quelle belle journée » toute la grande idée humaine de la camaraderie. Or la pure camaraderie est encore une de ces choses évidentes et pourtant incompréhensibles. Nous l'aimons et la pratiquons tous ; mais quand il nous arrive d'en parler, c'est presque toujours pour dire des absurdités. Cela tient principalement à ce que nous la croyons plus simple qu'elle n'est. Elle est simple à vivre, mais nullement simple à analyser. La camaraderie n'est au plus qu'une moitié de la vie humaine : l'autre moitié est l'Amour, chose si différente que l'on pourrait la croire

créée à l'intention d'un autre univers. Et je ne veux pas parler du seul amour sexuel : toutes les sortes de passions concentrées, l'amour maternel, ou même les formes les plus fougueuses de l'amitié, sont naturellement contraires à la pure camaraderie. L'un et l'autre sont nécessaires à la vie ; et nous tous, sans distinction d'âge ni de sexe, connaissons l'un et l'autre à divers degrés. Mais on peut toutefois dire, en gros, que les femmes défendent la dignité de l'amour et les hommes la dignité de la camaraderie. Je pense que cette camaraderie ne serait guère respectée si les mâles de la tribu ne montaient pas la garde autour. Les affections préférées des femmes ont tellement plus d'autorité et d'intensité, que la simple camaraderie serait balayée si elle n'était rassemblée et défendue dans les clubs, les corps de garde, les collèges, les banquets et les régiments. Nous avons presque tous entendu de quel ton une maîtresse de maison dit à son mari de ne pas rester trop longtemps au fumoir — c'est la terrible voix de l'Amour qui cherche à tuer la Camaraderie.

Toute véritable camaraderie comporte ces trois éléments que j'ai notés dans l'exclamation habituelle sur le temps qu'il fait. Elle a d'abord une sorte de philosophie, vaste comme le ciel commun, qui s'émerveille que nous soyons tous dans les mêmes conditions cosmiques. Ensuite, la camaraderie reconnaît là le lien essentiel : car elle est le seul aspect de l'humanité sous lequel les hommes soient réellement égaux. Les écrivains anciens avaient tout à fait raison de parler de l'égalité des hommes ; mais ils n'avaient pas moins raison de ne pas mentionner les femmes. Les femmes sont toujours autoritaires : elles sont toujours dominatrices ou dominées. C'est pourquoi le mariage est une sorte de balançoire poétique. Il y a seulement trois choses au monde que les femmes ne comprennent pas : ce sont la Liberté, l'Éga-

lité et la Fraternité. Mais pour les hommes (espèce peu connue du monde moderne), ces trois choses sont le souffle même de leur poitrine. Et nos femmes du monde les plus cultivées ne commenceront même pas à les comprendre, tant qu'elles n'admettront pas cette sorte de froide camaraderie. Enfin, celle-ci a la troisième qualité de la pluie et du beau temps : elle met en avant le corps et son indispensable satisfaction. Nul n'a entrevu ce qu'était la camaraderie s'il ne l'accepte pas accompagnée d'une certaine ardeur chaleureuse à manger, à fumer, d'un certain matérialisme truculent, où bien des femmes ne voient que de la goinfrerie. Vous pouvez appeler cela orgie ou sacrement : c'est certainement quelque chose d'essentiel. C'est, au fond, un contre-poison à l'arrogance de l'individu. Bien plus, ces fanfaronnades et ces hurlements mêmes sont humbles. Il y a, au cœur de cette turbulence, une sorte de folle modestie. C'est une confession tapageuse de la faiblesse de toute chair. Aucun homme ne doit être supérieur à ce qui est commun à tous les hommes. Cette sorte d'égalité doit être charnelle, et grossière, et comique. Non seulement nous sommes tous sur le même bateau, mais nous avons tous le mal de mer.

Cependant la froideur et l'insouciance, qui sont à la base des affections collectives des mâles, impliquent évidemment des inconvénients et des dangers. On en arrive à cracher par terre, à parler grossièrement. Les conversations sur la Beauté, entre mâles, nagent dans des odeurs abominables. L'amitié doit être physiquement sale pour être moralement propre. Elle est en bras de chemise. Le chaos d'habitudes qui accompagne toujours les mâles quand ils sont livrés à eux-mêmes ne souffre qu'un remède honorable : la discipline stricte d'un monastère. Quiconque a vu, dans les Établissements de l'East End, nos malheureux jeunes idéalistes vivre de saumon en conserve, comprendra parfaitement pourquoi la sagesse

de saint Bernard ou de saint Benoît avait décidé que, si les hommes devaient vivre sans femmes, ils ne devaient pas vivre sans règles. Une armée, bien entendu, réalise un peu le même genre d'exactitude artificielle. Une armée est d'ailleurs une institution monastique, à bien des points de vue : à cela près qu'elle comporte le célibat sans la chasteté. Mais tout cela ne s'applique point aux hommes normaux et mariés. Ceux-ci trouvent un frein très suffisant à leur anarchie naturelle dans le sauvage bon sens de l'autre sexe. Il n'est que des hommes d'un genre très veule qui n'aient pas peur des femmes.

VI

LA DANGEREUSE NÉCESSITÉ

Les vieux débris de la culture Darwinienne admettent, en général, que les hommes se sont affranchis peu à peu de l'inégalité pour atteindre un état d'égalité relative. La vérité est, à mon avis, presqu'exactement contraire. Tous les hommes sont naturellement partis de l'idée d'égalité. Ils n'ont fait que l'abandonner tardivement et à contre-cœur, et toujours pour des raisons matérielles et secondaires. Ils n'ont jamais pensé naturellement qu'une classe d'hommes était supérieure à une autre. Ils ont toujours été amenés à le supposer à cause de certaines limites, dans le temps et dans l'espace.

Il y a, par exemple, un élément qui pousse toujours à l'oligarchie — ou plutôt au despotisme : c'est la précipitation. Quand une maison a pris feu, c'est un homme et non un comité qui doit appeler les pompiers. Quand un camp est surpris la nuit, il faut que quelqu'un commande le feu : on n'a pas le temps de le voter. C'est uniquement une question de limites matérielles dans le temps et dans l'espace — et nullement de limites intel-

lectuelles relatives au nombre des hommes commandés. Tous les habitants de la maison fussent-ils des hommes du Destin, encore vaut-il mieux qu'ils ne parlent pas tous à la fois dans le téléphone. Bien plus, il est encore préférable que le plus bête de tous parle sans être interrompu. Une armée se composât-elle uniquement d'Hannibals et de Napoléons, il vaut mieux, en cas de surprise, que tous ne commandent pas en même temps. Bien plus, il est encore préférable que le plus stupide de tous commande seul. Nous voyons donc que la discipline purement militaire, loin de reposer sur l'inégalité des hommes, repose en réalité sur leur égalité. La discipline n'implique pas cette idée Carlylienne que quelqu'un a toujours raison, quand tout le monde a tort, et que nous devons découvrir et couronner ce quelqu'un. Au contraire, l'esprit de la discipline consiste, dans certaines circonstances d'une effrayante rapidité, à se confier à n'importe qui, pourvu qu'il ne soit pas tout le monde. L'esprit militaire ne réside pas (comme l'imaginait Carlyle) dans l'obéissance à l'homme le plus fort et le plus sage. Il consiste, au contraire, à obéir à l'homme le plus faible et le plus stupide, à lui obéir simplement parce qu'il est un homme et non un millier d'hommes. La soumission à un homme faible est discipline. La soumission à un homme fort est servilité.

Or, il est facile de montrer que ce que nous appelons en Europe l'aristocratie n'est nullement une aristocratie, dans son origine et son principe. Ce n'est pas un système de grades et de distinctions spirituelles comme, par exemple, le système Indien des castes, ou même comme l'ancienne distinction grecque entre les hommes libres et les esclaves. C'est simplement le reste d'une organisation militaire, faite en grande partie pour briser et punir le terrible assaut de l'Islam. Le mot « Duc » veut simplement dire : « Colonel », exactement comme le mot « Empereur » veut dire : « Commandant en chef ». Toute

l'histoire tient dans ce seul titre de « Comtes du Saint Empire Romain », qui voulait simplement dire : officiers de l'armée internationale contre le Péril Jaune de l'époque. Or, personne, dans une armée, n'a jamais songé à supposer qu'une différence de grade représentât une réelle différence morale. Personne ne dit jamais, à propos d'un régiment : « Votre major est très gai et énergique ; votre colonel bien entendu, doit être encore plus gai et plus énergique ». Personne ne dit jamais, en rapportant une conversation de mess : « Le lieutenant Jones était très spirituel, mais il était naturellement inférieur au capitaine Smith ». Le principe d'une armée est l'inégalité officielle basée sur l'égalité non officielle. On n'obéit pas au Colonel parce qu'il est le meilleur homme, mais parce qu'il est le Colonel. Tel était probablement l'esprit du système des Ducs et des Comtes, au début, quand il fut engendré par l'esprit militaire et les nécessités militaires de Rome. Avec le déclin de ces nécessités, il perdit progressivement son utilité d'organisme militaire et fut gangrené par une ploutocratie malpropre. Même à présent, ce n'est pas une aristocratie spirituelle (le mal n'est pas si grave que cela). C'est simplement une armée sans ennemi, qui vit sur l'habitant.

L'homme a deux côtés : le côté spécialisé, qui requiert la subordination, et le côté social, qui requiert l'égalité. Or, le péril particulier à notre époque, que j'appelle, pour les besoins de la cause, Impérialisme ou Césarisme, c'est l'effacement total de la camaraderie et de l'égalité devant la spécialité et la domination.

Il n'est possible de concevoir que deux sortes de systèmes sociaux : le gouvernement personnel et le gouvernement impersonnel. Si mes amis anarchistes ne veulent pas de lois, il leur faudra des dictateurs. Préférer le gouvernement personnel, avec son tact et sa souplesse, c'est être Royaliste. Préférer le gouvernement impersonnel,

avec ses dogmes et ses définitions, c'est être Républicain. S'opposer aveuglément à la fois aux Rois et aux doctrines, c'est être un imbécile — je ne vois, du moins, pas de nom plus philosophique pour cela. On peut être guidé par la sagesse et la présence d'esprit d'un dictateur, ou par l'équité et la justice éprouvée d'une règle. Mais il faut l'un ou l'autre sous peine de cesser d'être une nation pour devenir une foule ignoble. Or, les hommes, par leur côté égalitaire et discuteur adorent le principe des règles : ils les développent et les compliquent à plaisir. Un homme trouve beaucoup plus de règlements et de définitions à son club, où il y a des lois, que chez lui, où il y a un dictateur. Les assemblées délibérantes, la Chambre des Communes, par exemple, poussent la mascarade jusqu'à une sorte de folie méthodique. Leur appareil est tout empesé de rigide absurdité, comme la Cour Royale dans Lewis Caroll. Vous croiriez que le Speaker parle : eh bien, il ne dit presque rien. Vous croiriez qu'on enlève son chapeau en entrant et qu'on le remet pour s'en aller : eh bien, on l'enlève pour sortir et on le met en arrivant. Les noms sont interdits, et un homme est obligé d'appeler son propre père : « Mon très honorable ami le représentant de West Birmingham ». Ce sont peut-être là des fantaisies décadentes, mais elles répondent à un besoin masculin profond. Les hommes sentent que les règles, mêmes irrationnelles, sont universelles ; que la loi est égale, même quand elle n'est pas équitable. Il y a là une beauté sauvage, comme dans le fait de tirer à pile ou face.

Encore une fois, il est très regrettable que les critiques attaquent toujours la Chambre des Communes, sur les points (peut-être les seuls points) où elle est dans le vrai. Ils l'accusent d'être un Marché aux Bavardages et de perdre son temps dans des labyrinthes verbeux. Or c'est justement par là que la Chambre des Communes ressemble au commun des mortels. Si elle aime le loisir et

les longues discussions, c'est parce que tous les hommes les aiment : par là elle représente réellement l'Angleterre. Par là, le Parlement atteint aux vertus viriles du cabaret.

La vérité est celle que nous avons esquissée quand nous parlions du foyer et de la propriété. Nous parlons maintenant des assemblées et de la communauté. Tous les hommes ont un amour naturel pour le loisir, la plaisanterie, la discussion violente sur un pied d'égalité. Mais il y a un squelette dans l'armoire ; nous connaissons tous l'existence de cette terrible rivalité moderne, qu'on appelle spécialisation ou compétition à mort : les Affaires n'auront rien à voir avec le loisir ; elles n'auront rien de commun avec la camaraderie ; elles n'observeront aucun ménagement à l'égard des fictions légales et des handicaps fantastiques au moyen desquels la camaraderie protège son idéal égalitaire. De là est venue, dans le monde moderne, cette mode littéraire qui se consacre au romantisme des affaires, aux grands demi-dieux de la cupidité et à la féerie de la finance. Cette philosophie populaire est singulièrement despotique et anti-démocratique. Cette mode est le produit de ce Césarisme auquel je m'attaque. Le millionnaire idéal trouve sa force dans son cerveau d'acier. Le fait que le millionnaire réel trouve plus souvent encore sa force dans sa tête de bois ne modifie pas l'esprit ni la tendance de cette idolâtrie. Son argument essentiel est que : « les spécialistes doivent être des despotes, et les hommes doivent être des spécialistes. Il ne peut y avoir d'égalité dans une fabrique de savon : Il ne peut donc y en avoir nulle part. Il ne peut y avoir de camaraderie dans un consortium du blé : il ne peut donc y en avoir du tout. Il nous faut une civilisation commerciale, c'est pourquoi nous devons détruire la démocratie ». Je sais que nos ploutocrates ont rarement assez de fantaisie pour s'élever jusqu'à des exemples tels que le savon et

le blé. Ils se contentent généralement, avec une belle fraîcheur d'esprit, de comparer l'état à un navire. Un écrivain antidémocratique remarquait qu'il n'aimerait pas naviguer sur un vaisseau où le garçon de cabine aurait une voix égale à celle du capitaine. Il serait facile de répondre que plus d'un navire (le « Victoria », par exemple) fut perdu parce qu'un amiral avait donné un ordre dont un garçon de cabine pouvait voir la stupidité. Mais c'est là une réponse de polémique : l'erreur essentielle est à la fois plus profonde et plus simple. Le fait élémentaire est que nous sommes tous nés dans un État et que nous ne sommes pas tous nés sur un navire, comme certains de nos grands banquiers Britanniques. Un navire reste dans le domaine de l'expérience spécialisée, comme une cloche à plongeur ou un aéroplane. Dans ce genre de dangers particuliers, la nécessité de la promptitude rend nécessaire l'autocratie. Mais nous vivons et mourons sur le vaisseau de l'État ; et si nous ne pouvons y trouver la liberté, la camaraderie et l'élément populaire, nous ne pourrons les trouver nulle part. Et la doctrine moderne du despotisme commercial prétend nous interdire de les trouver. Nos trafics spécialisés, dans leur état de haute civilisation, ne peuvent marcher (dit-on) sans l'appareil brutal tout entier du despotisme et du saccage : « trop vieux à quarante ans » et autres ordures. Et il faut qu'ils marchent : c'est pourquoi l'on demande un César. Il n'est que le Surhomme pour s'abaisser à une aussi sale besogne.

Or c'est là ce qui cloche. C'est là qu'est l'hérésie moderne : modifier l'âme humaine pour l'adapter aux circonstances, au lieu de modifier les circonstances pour les adapter à l'âme humaine. Si la fabrication du savon est incompatible avec la fraternité, tant pis pour la fabrication du savon, non pour la fraternité. Si la civilisation ne peut s'accommoder de la démocratie, tant pis pour la civilisation, non pour la démocratie. Certainement, il

vaudrait beaucoup mieux revenir aux communes villageoises, à condition qu'elles soient vraiment communes. Certainement, il vaudrait mieux se passer de savon que de société. Certainement, nous ferions le sacrifice de tous nos câbles, roues, systèmes, spécialités, de notre science physique et de notre finance forcenée pour une demi-heure de bonheur comme nous en avons souvent trouvées avec des camarades dans une taverne commune. Je ne dis pas que le sacrifice est nécessaire, je dis seulement qu'il serait léger.

VII

L'ÉMANCIPATION DOMESTIQUE

Il faut remarquer en passant que la contrainte exercée de nos jours sur un homme pour qu'il se développe dans un seul sens ne dépend absolument pas de ce que nous appelons couramment notre système de concurrence. Elle existerait aussi bien sous toute forme de Collectivisme que l'on puisse raisonnablement concevoir. A moins de se résoudre délibérément à laisser baisser le niveau des violons, des télescopes, et des lampes électriques, les Socialistes devront exercer, de façon ou d'autre, une pression morale sur l'individu pour le maintenir dans son état actuel de concentration sur ces sujets. Il a fallu des hommes quelque peu spécialisés pour créer les télescopes — il en faut certainement pour continuer à les faire marcher. Ce n'est pas en faisant d'un homme un salarié de l'État que vous l'empêcherez de songer avant tout à la manière très ardue dont il gagne son salaire. Il n'y a qu'un moyen de préserver, dans le monde, cette légèreté supérieure et ce coup d'œil plus libre qui satisfont notre vieux rêve d'universalisme. C'est de faire en sorte qu'il y ait une moitié de l'humanité relativement à l'abri — une moitié que les exigences oppres-

sives de l'industrie inquiéteront, certes, mais indirectement. En d'autres termes, il doit y avoir, dans tout cercle humain, un être placé sur un plan plus vaste — un être qui n'a pas à fournir « son plus fort », mais son tout.

C'est encore la vieille comparaison du feu qui offre ici le plus de ressources. Il n'est pas nécessaire que le feu brille comme l'électricité ni qu'il bouille comme l'eau chaude — ce qu'il a, c'est qu'il brille plus que l'eau et chauffe plus que la lumière. L'épouse est comme le feu ou, pour remettre les choses à leur place, le feu est comme l'épouse. Comme le feu, la femme a pour tâche de faire la cuisine : non pas d'être un cordon-bleu, mais de cuisiner, mieux, en tous cas, que son mari qui gagne le charbon en enseignant la botanique ou en cassant des cailloux. Comme le feu, la femme a pour tâche de raconter des histoires aux enfants : non pas des histoires originales et artistiques, mais des histoires, meilleures probablement que celles d'un chef-cuisinier. Comme le feu la femme a pour tâche d'illuminer et d'aérer, non par les Révélations les plus éblouissantes ou les souffles les plus impétueux de la pensée, mais mieux que ne pourrait le faire un homme qui vient de préparer des conférences ou de casser des cailloux. Mais on ne peut lui demander de faire face à cette espèce d'obligation universelle, si elle doit, en même temps, affronter directement les rigueurs des besognes industrielles ou bureaucratiques. Il faut qu'une femme soit une cuisinière, mais non une cuisinière professionnelle — une institutrice, mais non une institutrice professionnelle — un décorateur, mais non un décorateur professionnel, une couturière, mais non une couturière professionnelle. Elle n'aura pas un métier, mais vingt occupations ; elle pourra, à l'inverse de l'homme, développer tous ses talents secondaires. C'est à cela que tendait en réalité, dès les origines, ce qu'on appelle la réclusion, ou même l'oppression des femmes.

On ne gardait pas les femmes à la maison pour les tenir à l'étroit, mais au contraire pour les placer sur un terrain plus large. Le monde extérieur n'était qu'un amas d'étroitesses, un dédale de sentiers tortueux, un asile de monomanes. Seules ces limites et cette protection partielles ont permis à la femme de jouer à cinq ou six professions, et de s'élever ainsi presqu'aussi près de Dieu que l'enfant quand il joue à une centaine de métiers. Mais les métiers de la femme, à la différence de ceux de l'enfant, étaient tous réellement, et parfois terriblement, productifs. Si tragiquement réels que, sans son équilibre et son universalité, elle serait devenue folle.

Voilà, en substance, l'opinion que je soutiens sur le rôle des femmes à travers l'histoire. Il se peut, je n'en disconviens pas, que des femmes aient été maltraitées et même torturées ; mais je me demande si elles le furent jamais autant que maintenant, par cette absurde entreprise moderne qui veut faire d'elles à la fois des impératrices domestiques et des employées en concurrence. Je ne nie même pas que, suivant la tradition, les femmes aient eu une part plus rude que la nôtre : c'est pourquoi nous leur tirons notre chapeau. Je ne nie pas que toutes ces diverses fonctions féminines aient été exaspérantes ; mais je dis qu'il y avait un but et une signification dans leur constante variété. Je ne prétends même pas nier que la femme ait été une servante : mais, du moins, était-elle une servante générale.

Nous ne pouvons résumer plus brièvement notre point de vue, qu'en disant que la femme est le champion de l'idée de Santé : cette demeure intellectuelle où l'esprit doit revenir après toutes ses excursions dans l'extravagance. L'esprit qui se fraie un chemin jusqu'à des endroits inconnus peut être celui d'un poète — mais l'esprit qui ne peut trouver le chemin du retour, c'est celui d'un lunatique. Il doit y avoir dans toute machine une partie mobile et une partie fixe. Il doit y avoir dans toute chose

une partie changeante et une partie inamovible. Et bien des phénomènes, que les modernes se contentent de condamner sommairement, procèdent en réalité de cette situation de la femme au centre et à la base de la santé. Ce qu'on appelle sa servitude et même sa malléabilité n'est, pour la plus grande part, que la servitude et la malléabilité d'un remède universel : elle varie comme varient les médicaments, avec la maladie. Elle doit montrer de l'optimisme avec un mari mélancolique, et un pessimisme salutaire avec un joyeux écervelé. Il lui faut empêcher le Don Quichotte de se faire assommer, et la brute d'assommer les autres. Bref, il lui faut être un Modéré, dans le vrai sens honorable du terme — terme par lequel on entend toujours, on ne sait pourquoi, exactement le contraire de ce qu'il veut dire. On a vraiment l'air de croire qu'un Modéré est un poltron qui se jette toujours du côté du plus fort. C'est en réalité un personnage hautement chevaleresque qui se jette toujours du côté du plus faible : comme celui qui équilibre un bateau en se mettant du côté où il y a le moins de monde. La femme est une Modérée : c'est un métier généreux, dangereux et pathétique.

J'achèverai cet exposé par un fait fort simple. Si l'on tient pour admis que l'humanité n'a pas forcé la nature en se divisant d'elle-même en deux moitiés, qui représentent respectivement les idéaux du talent spécial et de la santé générale (puisque, par essence, ils s'accordent mal dans un même esprit), il est facile de voir pourquoi la ligne de démarcation a suivi celle des sexes, c'est-à-dire pourquoi les femelles ont personnifié l'universel et les mâles, le spécial et le supérieur. Deux gigantesques faits naturels en décidaient ainsi : le premier, c'est que les femmes qui, pour la plupart, remplissent à la lettre leur rôle, n'ont pas les moyens de montrer des talents spéciaux dans les domaines de l'entreprise et de l'aventure. Le second c'est que, en conséquence de cette même loi de

la nature, elles se trouvent entourées de très jeunes enfants auxquels il ne s'agit pas tant d'enseigner certaines choses que d'enseigner tout. Les bébés n'ont pas besoin qu'on leur apprenne un métier, mais qu'on les introduise dans un univers. Pour nous résumer, la femme est généralement enfermée dans une maison avec un être humain en âge de poser toutes les questions possibles, et certaines qui ne le sont pas. Il serait étrange qu'elle conservât, si peu que ce soit, l'étroitesse du spécialiste. Si l'on dit que cette tâche de révélation générale est en elle-même trop accaparante et trop pénible, je puis l'admettre. Je me contenterai de répondre que notre race a trouvé bon de mettre ce fardeau sur les épaules des femmes, afin de sauvegarder le sens commun dans le monde. Mais quand des gens se mettent à parler non seulement de la difficulté, mais de la platitude et de la vulgarité des devoirs domestiques, j'abandonne la discussion : je ne sais ce que ces mots signifient. Etre la reine Élisabeth dans une enceinte déterminée, décider les achats, les festins, les travaux et les vacances — être Whiteley[1] dans une enceinte déterminée, fournir les jouets, les chaussures, les draps, les gâteaux et les livres — être Aristote dans une enceinte déterminée, enseigner la morale, les bonnes manières, la théologie et l'hygiène, je comprends que cela puisse épuiser l'esprit, mais je ne puis imaginer comment cela pourrait le rétrécir. Non, le rôle d'une femme est pénible, mais c'est parce qu'il est gigantesque, non parce qu'il est mesquin. Je plaindrai Mrs. Jones de l'énormité mais non de la bassesse de sa tâche.

VIII

LE TERRIBLE DEVOIR DE GUDGE

Nous avons raconté plus haut la querelle entre le Progressiste énergique et le Conservateur obstiné — ou,

1. Whiteley est l'inventeur des Grands Magasins : il fournissait jusqu'à des éléphants.

pour parler un langage plus aimable, entre Hudge et Gudge. Cette querelle traverse en ce moment une crise de contradiction aiguë. Le Tory prétend protéger la vie familiale à Cindertown. Le Socialiste lui fait remarquer, non sans raison, qu'il n'existe actuellement, à Cindertown, aucune vie familiale à protéger. Mais Hudge, le socialiste, tombe à son tour dans le vague et le mystère quand il s'agit de savoir s'il voudrait protéger la vie familiale, au cas où il y en aurait une — ou s'il s'efforcera de la restaurer là où elle a disparu. Il y a dans tout cela une grande confusion. Le Tory parle quelquefois comme s'il voulait resserrer des liens qui n'existent pas — le socialiste comme s'il voulait en relâcher qui n'entravent personne. La question, que nous devons tous leur poser à l'un et à l'autre, est celle qui met en jeu la source de notre idéal : « Voulez-vous, oui ou non, conserver la famille ? » Si Hudge, le socialiste, veut conserver la famille, il faut qu'il accepte toutes les restrictions naturelles, distinctions et divisions du travail, inhérentes à la famille. Il doit se résoudre à supporter de voir la femme préférer le foyer et l'homme le cabaret. Il doit s'arranger pour souffrir l'idée d'une femme féminine, ce qui ne veut pas dire douce et soumise, mais adroite, économe, plutôt dure et très vive. Il doit affronter sans tiquer l'idée d'un enfant enfantin, c'est-à-dire plein d'énergie, mais sans la moindre notion de l'indépendance — profondément avide d'autorité, autant que d'informations et de tartines de miel. S'il arrive encore qu'un homme, une femme et un enfant vivent ensemble dans des foyers libres et souverains, ces rapports anciens reparaîtront — et Hudge doit s'y faire. Il ne peut éviter tout cela qu'en détruisant la famille, en envoyant l'un et l'autre sexe dans des ruches et des hordes asexuées et en donnant à tous les enfants l'éducation des pupilles de l'État comme Olivier Twist. Mais si Hudge mérite ces dures paroles, Gudge n'échappera pas non plus à une

assez sévère remontrance. Car il est une simple vérité qu'il faut dire sans ménagement au Tory : c'est que, s'il veut que la famille demeure, s'il la veut assez forte pour résister aux assauts épuisants de notre commerce essentiellement sauvage, il doit faire de très gros sacrifices pour tenter d'égaliser la propriété. A l'instant où nous sommes, l'écrasante majorité du peuple anglais est tout simplement trop pauvre pour mener une vie domestique. Ils mènent la vie la plus domestique qu'ils peuvent — beaucoup plus domestique que celle de la classe gouvernante ; mais ils ne peuvent acquérir certains bienfaits, originellement attachés à l'institution de la famille, pour la simple raison qu'ils n'ont pas assez d'argent. Il est bon que l'homme fasse preuve d'une certaine magnanimité, qui s'exprime loyalement en jetant l'argent par les fenêtres ; mais si les circonstances le réduisent à jeter par la fenêtre le pain de la semaine, alors il n'est plus magnanime, mais nigaud. Il est bon que la femme fasse preuve d'une certaine sagesse, qu'expriment bien une juste évaluation des choses et une épargne judicieuse de l'argent ; mais comment fera-t-elle si elle n'a pas d'argent à épargner ? Il est bon que l'enfant considère sa mère comme une source de divertissement et de poésie naturelle ; mais comment le pourra-t-il si cette source ne peut jouer comme les autres sources ? Comment voulez-vous qu'aucun de ces arts et de ces rôles anciens puisse trouver sa place dans le hideux désordre de cette maison ? Maison où la femme a du travail au dehors et où l'homme n'en a pas — où la loi oblige l'enfant à donner plus d'importance aux exigences de son professeur qu'à celles de sa mère ? Non, Gudge et ses amis de la Chambre des Lords et du Carlton-Club doivent prendre parti sur cette question, et rapidement. S'ils veulent que l'Angleterre devienne une ruche et une fourmillière, ornée çà et là de quelques papillons défraîchis jouant un vieux jeu nommé vie de famille entre deux procès en

divorce, à eux donc l'empire des insectes : ils trouveront tant et plus de Socialistes pour le leur fournir. Mais s'ils veulent une Angleterre familiale, il leur faut se « décarcasser », comme on dit, sur une bien plus grande échelle qu'aucun politicien radical n'a encore osé le proposer — il leur faut supporter des fardeaux bien plus lourds que le budget et des coups bien plus mortels que les droits de succession. Car ce qu'il faut faire n'est ni plus ni moins que de distribuer les grandes fortunes et les grandes propriétés. Nous ne pouvons éviter le Socialisme que par un changement aussi profond que le Socialisme lui-même. Pour sauver la propriété il nous faut la distribuer, presqu'aussi brutalement et aveuglément que l'a fait la Révolution Française. Pour sauver la famille, il nous faut bouleverser la nation.

IX

UN DOUTE

Et, maintenant que cet essai arrive à son terme, je vais glisser dans l'oreille du lecteur un horrible doute qui me hante parfois : je soupçonne Hudge et Gudge d'être secrètement de connivence ; je me demande si la querelle qu'ils entretiennent en public n'est pas un coup monté ; si c'est par une éternelle coïncidence que chacun fait perpétuellement le jeu de l'autre. Gudge, le ploutocrate, veut un industrialisme anarchique ; Hudge, l'idéaliste, lui fournit une apologie lyrique de l'anarchie. Gudge veut des ouvrières, parce qu'elles reviennent moins cher ; Hudge baptise le travail des femmes « la liberté de vivre leur vie ». Gudge veut des ouvriers sérieux et disciplinés ; Hudge prêche la sobriété — aux ouvriers, non à Gudge. Gudge veut une population timide et apprivoisée, incapable de prendre les armes contre la tyrannie ; Hudge démontre, par Tolstoï, que personne ne doit prendre les armes contre rien. Gudge

est naturellement un gentleman sain et bien lavé ; Hudge prêche gravement la parfaite propreté de Gudge à des gens qui n'ont pas les moyens de la pratiquer. Enfin, Gudge gouverne par un cruel système de débauchage, de grand rendement et de travail des deux sexes, qui est absolument incompatible avec la libre famille et voué à la détruire ; c'est pourquoi Hudge, étendant les bras sur l'univers avec un sourire prophétique, nous dit que la famille est un stade que nous n'allons pas tarder à dépasser glorieusement.

Je ne sais si la collusion de Hudge et de Gudge est consciente ou inconsciente. Je sais seulement qu'entre eux deux, l'homme du commun reste sans foyer. Je sais seulement que je rencontre toujours Jones errant par les rues, dans le crépuscule gris, regardant tristement les grilles et les barrières gardiennes de cette maison qui, bien qu'il n'y soit jamais entré, n'en est pas moins la sienne.

G. K. CHESTERTON

(*traduction de* J. C. LAURENS)

LE TEMPS DES MOTS CROISÉS

O soleil de minuit sans sommeil solitude
Dans les logis déserts d'hommes où vous veillez
Epouses d'épouvante elles font leur étude
Des monstres grimaçants autour de l'oreiller.

Qui donc a déchaîné la peur cette bannie
Et barbouillé de bleu panique les carreaux
Le sable sous le toit Dans le cœur l'insomnie
Personne ne lit plus le sort dans les tarots

Sorciers vous pouvez danser dans la bruyère
Elles ne veulent plus savoir si tu leur mens
Amour qui les courbas mieux qu'aucune prière
Quand la Gare de l'Est eut mangé leurs amants

Femmes qui connaissez enfin comme nous-mêmes
Le paradis perdu de nos bras dénoués
Entendez-vous nos voix qui murmurent Je t'aime
Et votre lèvre à l'air donne un baiser troué

Absence abominable absinthe de la guerre
N'en es-tu pas encore amèrement grisée
Nos jambes se mêlaient t'en souviens-tu naguère
Et je savais pour toi ce que ton corps faisait

Nous n'avons pas assez chéri ces heures doubles
Pas assez partagé nos songes différents
Pas assez regardé le fond de nos yeux troubles
Et pas assez causé de nos cœurs concurrents

Si ce n'est pas pourtant pour que je te le dise
Pourquoi m'arrive-t-il d'entendre ou de penser
Si les nuages font au jour des mèches grises
Et si les arbres noirs se mettent à danser

Ecoute Dans la nuit mon sang bat et t'appelle
Je cherche dans le lit ton poids et ta couleur
Faut-il que tout m'échappe et si ce n'est pas elle
Que me fait tout cela Je ne suis pas des leurs

Je ne suis pas des leurs puisqu'il faut pour en être
S'arracher à sa peau vivante comme à Bar
L'homme de Ligier qui tend vers la fenêtre
Squelette par en haut son pauvre cœur barbare

Je ne suis pas des leurs puisque la chair humaine
N'est pas comme un gâteau qu'on tranche avec le fer
Et qu'il faut à ma vie une chaleur germaine
Qu'on ne peut détourner le fleuve de la mer

Je ne suis pas des leurs enfin parce que l'ombre
Est faite pour qu'on s'aime et l'arbre pour le ciel
Et que les peupliers de leur semence encombrent
Le vent porteur d'amour d'abeilles et de miel

Je suis à toi Je suis à toi seule J'adore
La trace de tes pas le creux où tu te mis
Ta pantoufle perdue ou ton mouchoir Va dors
Dors mon enfant craintif Je veille c'est promis

Je veille Il se fait tard La nuit du moyen-âge
Couvre d'un manteau noir cet univers brisé
Peut-être pas pour nous, mais cessera l'orage
Un jour et reviendra le temps des mots croisés.

J'ATTENDS SA LETTRE AU CRÉPUSCULE

Sous un ciel de cretonne
Pompadour et comment
Une petite auto
Navigue
Et l'écho ment
Et qu'est ce chant qu'entonne
Le soir au bois dormant
Dans le parc monotone
Où rêve un régiment
Qui dans l'ombre cantonne
Au fond du bel automne

Que les heures tuées
Guerre à Crouy-sur-Ourcq
Meurent mal Et tu es
Mon âme et mon vautour
Camion de buées
Mélancolique amour
Qui suit l'avenue et
Capitaine au long cours
Quitte pour les nuées
Les terres remuées

Y vois-tu ma maîtresse
Triste triste et rêvant

Et cette dorure est-ce
Trésor mordu souvent
Sa coiffure terrestre

Que me dit-elle ô vent
Que me dit-elle Reste
Reste ici comme avant
Les batailles de l'est

Rien dit le vaguemestre

VINGT ANS APRÈS

Le temps a retrouvé son charroi monotone
Et rattelé ses bœufs lents et roux C'est l'automne
Le ciel creuse des trous entre les feuilles d'or
Octobre électroscope a frémi mais s'endort

Jours carolingiens Nous sommes des rois lâches
Nos rêves se sont mis au pas mou de nos vaches
A peine savons-nous qu'on meurt au bout des champs
Et ce que l'aube fait l'ignore le couchant

Nous errons à travers des demeures vidées
Sans chaînes sans draps blancs sans plaintes sans idées
Spectres du plein midi Revenants du grand jour
Fantômes d'une vie où l'on parlait d'amour

Nous reprenons après vingt ans nos habitudes
Au vestiaire de l'oubli Mille Latudes
Refont les gestes d'autrefois dans leur cachot
Et semble-t-il ça ne leur fait ni froid ni chaud

L'ère des phrases mécaniques recommence
L'homme dépose enfin l'orgueil et la romance
Qui traîne sur sa lèvre est un air idiot
Qu'il a trop entendu grâce à la radio

Vingt ans l'espace à peine d'une enfance et n'est-ce
Pas sa pénitence atroce pour notre aînesse
Que de revoir après vingt ans les tout petits
D'alors les innocents avec nous repartis

Vingt ans après Titre ironique où notre vie
S'inscrit toute entière Et le songe dévie
Sur ces trois mots moqueurs d'Alexandre Dumas
Père avec l'ombre de celles que tu aimas

Il n'en est qu'une la plus belle la plus douce
Elle seule surnage ainsi qu'Octobre rousse
Elle seule l'angoisse et l'espoir mon amour
Et j'attends qu'elle écrive et je compte les jours

Tu n'as de l'existence eu que la moitié mûre
O ma femme les ans réfléchis qui nous furent
Parcimonieusement comptés mais heureux
Où les gens qui parlaient de nous disaient Eux deux

Va tu n'as rien perdu de ce mauvais jeune homme
Qui s'efface au lointain comme un signe ou mieux comme
Une lettre tracée au bord de l'Océan
Tu ne l'as pas connu cette ombre ce néant

Un homme change ainsi qu'au ciel font les nuages
Tu passais tendrement ta main sur mon visage
Et sur l'air soucieux que mon front avait pris
T'attardant à l'endroit où mes cheveux sont gris

O mon amour ô mon amour toi seule existe
A cette heure pour moi du crépuscule triste
Où je perds à la fois le fil de mon poème
Et celui de ma vie et la joie et la voix
Parce que j'ai voulu te redire Je t'aime
Et que ce mot fait mal quand il est dit sans toi

ARAGON

THÉORIE DE LA FÊTE

A la vie régulière, occupée aux travaux quotidiens, paisible, prise dans un système d'interdits, toute de précautions, où la maxime *quieta non movere* maintient l'ordre du monde, s'oppose l'effervescence de la fête. Celle-ci, si l'on ne considère que ses aspects extérieurs, présente des caractères identiques à n'importe quel niveau de civilisation. Elle implique un grand concours de peuple agité et bruyant. Ces rassemblements massifs favorisent éminemment la naissance et la contagion d'une exaltation qui se dépense en cris et en gestes, qui incite à s'abandonner sans contrôle aux impulsions les plus irréfléchies. Même aujourd'hui, où cependant les fêtes appauvries ressortent si peu sur le fond de grisaille que constitue la monotonie de la vie courante et y apparaissent dispersées, émiettées, presque enlisées, on distingue encore en elles quelques misérables vestiges du déchaînement collectif qui caractérise les anciennes frairies. En effet, les déguisements et les quelques audaces encore permises au Carnaval, les libations et les bals de carrefour du 14 juillet, jusqu'à la ripaille qui termine les Congrès de Nuremberg dans l'Allemagne nationale-socialiste, témoignent de la même nécessité sociale et la continuent. Il n'y a pas de fête, même triste par définition, qui ne comporte au moins un début d'excès et de bombance : il n'est que d'évoquer les repas d'enterrement à la campagne. De jadis ou d'aujourd'hui, la fête se définit toujours par la danse, le chant, l'agita-

tion, l'ingestion de nourriture, la beuverie. Il faut s'en donner tout son saoul, jusqu'à s'épuiser, jusqu'à se rendre malade. C'est la loi même de la fête.

I

LA FÊTE, RECOURS AU SACRÉ

Dans les civilisations dites primitives, le contraste a sensiblement plus de relief. La fête dure plusieurs semaines, plusieurs mois, coupés par des périodes de repos de quatre ou cinq jours. Il faut souvent plusieurs années pour réunir la quantité de vivres et de richesses qu'on y verra non seulement consommées ou dépensées avec ostentation, mais encore détruites et gaspillées purement et simplement, car le gaspillage et la destruction, formes de l'excès, rentrent de droit dans l'essence de la fête.

Celle-ci se termine volontiers de façon frénétique et orgiaque, dans une débauche nocturne de bruit et de mouvement que les instruments les plus frustes, frappés en mesure, transforment en rythme et en danse. Selon la description d'un témoin, la masse humaine, grouillante, ondule en pilonnant le sol, pivote par secousses autour d'un mât central. L'agitation se traduit par toute espèce de manifestations qui l'accroissent. Elle s'augmente et s'intensifie de tout ce qui l'exprime : choc obsédant des lances sur les boucliers, chants gutturaux fortement scandés, saccades et promiscuité de la danse. La violence nait spontanément. De temps en temps des rixes éclatent : les combattants sont séparés, portés en l'air par des bras vigoureux, balancés en cadence jusqu'à ce qu'ils soient calmés. La ronde n'en est pas interrompue. De même, des couples quittent soudain la danse, vont s'unir dans les taillis voisins et reviennent prendre leur place dans le tourbillon qui continue jusqu'au matin.

On comprend que la fête, représentant un tel paro-

xysme de vie et tranchant si violemment avec les menus soucis de l'existence quotidienne, apparaisse à l'individu comme un autre monde, où il se sent soutenu et transformé par des forces qui le dépassent. Son activité journalière, cueillette, chasse, pêche ou élevage, ne fait qu'occuper son temps et pourvoir à ses besoins immédiats. Il y apporte sans doute de l'attention, de la patience, de l'habileté, mais plus profondément, il vit dans le souvenir d'une fête et dans l'attente d'une autre, car la fête figure pour lui, pour sa mémoire et pour son désir, le temps des émotions intenses et de la métamorphose de son être.

L'AVÈNEMENT DU SACRÉ. — Aussi est-ce l'honneur de Durkheim d'avoir reconnu l'illustration capitale que les fêtes fournissaient, en face des jours ouvrables, à la distinction du sacré et du profane. Elles opposent en effet une explosion intermittente à une terne continuité, une frénésie exaltante à la répétition quotidienne des mêmes préoccupations matérielles, le souffle puissant de l'effervescence commune aux calmes travaux où chacun s'affaire à l'écart, la concentration de la société à sa dispersion, la fièvre de ses instants culminants au tranquille labeur des phases atones de son existence. En outre, les cérémonies religieuses dont elles sont l'occasion bouleversent l'âme des fidèles. Si la fête est le temps de la joie, elle est aussi le temps de l'angoisse. Le jeûne, le silence sont de rigueur avant la détente finale. Les interdits habituels sont renforcés, des prohibitions nouvelles sont imposées. Les débordements et les excès de toute sorte, la solennité des rites, la sévérité préalable des restrictions concourent également à faire de l'ambiance de la fête un monde d'exception.

En réalité, la fête est souvent tenue pour le règne même du sacré. Le jour de fête, le simple dimanche, est d'abord un temps consacré au divin, où le travail est

interdit, où l'on doit se reposer, se réjouir, et louer Dieu. Dans les sociétés où les fêtes ne sont pas disséminées dans l'ensemble de la vie laborieuse, mais groupées en une véritable *saison des fêtes*, on voit mieux encore à quel point cette saison constitue réellement la période de la prééminence du sacré. L'étude de M. Mauss sur les sociétés eskimos fournit les meilleurs exemples d'un violent contraste entre ces deux genres de vie, toujours sensibles au reste chez les peuples que le climat ou la nature de leur organisation économique condamne à une inaction prolongée pendant une partie de l'année. En hiver, la société eskimo se resserre : tout se fait ou se passe en commun, alors que pendant l'été, chaque famille isolée sous sa tente, dans une immensité quasi désertique trouvait sa substance à l'écart sans que rien vînt réduire la part de l'initiative individuelle. En face de la vie estivale, presque entièrement laïque, l'hiver apparaît comme un temps « d'exaltation religieuse continue », comme une longue fête. Chez les Indiens de l'Amérique septentrionale, la morphologie sociale ne varie pas moins avec les saisons. Là aussi, à la dispersion de l'été succède la concentration de l'hiver. Les clans disparaissent et font place aux confréries religieuses qui exécutent alors les grandes danses rituelles et organisent les cérémonies tribales. C'est l'époque de la transmission des mythes et des rites, celle où les esprits apparaissent aux novices et les initient. Les Kwakiutl disent eux-mêmes : « En été, le sacré est au-dessous, le profane est en haut ; en hiver, le sacré est au-dessus, le profane au-dessous ». On ne saurait être plus clair.

Le sacré, dans la vie ordinaire, se manifeste presque exclusivement par des interdits. Il se définit comme le « réservé », le « séparé », il est mis hors de l'usage commun, protégé par des prohibitions destinées à prévenir toute atteinte à l'ordre du monde, tout risque de le détraquer et d'y introduire un ferment de trouble. Il apparaît donc

essentiellement comme *négatif*. C'est en fait un des caractères fondamentaux que l'on a le plus souvent reconnu à l'interdiction rituelle. Or la période sacrée de la vie sociale est précisément celle où les règles sont suspendues et la licence comme recommandée. Sans doute, on peut refuser aux excès de la fête un sens rituel précis et les considérer seulement comme de simples *décharges d'activité*. « On est tellement en dehors des conditions ordinaires de la vie, écrit Durkheim, et on en a si bien conscience qu'on éprouve comme le besoin de se mettre en dehors et au-dessus de la morale ordinaire. » Certes, l'agitation désordonnée, l'exubérance de la fête répond à une sorte d'impulsion de détumescence. Confucius déjà s'en rendait compte quand il disait, pour justifier les frairies paysannes chinoises, qu'il ne faut pas « tenir l'arc toujours tendu, sans jamais le débander ou toujours débandé sans jamais le tendre. » Les excès des transports collectifs remplissent certainement *aussi* cette fonction : ils viennent comme une brusque déflagration après une longue et sévère compression. Mais ce n'est là qu'un de leurs aspects, moins assurément leur raison d'être que leur mécanisme physiologique. Il s'en faut que ce caractère épuise leur nature. Les indigènes, en effet, voient en eux, la condition de l'efficacité magique de leurs fêtes : ce sont eux qui témoignent à l'avance de la réussite des rites et promettent ainsi, indirectement, des femmes fécondes, de riches récoltes, des guerriers braves, un gibier abondant, une pêche fructueuse.

L'EXCÈS REMÈDE DE L'USURE. — L'excès ne fait donc pas seulement qu'accompagner la fête de façon constante. Il n'est pas un simple épiphénomène de l'agitation qu'elle développe. Il est nécessaire au succès des cérémonies célébrées, participe à leur vertu sainte et contribue comme elles à renouveler la nature ou la société. Tel paraît bien être en effet le but des fêtes. Le temps

épuise, exténue. Il est ce qui fait vieillir, ce qui achemine vers la mort, ce qui *use* : c'est le sens même de la racine d'où sont tirés en grec et en iranien les mots qui le désignent. Chaque année la végétation se renouvelle et la vie sociale, comme la nature, inaugure un nouveau cycle. Tout ce qui existe doit être alors rajeuni. Il faut recommencer la création du monde. Celui-ci se comporte comme un *cosmos* régi par un ordre universel et fonctionnant selon un rythme régulier. La mesure, la règle le maintiennent. Sa loi est que toute chose se trouve à *sa* place, que tout événement arrive en *son* temps. Ainsi s'expliquent que les seules manifestations du sacré soient des interdictions, des *protections* contre tout ce qui pourrait menacer la régularité cosmique ou des expiations, des *réparations* de tout ce qui a pu la troubler. On tend vers l'immobilité, car tout changement, toute innovation, met en péril la stabilité de l'univers dont on voudrait enrayer le devenir et détruire les chances de mort. Mais les germes de son anéantissement résident dans son fonctionnement même, qui accumule les déchets et entraîne l'usure du mécanisme. Il n'est rien qui n'apparaisse soumis à cette loi, que l'ensemble de l'expérience définit et confirme. La santé même du corps humain exige qu'il évacue régulièrement ses « souillures », urine et excréments, et, pour la femme, sang menstruel. La vieillesse cependant finit par l'affaiblir et le paralyser. La nature, chaque année, passe de la même façon par un cycle de croissance et de déclin. Les institutions sociales ne paraissent pas à l'abri de cette alternance. Elles doivent être aussi périodiquement régénérées et purifiées des déchets empoisonnés que représente la partie néfaste laissée par chaque acte accompli pour le bien de la communauté, mais comportant quelque souillure pour qui en assume la responsabilité.

Ainsi les dieux du panthéon védique cherchent un être sur lequel ils pourraient faire passer l'impureté qu'ils

contractent en répandant le sang au cours du sacrifice. Cette sorte de purgation s'effectue généralement sous forme d'expulsion ou de mise à mort, soit d'un bouc émissaire chargé de tous les péchés commis de la sorte, soit d'une personnification de la vieille année qu'il s'agit de remplacer. Il faut chasser le mal, la faiblesse et l'usure, toutes notions qui coïncident alors plus ou moins. Au Tonkin, on célèbre les rites dans le but explicite d'éliminer le résidu impur de chaque événement et particulièrement des actes d'autorité. On cherche à neutraliser l'irritation, la volonté maligne des esprits de ceux que le gouvernement a condamnés à mort pour trahison, rébellion ou conspiration. En Chine, on entasse les balayures, c'est-à-dire les déchets journaliers de la vie domestique, près de la porte de la maison, et on s'en débarrasse avec précaution pendant les fêtes du renouvellement d'année, car elles contiennent, comme toute souillure, un principe actif qui, convenablement utilisé, peut apporter la prospérité.

L'élimination des scories que le fonctionnement de tout organisme accumule, la liquidation annuelle des péchés, l'expulsion du vieux temps ne suffisent pas. Elles ne servent qu'à enterrer un passé croulant et encrassé, *qui a fait son temps*, et qui doit céder la place à un monde vierge dont la fête est destinée à forcer l'avènement.

Les interdits se sont révélés impuissants à maintenir l'intégrité de la nature et de la société. Ils ne sauraient, à plus forte raison, contribuer à les restaurer dans leur jeunesse première. La règle ne possède en elle aucun principe capable de la revigorer. Il faut faire appel à la vertu créatrice des dieux et revenir au début du monde, se tourner vers les forces qui ont alors transformé le *chaos* en *cosmos*.

LE CHAOS PRIMORDIAL. — La fête se présente en effet comme une actualisation des premiers temps de l'univers,

de l'*Urzeit*, de l'ère originelle éminemment créatrice qui a vu toutes les choses, tous les êtres, toutes les institutions se fixer dans leur forme traditionnelle et définitive. Cette époque n'est autre que celle où vivaient et agissaient les ancêtres divins dont les *mythes* rapportent l'histoire. Mieux, pour les Tsimshians de l'Amérique du Nord, les mythes se distinguent précisément des autres récits légendaires par le fait qu'ils sont situés dans ce temps révolu, où le monde n'avait pas encore pris son apparence présente. Les caractères de ce Grand Temps mythique ont été remarquablement étudiés par Lévy-Bruhl à propos des Australiens et des Papous. Chaque tribu possède un terme spécial pour le désigner. C'est l'*Altira* des Aruntas, le *dzugur* des Aluridjas, le *bugari* des Karadjeri, l'*ungud* des peuples du nord-ouest de l'Australie, etc... Souvent, ces mots désignent en même temps le rêve et, d'une manière générale, tout ce qui paraît insolite ou merveilleux. C'est qu'ils servent à définir un temps où « l'extraordinaire était la règle ». Les expressions employées par les observateurs tendent toutes à mettre en évidence cet aspect de l'âge primordial. Pour le Dr Fortune, ce temps mythique est celui où « l'existence arriva à l'être et où l'histoire naturelle commença ». Il est placé, à la fois, au *début* et en *dehors* du devenir. Ainsi M. Elkin remarque qu'il est non moins présent ou futur que passé : « C'est un état aussi bien qu'une période », écrit-il de façon significative. Au fond le temps mythique est l'origine de l'autre et y émerge continuellement en produisant tout ce qui s'y manifeste de déconcertant ou d'inexplicable. Le surnaturel se trouve constamment tapi derrière le sensible et tend sans cesse à se manifester à travers lui. L'âge primordial est décrit avec une singulière unanimité dans les contrées les plus diverses. C'est le lieu de toutes les métamorphoses, de tous les miracles. Rien n'était encore stabilisé, aucune règle encore édictée, aucune forme encore fixée. Ce qui, depuis lors, est devenu impos-

sible était alors faisable. Les objets se déplaçaient d'eux-mêmes, les canots volaient par les airs, les hommes se transformaient en animaux et inversement. Ils changeaient de peau au lieu de vieillir et de mourir. L'univers entier était plastique et fluide et inépuisable. Les moissons croissaient spontanément et la chair repoussait sur les animaux dès qu'on les avait dépecés.

CRÉATION DU COSMOS. — Finalement les ancêtres imposèrent au monde une apparence qui depuis n'a plus changé, des lois qui depuis sont toujours en vigueur. Ils produisirent les hommes en les faisant sortir de terre ou en transformant les êtres mixtes, mi-animaux, qui existaient auparavant. Ils créèrent ou formèrent en même temps les différentes espèces animales et végétales. En façonnant un seul individu, ils modifiaient à sa ressemblance ses descendants à venir et tous profitaient, sans nouvelle intervention, de la mutation de l'archétype. Ils fixèrent également la mer, la terre ferme, les îles, les montagnes. Ils séparèrent les tribus et instituèrent, pour toutes, leur civilisation, leurs cérémonies, les détails de leurs cérémonies, leurs rites, leurs usages, leurs lois. Mais du fait qu'ils contenaient chaque chose, chaque être, dans des limites données, ses limites désormais *naturelles*, ils les privaient de tous les pouvoirs magiques qui leur permettaient de réaliser à l'instant leurs désirs et, sans connaître aucun obstacle, de devenir sur le champ ce qu'il leur plaisait d'être. L'ordre, en effet, ne s'accommode pas de l'existence simultanée de toutes les possibilités, de l'absence de toute règle ; le monde connut alors les limitations infranchissables qui confinent chaque espèce dans son être propre et qui l'empêchent d'en sortir. Tout se trouva immobilisé et les interdits furent établis afin que l'organisation et la légalité nouvelles ne fussent pas troublées. Enfin la mort fut introduite dans le monde, par la désobéissance du premier homme, plus souvent de

la première femme, par l'erreur d'un messager de la divinité, par la bêtise de l'Ancêtre « gaffeur » qui, très communément, s'efforce maladroitement d'imiter les gestes du Créateur et dont l'imbécile entêtement amène des conséquences à la fois comiques et catastrophiques. De toute façon, avec la mort comme un ver dans le fruit, le *cosmos* est sorti du *chaos*. L'ère du tohu-bohu est close, l'histoire naturelle commence, le régime de la causalité normale s'installe. Au débordement de l'activité créatrice, succède la vigilance nécessaire au maintien en bon état de l'univers créé.

Chaos et Age d'or. — On comprend que le temps mythique apparaisse revêtu d'une ambiguïté fondamentale : de fait, il se présente sous les aspects antithétiques du Chaos et de l'Age d'Or. L'absence de toute barrière séduit autant que repousse le défaut d'ordre et de stabilité. L'homme regarde avec nostalgie vers un monde où il ne fallait que tendre la main pour cueillir des fruits savoureux et toujours mûrs, où des récoltes complaisantes s'engrangeaient sans labour, sans semailles et sans moisson, qui ne connaissait pas la dure nécessité du travail, où les désirs étaient réalisés sitôt conçus. C'est le règne de Saturne ou de Cronos, sans guerre et sans commerce, sans esclavage ni propriété privée. Mais ce monde de lumière, de joie paisible, de vie facile et heureuse, est en même temps un monde de ténèbres et d'horreur. Le temps de Saturne est celui des sacrifices humains, et Cronos dévorait ses enfants. La fertilité spontanée du sol n'est pas elle-même sans revers. Le premier âge se présente aussi comme l'ère des créations exubérantes et désordonnées, de enfantements monstrueux et excessifs. Tantôt, les deux représentations antagonistes se mêlent inextricablement, Tantôt un effort de cohérence de l'esprit les a séparées et on voit la mythologie distinguer et opposer, faire se succéder un Chaos et un Age d'Or. Ceux-ci

apparaissent comme les deux faces d'une même réalité imaginaire, celle d'un monde sans règle d'où serait sorti le monde réglé où vivent présentement les hommes. Il s'oppose à ce dernier comme le monde du *mythe* à celui de l'*histoire* qui commence quand il a pris fin, comme le monde du *rêve*, dont il porte volontiers le nom, à celui de la *veille*, comme le temps de l'*oisiveté*, de l'*abondance*, de la *prodigalité* au temps du *travail*, de l'*insuffisance*, de l'*économie*. En même temps, plus ou moins obscurément sans doute, il figure l'enfance. Il n'est pas besoin de faire appel pour l'établir à ce regret du cœur, à cette pente de la mémoire qui conduit l'adulte à embellir à l'extrême le souvenir de ses jeunes ans, qui lui paraissent soudain avoir été voués aux jeux, exempts de soucis, qu'il regarde contre toute vraisemblance comme le temps d'une éternelle fête dans un jardin d'Eden. Il n'est pas douteux cependant que les deux conceptions, du premier âge du monde et du *vert paradis des amours enfantines*, aient déteint l'une sur l'autre. Au reste, c'est un fait qu'avant les cérémonies d'initiation qui l'introduisent dans les cadres sociaux, l'activité du jeune être ne se trouve pas soumise aux interdits qui limitent celle de l'homme mûr ; de même, avant le mariage, la sexualité de l'adolescent est en général la plus libre qu'on puisse imaginer. Il semble qu'alors l'individu ne soit pas encore compris dans l'ordre du monde et qu'il ne risque pas en conséquence d'y porter atteinte en transgressant des lois qui ne le concernent pas.

Par opposition à l'ordre, à l'« histoire naturelle », le premier âge du monde représente un temps d'universelle confusion qu'on n'imagine pas sans angoisse. Chez les Eskimos, les aspects contradictoires de l'ère primordiale paraissent intimement mêlés. Elle possède les caractères d'un chaos indifférencié : tout était dans les ténèbres, il n'y avait pas de lumière sur terre. On ne pouvait apercevoir ni les continents ni les mers. Hommes et animaux

ne différaient pas les uns des autres. Ils parlaient une même langue, habitaient dans des maisons semblables, chassaient de la même manière. Cependant, on reconnaît également dans la description de cette époque les traits qui servent habituellement à peindre l'âge d'or : les talismans avaient alors un pouvoir considérable, on pouvait se transformer en bête, en plante, en caillou. La chair du caribou repoussait sur le squelette de l'animal, quand on l'avait mangée. Les pelles à neige se déplaçaient d'elles-mêmes d'un endroit à un autre, sans qu'on eût la peine de les porter. Mais cette dernière possibilité manifeste déjà, de façon significative, un mélange de regret et de crainte, elle illustre le désir d'un monde où tout s'accomplirait sans effort, et fait redouter que les pelles ne redeviennent vivantes et n'échappent soudain à leur propriétaire. Aussi ne les laisse-t-on jamais plantées dans la neige sans les surveiller.

II

LA RÉACTION DU MONDE

A la fois et pour les mêmes raisons cauchemar et paradis, le premier âge apparaît bien comme la *période* et l'*état* de vigueur créatrice d'où est sorti le monde présent, sujet aux vicissitudes de l'usure et menacé par la mort. C'est par conséquent en renaissant, en se retrempant dans cette éternité toujours actuelle, dans cette fontaine de Jouvence aux eaux toujours vives, qu'il a chance de se rajeunir et de retrouver la plénitude de vie et de robustesse qui lui permettra d'affronter le temps pour un nouveau cycle. Telle est la fonction que remplit la fête. On a déjà défini celle-ci comme une actualisation de la période créatrice. Pour reprendre une juste formule de M. Dumézil, elle constitue *une ouverture sur le Grand Temps*, le moment où les hommes quittent le devenir

pour accéder au réservoir des forces toutes-puissantes et toujours neuves, que représente l'âge primordial. Elle a lieu dans les temples, dans les églises, dans les lieux saints, qui figurent de la même façon des *ouvertures sur le Grand Espace*, celui où évoluaient les ancêtres divins et dont les sites, les rochers consacrés sont les jalons perceptibles qui restent associés aux gestes décisifs des Créateurs. On procède à la cérémonie lors d'une phase critique du rythme saisonnier. Quand la nature semble se renouveler, quand un changement visible s'effectue en elle aux yeux de tous : au début ou à la fin de l'hiver dans les climats arctiques ou tempérés, au début ou à la fin de la saison des pluies dans la zone tropicale. Avec une émotion intense, tenant à la fois de l'angoisse et de l'espoir, on se rend alors en pèlerinage aux lieux parcourus autrefois par les ancêtres mythiques. L'Australien refait avec piété l'itinéraire qu'ils ont accompli, s'arrête partout où ils ont fait halte et répète soigneusement leurs gestes. M. Elkin a souligné avec force ce lien vital, religieux, dépassant de beaucoup la simple géographie qui existe entre l'indigène et son pays : ce pays, écrit-il, se présente à ses yeux comme la voie d'accès qui le conduit au monde invisible, qui le met en communication avec « les puissances dispensatrices de la vie, dont profitent l'homme et la nature ». S'il doit quitter son paysage natal ou si la colonisation bouleverse celui-ci, il se croit voué à la mort et se sent dépérir : il ne peut plus reprendre contact avec les sources qui périodiquement vivifient son être.

INCARNATION DES ANCÊTRES CRÉATEURS. — La fête est ainsi célébrée dans l'espace-temps du mythe et assume la fonction de régénérer le monde réel. On choisit volontiers, à cet effet, le moment du renouveau de la végétation et, s'il y a lieu, celui où l'animal totémique redevient abondant. On se rend au lieu où l'ancêtre mythique

a créé l'espèce vivante dont procède le groupe, par une cérémonie que celui-ci a héritée et qu'il est seul capable de mener à bien. Des acteurs miment les faits et gestes du héros. Ils portent des masques qui les identifient à cet ancêtre mi-homme, mi-animal. Souvent ces accessoires comportent des volets qui, au moment voulu, découvrent brusquement un second visage et permettent ainsi au porteur de reproduire les transformations instantanées qui avaient lieu dans le premier âge. Il s'agit, en effet, de rendre présents et agissants les êtres de la période créatrice, qui, seuls, ont la vertu magique capable de conférer au rite l'efficacité désirable. On ne fait d'ailleurs aucune distinction nette entre « le fondement mythique et le cérémonial actuel ». M. Danyll Forde l'a formellement constaté pour les Yumas du Colorado : ses informateurs confondaient sans cesse le rite qu'ils avaient l'habitude de célébrer et l'acte par lequel les ancêtres l'avaient institué à l'origine.

Divers procédés sont concurremment employés pour ressusciter le temps fécond des ancêtres prestigieux. Quelquefois, on se contente de la récitation des mythes. Ceux-ci sont, par définition, des récits secrets et puissants qui racontent la création d'une espèce, la fondation d'une institution. Ils agissent à la façon de maîtres-mots. Les réciter suffit à provoquer la répétition de l'acte qu'ils commémorent. Une autre manière d'incanter la période mythique consiste à retracer les peintures rupestres qui sur des rochers, dans des galeries écartées, représentent les ancêtres. En leur rendant leurs couleurs, en les retouchant périodiquement (il ne faut pas les refaire d'un coup complètement : on romprait la continuité), on rappelle à la vie les êtres qu'elles figurent, on les *actualise*, pour qu'ils assurent le retour de la saison des pluies, la multiplication des plantes et des animaux comestibles, le foisonnement des esprits-enfants qui rendent les femmes enceintes et garantissent la prospérité de la tribu.

On recourt souvent à une véritable représentation dramatique. En Australie, les Warramunga miment la vie de l'ancêtre mythique de chaque clan, par exemple pour les gens du Serpent Noir, celle du héros Thalawalla, depuis le moment où il sortit du sol jusqu'à celui où il y rentra. Les acteurs ont la peau couverte d'un duvet qui s'envole quand ils s'agitent. Ils figurent ainsi la dispersion des germes de vie s'échappant du corps de l'ancêtre. Ce faisant, ils assurent la multiplication des Serpents Noirs. Alors les hommes se restaurent à leur tour, se régénèrent, se confirment dans leur intime essence par la consommation de l'animal sacré. Celle-ci est sacrilège, interdite, quand il s'agit de *respecter* l'ordre du monde et non de le *renouveler*. Mais présentement, les membres du clan sont identifiés aux êtres de l'époque mythique qui ne connaissaient pas les prohibitions et qui les ont instituées comme elles vont l'être à nouveau. Pendant la période précédente, les officiants se sont, en effet, sanctifiés par l'observance d'un jeûne rigoureux et de multiples interdictions qui les ont fait passer progressivement du monde profane dans le domaine du sacré. Ils sont devenus les ancêtres : les masques, les ornements qu'ils portent sont le signe de leur métamorphose. Ils peuvent alors tuer et consommer l'animal, cueillir et manger la plante dont ils participent mystiquement. Ils réalisent ainsi leur communion avec le principe dont ils tirent leur force et où ils puisent la vie, absorbant avec lui un nouvel influx de vigueur. Ensuite, ils abandonnent aux gens des autres clans l'espèce dont ils viennent de provoquer la résurrection et qu'ils ont désacralisée en faisant usage les premiers de cette nourriture sainte, identique à eux-mêmes et à laquelle ils ont périodiquement besoin de goûter dans un geste de cannibalisme vivifiant, de fortifiante théophagie : à partir de ce moment, ils n'en mangeront plus librement. La fête est terminée, *l'ordre*, de nouveau, se trouve institué.

RITES DE FÉCONDITÉ ET D'INITIATIVE. — Les cérémonies de fécondité ne sont pas les seules. D'autres ont pour but de faire entrer les jeunes gens dans la société des hommes et de les agréger ainsi à la collectivité. Ce sont les rites d'initiation. Ils apparaissent exactement comparables aux précédents et sont fondés comme eux sur la représentation des mythes relatifs aux origines des choses et des institutions. Le parallélisme est absolu. Les cérémonies de fécondité assurent la renaissance de la nature, les cérémonies d'initiation celle de la société. Qu'elles coïncident ou qu'elles soient célébrées séparément, elles consistent également à rendre actuel et présent le passé mythique afin d'en faire sortir un monde rajeuni. Dans le culte Majo de la Nouvelle Guinée, les novices, pénétrant dans l'emplacement sacré, *se comportent comme des nouveaux-nés* : ils feignent de tout ignorer, de ne savoir se servir d'aucun ustensile, de se trouver pour la première fois devant les aliments qu'on leur donne à manger. Alors, pour les instruire, des acteurs incarnant les ancêtres divins leur présentent chaque chose *dans l'ordre* où les mythes en racontent la création par l'entremise de ceux-ci. On ne peut mieux marquer à quel point la cérémonie signifie bien le retour au chaos primordial et l'établissement par le détail de la légalité cosmique : la venue au monde de l'*ordre* ne se fait pas d'un coup, elle s'effectue elle-même *dans l'ordre*.

Selon M. Wirz, les cérémonies *majo* sont identiques, qu'il s'agisse de fécondité ou d'initiation. Elles ne diffèrent que par leur fin. En effet, la société va toujours de pair avec la nature. Le novice est semblable à la semence enfermée dans le sol, à la terre qui n'a pas encore été travaillée. Les ancêtres à l'origine ont transformé en hommes les créatures monstrueuses du Grand Temps, ils les ont complétées en leur donnant leurs organes sexuels, leurs sources de vie et de fécondité. L'initiation, de la même façon, fait des néophytes de véritables hommes. La

circoncision *achève* leur phallus. L'ensemble de la cérémonie leur confère les diverses vertus viriles, en particulier la bravoure, l'invincibilité, et d'autre part, le droit et le pouvoir de procréer. Elle conduit à maturité la nouvelle génération d'hommes, comme les rites accomplis pour la reproduction de l'espèce totémique assurent la croissance de la nouvelle récolte ou de la nouvelle génération animale.

En outre, lors de l'initiation, les novices prennent connaissance des mythes, de l'héritage mystérieux et sacré de la tribu. Ils assistent à la démonstration des cérémonies qu'ils célèbreront à leur tour et dont la réussite prouvera l'excellence de leur qualité d'adultes. Les danses rituelles de l'Amérique du Nord sont liées à des *dons* magiques qui sont eux-mêmes en rapport avec les récits secrets qui expliquent comment les ancêtres les ont acquis. La connaissance du récit, l'exécution de la danse confèrent par exemple la « possession » du Harpon Magique indispensable pour le succès de la chasse aux loutres, de l'Eau-de-Vie qui ressuscite les morts, du Feu Brûlant qui consume à distance. La danse n'est pas autre chose pour les Kwakiutl, écrit Boas, que « la représentation dramatique du mythe relatif à l'acquisition de l'esprit » et par conséquent du don qu'il personnifie. Elle a été révélée par l'esprit lui-même au novice qui, pour authentifier son initiation, répète la danse en portant le masque et les emblèmes de l'ancêtre-protecteur qui la lui a enseignée. En dansant, il incarne celui-ci sous une forme animale, car le cérémonial fut comme toujours institué dans l'ère mythique, avant que le Transformateur ait fixé toute chose dans sa forme définitive. Les esprits n'apparaissent que *l'hiver*, c'est-à-dire entre deux périodes de labeur profane, hors du temps ordinaire : l'hiver est la saison des fêtes, des danses où les jeunes gens incarnent les esprits, pour acquérir les dons qu'ils dispensent et s'approprier les pouvoirs qu'ils possèdent en s'identifiant à eux.

SUSPENSION DU TEMPS REPÉRÉ. — De toute façon il importe d'abord d'actualiser l'âge primordial : *la fête est le chaos retrouvé et façonné à nouveau.* En Chine, on considère que l'Outre-Chaos est transformée quand elle a été percée sept fois par les Eclairs. De même, l'homme a sept ouvertures au visage et l'homme bien né en a sept au cœur. L'Outre-Chaos est personnifiée par un homme stupide « sans ouverture », dépourvu de visage et d'yeux. A la fin d'un festin, les Eclairs le percent sept fois : non pour le tuer, souligne M. Granet, mais pour le faire renaître à une vie supérieure, pour le *modeler.* Le tir à l'arc contre l'outre apparaît lié (dans le rituel) à une fête d'hiver, *la beuverie de la longue nuit,* qui a lieu pendant les douze derniers jours de l'année et pendant laquelle tous les excès sont commis à l'envi. C'est là une coutume très largement répandue : la fête ramène le temps de la licence créatrice, *celui qui précède et engendre l'ordre, la forme et l'interdit* (les trois notions sont liées et s'opposent *ensemble* à celle du Chaos). Cette période a sa place toute trouvée dans le calendrier, par exemple, quand on compte les mois par lunaisons et l'année par la révolution de la terre autour du soleil, pendant les douze jours qui restent en suspens à la fin du cycle solaire et permettent d'accorder les deux façons de mesurer le temps. Ces jours intercalaires n'appartiennent à aucun mois, à aucune année. Ils sont en dehors du temps repéré, et paraissent du même coup tout désignés pour le retour périodique et reconstituant du Grand Temps. Ces jours en trop sont l'équivalent de l'année entière, sa « réplique » selon l'expression du Rig-Veda à propos des jours sacrés de la mi-hiver dans l'Inde antique. Chacun de ces jours correspond à chacun des mois et ce qui se passe dans les premiers préfigure ce qui surviendra dans les seconds, leurs noms d'ailleurs sont identiques et se suivent dans le même ordre. Si l'on compte par cycle de deux ans et demi comme dans le calendrier

celtique de Coligny, la période intercalaire comporte trente jours qui reproduisent la série des douze mois répétée deux fois et demie.

Présence des revenants. — Quelle que soit sa durée, ce temps voit se confondre l'au-delà et l'ici-bas : les ancêtres ou les dieux, incarnés par des danseurs masqués, viennent se mêler aux hommes et interrompent violemment le cours de l'histoire naturelle. Ils sont présents dans les fêtes totémiques australiennes, dans le *pilou* néo-calédonien, dans les cérémonies d'initiation papoues et nord-américaines. De même les morts sortent de leurs demeures et envahissent le monde des vivants. Car, pendant cette suspension de l'ordre universel que constitue le changement d'année, toutes les barrières se trouvent abattues et rien n'empêche plus les trépassés de visiter leurs descendants. Au Siam, un personnage infernal ouvre alors les portes de l'abîme et les morts remontent pour trois jours à la lumière du soleil. Un roi temporaire gouverne le pays avec les prérogatives d'un véritable souverain, pendant que le peuple s'adonne aux jeux de hasard (activité-type de risque et de dilapidation, directement opposée à l'accumulation lente et sûre de richesse par le travail). Chez les Eskimos, lors des fêtes d'hiver, les âmes viennent se réincarner dans les membres de la station et affirmer ainsi la solidarité, la continuité des générations du groupe. On les congédie ensuite solennellement pour que les conditions normales de l'existence reprennent leur cours. Quand la saison des fêtes s'est morcelée et que celles-ci sont distribuées dans l'année entière, on constate toujours une période où les défunts ont licence de s'épandre dans la société des vivants. Puis, au terme du temps qui leur est alloué pour leur invasion annuelle, on les renvoie dans leur domaine par une conjuration explicite. A Rome, à dates fixes, on soulève la pierre qui ferme le *mundus*, trou du Palatin

qu'on tient pour la voie d'accès au monde infernal, pour la contraction de ce monde lui-même et, comme son nom l'indique, pour le pendant exact du monde des vivants dont il est le symétrique dans l'au-delà, à la fois résumé du Grand Espace en face de l'étendue profane et orifice qui permet leur communication. Alors les âmes errent en liberté dans la ville comme aux trois jours de mai, à la fin desquels chaque chef de famille les chasse de sa maison en crachant des fèves qui, jusqu'à l'année suivante, le rachètent, lui et les siens, de leur incursion. Le retour des morts reste souvent lié au changement de temps : dans toute l'Europe, c'est principalement pendant la nuit de la Saint-Sylvestre, c'est-à-dire pendant la dernière nuit de l'année que les revenants, les spectres, les fantômes ont licence de sévir parmi les vivants.

(à suivre)

ROGER CAILLOIS

FLAVIE

La servante entra dans la chambre (comment faisait-elle pour qu'on ne l'entendît jamais venir ?), posa son plateau sur la table turque et se tint quelques instants immobile, cassée, les mains au creux du ventre. Entre des épaules pointues, elle tendait, furieuse, une longue tête de vieillarde, maigre, aux cheveux d'ivoire, aux yeux rouges et obstinément fixés sur un angle de la pièce.

— Tu aurais pu attendre pour servir le tilleul, dit Mme Labègue.

— Attendre ! Comme si je n'avais pas assez attendu ce soir ! On n'a qu'à me prévenir quand on s'en va.

La sotte ! Crie-le donc sur les toits, quand Léo, à deux pas, dans la salle à manger, attend Flavie, l'attend encore comme il l'attendait avant le dîner. Mme Labègue prêta l'oreille ; mais la lente et lourde promenade de son fils retentissait dans la pièce voisine.

— Va, va ; tu peux te coucher. Bonsoir.

— Et ma vaisselle ? Ce n'est pas les voisins qui la feront.

Mme Labègue posa son tricot sur la table et, par-dessus ses lunettes, regarda la vieille servante.

— Françoise ?

Françoise fit brusquement face à sa maîtresse et, d'une voix éraillée :

— Oh ! vous pouvez dire : « Françoise » ! Ce n'est pas à mon âge qu'on se tait. Mon Dieu, si défunt votre père

nous voyait, le pauvre Monsieur, vous ici, M. Léo à traîner la jambe dans la salle à manger, en se tournant les sangs, pendant que cette femme... Non, non, moi, je ne peux plus, j'aime mieux partir, retourner dans mon trou. J'ai gardé ce que je gagnais, moi.

— Tu n'as pas gagné beaucoup.

— J'ai gagné ce qui m'a plu. Et je n'ai besoin de personne.

— Et si on a besoin de toi ?

La bouche édentée resta un instant entr'ouverte ; une touffe de poils gris trembla sur le menton. Mme Labègue s'était levée ; elle ôta ses lunettes, s'approcha de la servante.

— Françoise ?

Françoise détourna la tête.

— Sais-tu ce que tu es, Françoise ?

— Oui, je le sais, vous me l'avez assez dit. Une vieille bête, je suis. Mais je ne le serai pas toujours.

Elle voulut se dégager ; mais les mains de sa maîtresse pesèrent davantage.

— Allons, grande Françoise !

— Oui, grande comme un jour sans pain.

— Tu ne veux pas me regarder ?

Elle grogna.

— Tu me trouves peut-être trop bien partagée ?

Elle jeta enfin un regard traqué sur le visage de sa maîtresse. Dans ce visage, ce qui restait à soixante ans d'une beauté fine et chaude à la fois, c'était l'équilibre des traits, un front large, des yeux noirs et vifs, et surtout un miraculeux accord entre la noblesse et l'enjouement. Il montrait son âge pourtant, moins par ses rides, fines, mais nombreuses, que par sa fatigue. Ce n'était pas une fatigue passagère ; elle semblait installée comme une maladie ; et tant d'efforts, tant de bonne volonté, tant de sourires ne servaient qu'à la révéler plus profonde.

— Et vous, vous ! s'écria Françoise. Voulez-vous que je vous le dise ? Vous n'êtes pas dans votre sens. A faire pitié, oui, voilà comme vous êtes. Au lieu de vous soigner, de vous reposer, vous vous rongez les os. Au lieu de dire : « Je suis chez moi. » Au lieu de la prévenir, elle, une fois pour toutes.

— Écoutez-la !

— On peut m'écouter : il y en a qui n'y perdraient pas leur temps. Est-ce que c'est une vie que vous avez ? Ç'a été la mort de votre mari, et puis la guerre, et la main qu'il a fallu couper à M. Léo. Le voilà qui revient. On aurait pu être heureux. Une main, une main, ce n'est pas cela qui empêche de vivre. Ah ! bien oui, il a fallu que cette femme... Écoutez-le qui marche, qui marche, pendant qu'elle...

— Tu l'as toujours détestée, Françoise.

— Avec ça que vous l'aimez, vous !

— Oh !... Comment oses-tu... ! C'était la femme de Léo.

— Il aurait mieux valu qu'on lui coupât l'autre main.

— Françoise !

Les beaux yeux, largement fendus, eurent une lueur indignée. Mais soudain :

— Tais-toi ; voici Léo.

La haute stature de Léo se dressait, hésitante, dans la pénombre du couloir. Les yeux vagues, il frottait, du revers de la manche, sa main de bois. Mais il sentit l'imploration de sa mère, rougit et ses deux bras retombèrent lentement. (C'était la semaine précédente que, survenant à table, il avait étalé une main longuement jolie, brillante d'un noir éclat, soudain plus vivante que l'autre, mais d'une vie monstrueuse. Et d'abord Flavie, pâle, les lèvres pincées, ne pouvait en détacher le regard ; puis elle était partie d'un rire nerveux et de tout le repas n'avait dit mot.)

— Eh bien, va à ta vaisselle, Françoise.

Au seuil de la pièce, la vieille paysanne grommela un bonsoir. Et Léo :

— Bonsoir, Françoise.

— Bonsoir,... monsieur Léo.

On entendit une sorte de rire :

— Ça me fait toujours drôle, dit-elle, de l'appeler « Monsieur ».

Elle reprit : « Monsieur », rit encore ; puis elle haussa l'épaule et sortit.

***

A quoi pense-t-il ? Il guette les bruits de l'escalier. Il l'attend... On étouffe dans cette chambre. Ce silence surtout...

— Tu sais, Léo, je crois que la pauvre Françoise devient un peu folle.

Léo, lointain :

— Ce n'est pas d'aujourd'hui.

— Ce n'est pas d'aujourd'hui, bien sûr. Au fond, elle regrette toujours le Genât, tu ne crois pas ?

Assis dans un coin de la bergère, il tenait des deux mains le journal grand ouvert devant son visage, ses deux mains, celle de chair, et l'autre, la main brune, sa main d'infirme. Il pouvait feindre de lire : elle le sentait tendu vers le dehors, et confus, et malheureux. Elle reprit, d'une voix paisible :

— Flavie n'a pas dû trouver ses cigarettes au bureau du quartier. Il est si mal monté !

Elle vit remuer le journal ; mais il ne s'abaissa pas. Puis Léo, comme si on l'arrachait à sa lecture :

— Qu'est-ce que tu disais ? Ses cigarettes ? Ah ! oui. Oh !...

Elle se courba sur son ouvrage.

— D'une façon, dit-elle... Bah, je me trompe de

point... D'une façon, ça ne lui fera pas de mal de marcher un peu. Il fait lourd, tu ne trouves pas ?

— Oui, oui.

Mais toutes les paroles sonnaient faux. Oh ! cette... imprudente ! Que cherchait donc Flavie ? Ce soir encore, comme l'avant-veille, quand enfin elle était rentrée, ce visage fermé, ce ton sec, à peine une excuse, puis, à table, ces longs silences. Et quand à force de bonne humeur, de menus soins et de feintes naïvetés, Mme Labègue avait vu Léo sourire et la jeune femme elle-même se détendre, — on venait de gagner la chambre bleue, la chambre des époux où l'on prenait chaque soir le tilleul, — voilà que Flavie, à peine assise, s'était dressée :

— Je sors un instant, acheter des cigarettes.

Et Léo, empressé :

— Mais j'y vais.

Elle crispait les mains, elle respirait mal.

— Non, cela me fera prendre l'air.

— Alors... Comme tu voudras.

Mme Labègue regarda la pendule de la cheminée. Plus d'une demi-heure. Elle entendait Léo souffler lourdement. Toujours son cœur. Elle se répéta les paroles du médecin : « Surtout pas de fatigue, pas d'inquiétude ; du repos. » Il avait ajouté, comme on réprimande un enfant : « Pour vous aussi, Madame. » Mais elle...

— Tu n'es pas fatigué, Léo ?

— Moi ? Pourquoi veux-tu ?...

— Je ne sais pas. Ton bureau.

La chambre donnait sur une étroite rue commerçante, d'où montaient, tout le jour, des appels de vendeuses et des éclats de trompes. Mais la nuit venue, dans le petit appartement clos, comme on eût pu être bien, comme naguère encore il faisait bon ! Un instant on peut se croire revenu au temps où l'on vivait seuls, une mère et son fils. « Baisse donc ton journal, maudit

garçon ! Je sais bien que tu ne lis pas. »... Eh bien ! eh bien ! le journal se baisse, se plie, et Léo le pose sur la table. (« Vous, mon Dieu, merci »). Cher visage ; dans cet homme de quarante ans, épaissi par la maladie, sous les traits boursouflés et jaunâtres elle retrouve l'enfant sage, timide, éperdu de bon vouloir, qui ne l'avait quittée que pour la guerre. Léo se tenait un peu courbé, le regard faussement précis. Et la mère, honteuse de sa brusque joie :

— Je parlais du Genât. Te rappelles-tu, Léo, la première fois que nous y avons conduit Flavie ?

Le regard s'éclaira.

— Tu sais, aux vacances de Pâques, voilà, voilà, ma foi, cinq ans. Je la revois, qui avait peur des vaches, tu te rappelles, et qui criait.

— Ça, dit Léo, c'est sa grande terreur.

— Je revois tout. Une journée, mon Dieu ! un vrai jour d'été. Et les gens qui regardaient ta fiancée. Tu penses : une Parisienne ! Tout, je te dis ; tiens, son tailleur, un tailleur roux, feuille-morte, tu te rappelles ?

— Bien entendu. Et le dîner chez la tante, hé ?

« Hé » ! Bon ! il disait : « Hé ! » maintenant ! Comme autrefois, et comme elle-même encore. Elle se mit à rire, alla s'asseoir près de lui et moqueuse :

— Hé ! Hé !

Puis se tut (Flavie détestait ce « Hé ! »), mais pour elle-même reprit ses souvenirs. Certes, quand Léo lui avait présenté Flavie, elle avait dû surmonter en elle une résistance assez âpre. N'en est-il pas ainsi de toutes les mères ? Et puis enfin elle l'avait vite surmontée. C'était la femme qu'avait choisie son fils ; elle aimerait cette femme, elle l'aimait déjà ; et, si élégante, comment ne pas l'admirer ? Elle saurait bien, à force d'amour, se faire aimer elle-même. — Non, cela n'avait pas été si facile. En vain se faisait-elle à la fois discrète et tendre. Aux yeux de Flavie, cette discrétion semblait devenir

méfiance, et prison cette tendresse. Non qu'elle pût rien reprocher à la jeune femme, sinon quelques gestes, quelques mots impatients. Mais comment ne pas sentir qu'elle lui pesait ? Peut-être devrait-elle les quitter, vivre seule. Vivre, façon de parler...

Elle sentit soudain la main de Léo se poser entre les siennes, sur ses genoux.

— Maman ?

Il la regardait, mi-courbé, un peu tendu vers elle. Non, pas cela, surtout pas cela maintenant. Elle reconnaissait cette voix et ce regard : ceux qu'il avait, enfant, dans ses brusques détresses, ou plus tard, après l'opération, quand il fallait lui dire que ce n'était rien, que tout allait passer, qu'il serait comme les autres. Pas cela ; éviter des questions auxquelles il faudrait mentir, devancer un aveu trop nu, une plainte dont il se croirait ensuite amoindri.

Le cœur serré, les yeux brûlés de larmes, elle lui caressa un instant les cheveux et le front.

— Mon pauvre petit, je parie que tu couves encore une grippe.

Puis, tournant à peine la tête, elle dit d'une voix paisible :

— Voilà notre Flavie.

Flavie se tenait au seuil de la pièce. Elle jeta ses gants sur une chaise et d'une voix brève :

— Je me suis attardée, dit-elle. J'avais envie de marcher.

— C'est ce que je disais à Léo, ma fille. Vraiment, on étouffe un peu.

Léo s'était levé et, comme la jeune femme passait devant lui, il la retint, hocha la tête :

— Un petit front qui n'est guère raisonnable.

Elle prit un air hostile.

— Je me demandais si tu n'étais pas écrasée... Ou partie !

Il se mit à rire.

— On voit bien, dit Mme Labègue, que ce ne sont pas les hommes qui font les courses.

Léo se pencha sur sa femme et lui souffla dans les cheveux, près de l'oreille. Elle le menaça du doigt, puis, se dégageant, revint dans le vestibule, pour ôter son manteau. Un instant, on put l'apercevoir, par le cadre de la porte, petite, cambrée, les jambes nerveuses, les bras relevés vers sa coiffure ; et Mme Labègue, touchant le bras de son fils :

— Regarde, dit-elle. Sait-elle bien s'habiller !



On entendit fermer la porte de la maison, et les bruits de la rue semblèrent sortir de plus bas. Puis, au plafond, gémit un lit de fer que l'on disposait pour la nuit. Mme Labègue avait repris son tricot, près de la lampe ; sur la bergère, Léo jouait avec son journal, et Flavie laissait entre deux doigts rosés se consumer une mince cigarette, renversait la tête, le menton pointé, sur la nuque qui soudain semblait grasse, avec un pli de chair blonde et duvetée. Parfois, sans interrompre son ouvrage, la mère jetait un regard sur le couple, rencontrait les yeux de son fils et souriait doucement. Ce serait, grâce à Dieu, un soir comme les autres.

Tout est meilleur que l'on ne croit d'abord, et Dieu n'abandonne que ceux qui perdent espoir. A rester ainsi côte à côte, avant la nuit, dans une chambre calme, il n'est pas possible que deux époux ne sentent un nouveau lien les unir.

Côte à côte : pas tout à fait. Ce soir encore, Flavie s'est reculée dans un coin de la bergère et c'est encore le même coin : si Léo ose s'approcher, s'il la touche, elle ne sentira que sa main vivante. Rien de tout cela n'échappait à la mère Elle avait cru jadis que la jeune femme

était fière d'épouser un mutilé ; elle aimait à lui montrer les citations de Léo, ses photos de guerre, celle d'abord où, sur la place d'un village enneigé, Léo, radieux et blême, recevait une accolade et la croix. Les souvenirs de guerre avaient quitté la chambre des époux ; une gravure, une coupe, une statuette prenaient leur place ; il ne resta plus qu'un portrait sur la cheminée : « Mon colonel, le colonel Bouchacourt, disparu aux Eparges » — et la voix de Léo se gonflait, pudique, incertaine, soudain tremblante.

On ne pouvait tout demander à une jeune femme, et celle-ci avait maintes excuses : une enfance sans parents, un premier mariage malheureux, puis huit ans de pauvreté et de travail dans un bureau. « Qu'elle se sente en confiance, qu'elle se détende ; le temps fera le reste. Et puis elle n'est pas sotte, elle verra bien qu'il n'est guère d'hommes qui vaillent mon Léo. » Et regardant Flavie, elle murmura : « Tu es ma fille, ma chère petite fille qui finira bien par m'aimer. » Puis elle toussa :

— Flavie, dit-elle, je crois qu'un flacon a disparu de votre coiffeuse.

C'était la grande plaisanterie. Six flacons de cristal bleu s'alignaient selon leur taille devant le miroir de la coiffeuse. Flavie, sans baisser la tête, sourit, agita un doigt et dit :

— Cela ne prend plus.

Léo s'était levé, approché de la coiffeuse et promenait un regard heureux des flacons à sa femme.

— Tu sais, Flavie, la vérité, c'est qu'elle en est jalouse.

— Jalouse, à mon âge ! Ah ! quand j'étais jeune comme notre Flavie, oui, une garniture comme celle-là m'aurait fait rude envie.

— Tu étais coquette ?

— Hé ! mon garçon, quelle femme ne l'est pas ?

— Flavie, par exemple.

Flavie, nonchalante, se prêtait au jeu. Elle éteignit sa cigarette, croisa les jambes, croisa les mains autour du genou. Léo s'assit sur l'appui de la bergère et posa la main sur l'épaule de sa femme. « Le maladroit, sa mauvaise main. » Mais Flavie ne se dégageait pas ; simplement, elle tendit la tête davantage : mince visage triangulaire, aux traits serrés, aux yeux hardis et inquiets, visage sans beauté, sans délicatesse, mais provocant, comme l'étaient les jambes, qui frémissaient à tout instant, et tous les mouvements de son corps, et son buste surtout, qui saillait sous un corsage jaune et profondément échancré.

Mme Labègue s'appliquait à son ouvrage. « Que m'aurait-il dit, tout à l'heure, si je l'avais laissé parler et si elle n'était pas survenue ? » Elle se reprocha cette pensée, et comme son cœur battait soudain furieusement, puis semblait s'arrêter, comme naguère, à sa crise d'angine : « C'est bien fait », songea-t-elle. Elle dut fermer les yeux, crispa la main sur son fauteuil. Elle entendait, venus de très loin, des chuchotements, un rire étouffé, puis une voix paresseuse qui disait : Comme tu es bête ! « Mon Dieu, faites qu'ils soient heureux. Le reste... »

Un peu plus tard, elle les quitta.

***

C'était l'heure où Léo se sentait enfin vivre. L'heure qui pouvait tout apporter, joie ou détresse à peine tolérables. A la sentir approcher, anxieux et ravi, ses gestes se désaccordaient, son grand corps se faisait plus lourd. Toutes les heures de la journée s'effaçaient devant celle-ci. Travail, causeries, soucis, est-ce que rien avait vraiment existé ? Après cinq ans de vie commune, il retrouvait cette heure avec le même trouble. Joie ou

détresse, ce qu'elle apporterait valait la peine de vivre et donnait un sens à la vie ; c'était la vie même.

Il restait d'abord assis, feignant de lire, tandis que Flavie se préparait pour la nuit. Elle ôtait un vêtement ; il n'avait pas besoin de la voir : le seul bruit d'une agrafe, de la robe qu'elle retire par-dessus la tête ou du bas qui glisse sur le mollet cambré, c'est un plaisir presque douloureux. Elle ne fermait qu'à demi le cabinet de toilette, et parfois, dans l'entrebâillement de la porte, il apercevait un bras nu, un pied qui cherche sa babouche. « Ses pieds de Cendrillon. »

Il commençait à son tour à se dévêtir. Par malice, il poussait parfois la porte.

— On n'entre pas.

Il entra pourtant. Flavie, en chemise de jour, se brossait les ongles ; et Léo, hochant la tête :

— Mon Dieu ! que de soins pour une si petite femme !

Car il la dominait de toute la tête. Il se pencha, baisa l'épaule de Flavie. L'épaule glissa :

— Grand fou !

— Il est l'heure du dodo, Flavie.

— Mais va, je ne te retiens pas ; tu vois bien que tu me gênes.

Étendu sur le dos dans le grand lit de milieu, il l'entendait, il la suivait encore. Elle ouvrait un robinet ; sa bague faisait tinter un verre. Plus qu'une minute à l'attendre. Mais il retrouvait du calme et de la force, comme si les instants les plus délicats, les plus graves aussi étaient passés. Puis, inconsciemment, il se plaçait sur le côté, tendait un bras, recroquevillait un peu les jambes : c'est ainsi qu'il l'accueillait chaque soir, et parfois elle se blottissait contre lui et disait :

— Vite, vite, où est ma niche ?

Il se mit à rire. Toujours imprévus, les gestes de la jeune femme le ravissaient. Elle avait des caprices, des sautes d'humeur, des silences, un flux soudain de

paroles, qui le déconcertaient jadis, qui lui étaient devenus nécessaires. De corps ni d'esprit elle ne ressemblait à personne. Si vous la regardez trop rapidement, vous ne devinerez pas son charme. Et lui-même, l'aveugle, la première fois qu'il l'avait rencontrée aux Pensions. La première peut-être, non pas la seconde, où il s'était plaqué au mur sur son passage, et, rougissant, n'avait plus songé à la saluer. Une petite âme atteinte par la vie, une sensibilité contenue, une chère sauvage. Sans doute semblait-elle parfois résister à sa tendresse ; elle se taisait, elle ne souffrait pas qu'il la touchât ; futile aussi, oui, d'apparence du moins ; et inexacte,. trop inexacte. Mais comme, ce soir, il la comprenait ! Il ne faut pas faire d'une femme une prisonnière, et d'une femme comme celle-ci, qu'un rien, un rire trop gros, un ton bourru, une question impatiente peuvent blesser.

— Eh bien, ma chérie ?

— Oui, je viens.

Cinq ans d'une vie commune. Ils n'avaient pas apporté exactement ce qu'attendait Léo. Mais ce qu'ils avaient apporté, Léo ne le changerait à présent contre rien. Querelles, inquiétudes, soupçons (soupçons !), il n'y avait plus que cette heure, l'heure de Léo et de sa femme. « J'ai une femme, ma femme est là, derrière la porte, et dans un instant... Maman a raison : c'est lâcheté que de se plaindre de la vie. »

Il tressaillit ; il avait cru entendre une sorte de plainte, ou de rire, ou d'appel assourdi. Se dressant, il prêta l'oreille ; non, tout était silencieux. Mais que faisait-elle donc ? Aucun bruit d'eau ni de pas. La coquette ! Elle se penchait sans doute sur son miroir. Léo, doucement, se leva, s'avança sur la pointe des pieds, et, riant déjà de la surprise, passa la tête par l'entrebâillement de la porte.

Au milieu du cabinet de toilette, sur une chaise basse, Flavie était assise, courbée, la tête tendue, les

yeux fixes, ses poings, crispés sur les genoux, tremblaient par saccades. Dans un visage soudain amaigri, les pommettes semblaient plus hautes et plus saillantes. Les mâchoires serrées, les narines largement ouvertes, le petit front plissé, elle restait immobile.

— Flavie !

Elle se dressa.

— Flavie ! Qu'est-ce que...

Et quelques instants encore il sembla qu'elle ne pût parler. Puis :

— Eh bien, quoi ? dit-elle, d'une voix presque calme, un peu ironique.

— Tu n'es pas malade, Flavie ?

Elle prit un peigne sur la toilette et le passa au-dessus de l'oreille.

— Malade ? Tu rêves.

Elle ajouta, nonchalante :

— Tu m'as fait peur.

Il eut un rire embarrassé.

— Mais à quoi pensais-tu ?

— A mes amoureux.

Elle continuait de se peigner, mais, par-dessous son bras nu jusqu'à l'aisselle, elle regardait.

— C'est peut-être vrai ! dit Léo, qui voulut s'approcher.

— Léo ! Vas-tu me laisser finir ma toilette.

Elle riait et menaçait du peigne son mari.

Il revint à son lit, reprit sa place, souriant, un peu troublé pourtant. Que les femmes sont étranges ! Est-ce leur fragilité, leurs malaises ? On croit connaître celle-ci parce que l'on a vécu cinq ans près d'elle. Et tout à coup...

***

— Tu rêves ?

Flavie venait d'apparaître, pareille, dans sa longue

chemise bleue, aux images qu'il découpait jadis dans *La Vie Parisienne* pour orner sa guitoune. Elle ouvrit un tiroir, redressa un coussin sur la bergère, puis, étouffant un bâillement, elle se tint quelque temps indécise. Elle vint enfin s'asseoir sur le lit, les jambes croisées, les mains aux genoux, dans son attitude favorite.

— Tu vas prendre froid.

Elle secoua la tête. Et comme il avançait le bras vers elle, elle le devança et, de la main, lui ébouriffa les cheveux. Il rit longuement, voulut saisir la main : elle s'était envolée.

— Flavie.

Le regard de la jeune femme parcourut la chambre ; puis, prestement, elle se glissa entre les draps. Elle s'étendit à l'écart, les mains ramenées sous la nuque ; et Léo, un peu dépité, chantonna :

Dans le mitan du lit,
La rivière est profonde...

Souvent il l'avait chanté et Flavie se mettait à rire, — et d'abord, sans doute, de sa voix fausse. Elle ne parut pas l'entendre ce soir-là. (Pourtant la voix de Léo était moins sûre que jamais.)

— Minou, reprit-il, ne veut pas de sa niche ?

— Minou a les pieds glacés.

— Tu... oh ! donne, tu vas voir.

— Ah ! non, non !

Accoudé à l'oreiller, il regardait le visage aux vives arêtes, aux yeux fixes, à la mince bouche serrée. Une femme ? Une enfant ? Soulevant le drap comme par mégarde, il aperçut les seins à leur naissance ; plus loin la chemise se gonfle mollement, forme un ventre de soie, où court au moindre souffle une furtive risée.. Flavie rabattit le drap.

— Tu rêves encore ! dit-elle.

Comme il aimait cette pudeur, à qui l'intimité donnait un prix plus rare !

— Je rêvais, dit Léo. Oui, à toi, à nous. Et tu as bien raison, c'est une sorte de rêve. Tiens, tout à l'heure, quand tu faisais ta toilette, je me disais : « Flavie est là. Elle va venir. C'est ma femme. » Tu vois, j'avais besoin de me le dire. J'ai beau faire : je ne m'habitue pas. Tu dois me trouver ridicule.

— Mais, dit-elle, je ne tiens pas à ce que tu t'habitues.

Elle lui tendit la main ; il la serra, la retint contre lui ; et quelques instants il resta silencieux, tout au bienfait de cette étreinte.

— Flavie ?

— Oui.

— On est bien ?

— Mais oui.

— Et on le restera ?... On le restera, dis ?

— Mais oui. Tu me serres trop, attention.

— Pardon. Tu ne peux pas savoir tout ce que c'est pour moi, que de te sentir ici, tout près, si près que je peux te toucher. Voilà que je te dis des choses comme pendant nos fiançailles. Mais c'est que je n'ai pas changé, moi. Et ma Flavie, a-t-elle changé ?

Il la vit émue et reprit, d'une voix grave et basse qui tantôt hésitait, honteuse des mots et de l'heure, tantôt brusquement prenait son élan :

— Tu crois peut-être que je ne te comprends pas. Et c'est vrai, souvent, je me sens buté ; pas plus loin que ce soir, avant le dîner, en t'attendant. Mais cela ne dure pas, tu sais. Je voudrais tant que tu sois heureuse.

C'est elle à présent qui s'était rapprochée ; elle le regardait, détournait soudain les yeux ; elle ne cachait plus son bras nu. Alors, songeant à la Flavie qu'il avait surprise, tout à l'heure, anxieuse, à la fois tendue et ramassée sur soi, il ajouta sans la regarder :

— Tu sais, pour que tu sois heureuse, Flavie, je crois

que je ferais tout ; même... même s'il me fallait vivre sans toi.

Il sentit la main de Flavie frôler son visage. Il ferma les yeux, resta immobile ; ce fut un pur bonheur. La main atteignit les cheveux, et s'y posa, et s'y tint. Quand elle s'éloigna, Léo, levant enfin les yeux sur sa femme :

— Tu ne dis rien, Flavie. Tu me trouves bête ?

— Mais non, bêta.

La réponse les fit rire.

— *Dans le mitan du lit*, fredonna Léo... Flavie ?

— Oui.

— Tu te rappelles notre nuit d'Aix ?... Qu'est-ce que tu fais ? Tu as besoin de quelque chose ?

Elle se penchait hors du lit.

— Rien. Je regardais où était ma montre.

Puis elle toussa.

— Tu sais, mon petit Léo, il est près de minuit.

— La belle affaire !

— La belle affaire ? En attendant, il faut dormir.

Ce cœur soudain serré, cette méchante humeur qui monte... C'est bien ici qu'il faut réagir, et la comprendre, et éviter toute blessure.

— Bon ! dit-il, d'un ton penaud. On va dormir... Dis donc, Flavie, tu ne veux pas que je te lise des vers, comme dimanche ?

— Pas ce soir, mon chéri. Un autre jour.

— Où veux-tu qu'on joue aux vacances ?

C'était le jeu le plus plaisant : ils prenaient un atlas et partaient en voyage.

— Léo, je tombe de fatigue.

Il n'avait même pas songé qu'elle pût être fatiguée, elle qui avait couru les magasins, qui était revenue à pied depuis l'Ecole militaire, elle qui était une femme enfin, et la plus délicate.

— Mon pauvre Minou, excusez-moi et fermez bien vite les yeux.

— J'éteins ?

— Oui... Flavie ?

Il tendait la tête vers elle, les yeux lourds de tendresse, ses yeux trop clairs que soulignait une poche violette. Elle l'embrassa rapidement et dit :

— Bonsoir.

— Bonsoir ?

— Bonsoir, Léo.

— Bonsoir, Flavie.

Ce fut l'obscurité dans la pièce. Flavie, immobile, le dos tourné, semblait déjà touchée par le sommeil.

— Flavie...

— Oui.

— Non, rien, dors. Je voulais seulement te dire : je te comprends, Flavie, et je t'admire.

— Dors, Léo.

Il répéta, d'une voix un peu tremblante :

— Je t'admire, mon chéri.

Puis il se tut, s'interdit de remuer, retint, autant qu'il pouvait, un souffle trop pesant. Mais quelque temps encore ses yeux restèrent grands ouverts. L'obscurité n'était pas si profonde qu'il n'aperçût la tête et la nuque de Flavie. Il ne l'entendait pas respirer — on ne sait comment les femmes respirent — mais sentait le drap se lever, se baisser légèrement. Elle était là, qui vivait, près de lui, confiée à lui. Une femme et son mari. On a pu rire, entre camarades, du cérémonial de l'église. Pourtant ce qui unit un homme à sa femme, Léo ne l'a jamais si bien senti, c'est une sorte de sacrement. Une femme et son mari, étendus l'un près de l'autre la nuit, s'il n'y a rien de fort et de stable, n'est-ce pas cela ?

Doucement, Léo remonte un peu les genoux, incurve son grand corps. Peut-être qu'au hasard de la nuit, Flavie viendrait s'y nicher.

MARCEL ARLAND

LETTRE DE SAINTE CATHERINE DE SIENNE

AU FRÈRE RAYMOND DE CAPOUE

NOTE

Celle qui annoncera si fermement à Grégoire XI que le Christ de la terre doit surveiller son troupeau du haut des collines de Rome et non de celles d'Avignon, trop douces à son cœur de Français, celle qui passera sa vie si remplie et si brève — 33 ans, l'âge du Seigneur — à annoncer aux Rois, aux Papes, aux Juifs, aux prisonniers, aux prélats, aux prostituées, qui l'ont oublié ou qui agissent comme s'ils l'avaient oublié, que le Christ est mort pour nous et qu'il faut le servir courageusement, sainte Catherine de Sienne écrit avec sa certitude, elle écrit également avec son amour. L'on trouve dans ses lettres une beauté pathétique à l'accent inimitable, tantôt pressant, tantôt rude, tantôt d'une adorable douceur.

Un des traits principaux de ce pathétique est la véhémence. Et la véhémence fait des lettres Catheriniennes des lettres fort attachantes. Je dirais volontiers que la plupart de ses lettres sont de véritables drames, ou, tout au moins, des « scènes ». N'oublions pas qu'elle dictait ses lettres. Son style est donc un style oral. Ajoutez à ce style oral ce style manuel si naturel aux êtres passionnés et surtout aux méridionaux. Les bienséances le domptent mais cette énergie refoulée trouve finalement son expression dans la véhémence verbale. Dans telle lettre à un Moine prisonnier, elle « est » vraiment dans la cellule. Ecoutez ces accents : « Je ne veux pas, moi, que vous fassiez cela ». On voit ses poings se crisper, ses mains accentuer le mouvement du front qui se tend vers le prisonnier pour donner plus de force à ses paroles. L'accent de sainte Catherine équivaut tantôt à une caresse, tantôt à un véritable combat. Voyez ailleurs ce visage qui se détourne. Ecoutez ces « oimé, oimé » qui rappellent les « hélas, hélas », de la tragédie grecque, voyez ces yeux qui mesurent l'abîme des turpitudes humaines, tristes, étonnés, et pourtant confiants ; écoutez ces cris. Et puis ce silence.

Elle a été la bourrasque envoyée par Dieu pour secouer et pour tordre. Mais voici le soleil et l'espérance.

Ce sont ces accents que je me suis efforcé de faire passer dans le texte français de la lettre, adressée par Catherine à son confesseur, que l'on va lire. Voici dans quelles circonstances elle fut écrite : Nicolas Tuldo, jeune homme originaire de Pérouse, avait été condamné à mort. Exaspéré par cette sentence qu'il considérait comme injuste, car il s'agissait d'un procès politique, il refusait tout secours religieux. Lorsqu'elle apprit ce refus, Catherine alla le voir dans son cachot.

L. P. G.

Au nom du Christ Jésus crucifié et de la douce Marie.

Très aimé et très cher père, mon cher fils dans le Christ Jésus, moi Catherine, servante et esclave des serviteurs de Jésus-Christ, je vous écris et je me recommande à vous dans le sang précieux du Fils de Dieu, avec le désir de vous voir brûlé et noyé dans ce doux sang tout imprégné du feu de son ardente charité. Car c'est bien cela que mon âme désire : vous voir vivre dans ce sang, vous, Nanni et Jacques. Je ne vois que cette solution pour arriver à posséder les principales vertus qui nous sont nécessaires.

Mon très doux père, votre âme (j'en ai fait ma nourriture, et il ne se passe point d'instant que je ne la goûte sur la table du doux agneau qui s'est fait égorger avec un amour si ardent), votre âme, dis-je, ne parviendrait point à cette modeste vertu, l'humilité sincère, si vous ne vous noyiez pas dans le sang. Cette vertu naîtra de la haine et la haine de l'amour. Et c'est ainsi que l'âme naît avec une parfaite pureté, pareille au fer qui sort purifié de la fournaise.

Je veux donc que vous vous blottissiez dans le côté ouvert du Fils de Dieu. C'est un refuge tellement rempli de parfums que le péché lui-même y devient un baume. Là, la douce épouse repose dans un lit de feu et de sang. Là, on voit se manifester le secret du cœur du Fils de Dieu. O bonde ouverte à laquelle viennent boire et s'enivrer les amoureux désirs, tu donnes la joie, tu

illumines tout esprit et tu combles toute mémoire qui s'y travaille pour mieux connaître, à tel point que l'âme ne peut plus ni retenir, ni entendre, ni aimer, que ce doux et bon Jésus. Sang et feu, inestimable amour ! Mon âme exultera de vous voir ainsi noyés. Je veux que vous fassiez comme celui qui puise l'eau avec un seau et qui arrose. Je veux que vous répandiez l'eau du saint désir sur le front de vos frères : ils sont nos membres, liés au corps de la douce épouse. Gardez-vous bien, soit que le démon vous trompe (il l'a fait et le fera encore) soit que vous vouliez fuir les murmures des hommes, gardez-vous de jamais reculer. Avancez toujours, même dans la plus horrifiante des circonstances, pourvu que le sang que nous voyons se répandre coule avec un saint et amoureux désir.

Courage, courage mon doux père, et ne dormons plus. J'apprends de telles nouvelles que je ne veux plus ni de lit ni d'égard. Déjà, j'ai reçu une tête dans mes mains, et elle m'a été si douce que le cœur ne peut le penser, ni la bouche le raconter, ni l'œil le voir, ni l'oreille l'entendre. La volonté de Dieu a dépassé tous ses précédents mystères.

Je suis allée visiter celui que vous savez. Il reçut de ma visite tant de consolation et de soulagement qu'il se confessa et qu'il se prépara fort bien. Il me fit promettre, pour l'amour de Dieu, qu'au moment de l'exécution je demeurerais auprès de lui. C'est ce que je lui promis et ce que je fis. De bon matin, avant les cloches j'allai le voir. Il en eut une grande consolation. Je le fis assister à la messe. Il reçut la Sainte Communion, alors qu'il l'avait toujours refusée. Sa volonté était maintenant accordée et soumise à la volonté de Dieu. Une seule crainte l'agitait : celle de n'être pas assez courageux au moment suprême. Mais l'ardente et immense bonté de Dieu le trompa en le comblant d'un si grand attachement et d'un si grand amour pour le désir de

Dieu qu'il ne pouvait plus se passer de lui. Il disait : « Reste avec moi, ne m'abandonne pas, car ainsi je ne pourrai être que bien, et je mourrai content. » Il posait sa tête sur mon sein. Mais alors, je sentis la joie et le parfum de son sang, mais je sentais aussi l'odeur du mien que je désire répandre pour le doux Époux Jésus.

Sentant ce désir croître dans mon âme, mais devinant sa crainte, je dis : « Courage, mon doux frère, c'est bientôt que nous serons aux noces. Tu iras baigné dans le doux sang du Fils de Dieu, avec le doux nom de Jésus que je ne veux pas que tu oublies un seul instant. Je t'attends sur les lieux de la justice. »

Alors, mon Père et mon Fils, son cœur abandonna toute crainte, son visage, si triste, devint joyeux. Plein d'allégresse il me dit, exultant : « D'où me vient une si grande grâce, quoi, la douceur de mon âme m'attendra au saint lieu de la justice ? » Vous le voyez, il était parvenu à un tel degré de lumière qu'il appelait « saint » le lieu du supplice. Il disait encore : «J'irai, fort et glorieux, mais il me semble qu'il me faudra attendre encore mille ans avant de vous rencontrer, là-bas où vous m'attendrez. » Il prononçait, sur la bonté de Dieu, des paroles si douces qu'elles feraient éclater les cœurs.

Je l'attendis donc sur le lieu du supplice. Je l'attendis et je priai continuellement, en présence de Marie et de Catherine, la vierge martyre. Avant son arrivée je me baissai et je tendis mon cou sur le billot.

Il n'arriva pas avant que je n'eusse concentré en moi et élevé toutes les forces de mon âme.

Je priai, j'adjurai. Je dis : « Maria », car je voulais cette grâce : qu'au moment fatal il fût rempli de la lumière, de la paix du cœur, et que mon âme le vit retourner à son principe. La promesse que j'obtins fit alors tellement déborder mon âme, qu'au milieu de cette immense foule je n'étais plus capable de voir personne.

Enfin il arriva doux comme un agneau. Dès qu'il me

vit il commença à sourire. Il voulut que je lui fisse le signe de la croix. Le signe fait, je dis : « Baisse-toi, voici les noces, mon doux frère, bientôt tu goûteras la vie qui dure. » Il se baissa avec une grande douceur. J'étendis son cou sur le billot, je m'inclinai vers lui et je lui rappelai le sang de l'Agneau. Sa bouche ne cessait de murmurer : « Jésus, Catherine. » C'est pendant qu'il prononçait ces noms que je reçus sa tête dans mes mains.

Alors, le regard fixé dans la divine bonté, je dis : « Je veux » [1].

Aussitôt je vis Dieu-et-homme, comme on voit la clarté du soleil. Son côté était ouvert et il y recevait le sang du supplicié. Dans ce sang il y avait le feu du saint désir donné et caché dans son âme par la Grâce. Il le recevait dans le Feu de sa divine Charité. Dès qu'il eut reçu le Sang et le désir, il reçut l'âme qu'il plaça dans ce refuge qu'est son côté ouvert et plein de miséricorde : la souveraine vérité montrait ainsi que c'était seulement par grâce et par miséricorde qu'elle le recevait, et non pour ses mérites. Ah ! qu'elle était douce et immense à voir, la bonté de Dieu ! Avec quelle douceur et avec quel amour elle attendait cette âme séparée de son corps ! Au moment où elle pénétrait dans son flanc, Dieu tourna les yeux de sa miséricorde vers elle, encore toute baignée d'un sang, si précieux à cause du Sang du Fils de Dieu. Ainsi elle fut reçue par la Puissance de Dieu (puissant pour le faire). Et le Fils, la Sagesse, le Verbe incarné, lui donna et lui fit partager

1. Ce volontaire « Voglio » est bien catherinien. Elle qui le disait, si facilement et si amoureusement, aux destinataires de ses lettres, le dit, cette fois à Dieu lui-même. Sorti d'une telle bouche et inspiré par un tel cœur, il n'aurait rien de choquant. Mais, prononcé après cette concentration de toutes ses forces spirituelles, il semble plutôt qu'il faille le paraphraser ainsi : « Je veux mourir, je suis prête à mourir, mon Dieu, comme je vous l'ai demandé et promis. Je vous ai offert ma vie pour que ce condamné soit reçu par vous. Vous m'en avez donné l'assurance. Merci. Je suis prête. »

Cette version explique son geste : mettre sa tête sur le billot, ce n'était pas l'offrir au bourreau, elle savait bien que la Justice humaine ne l'eût pas acceptée — mais l'offrir à Dieu, à Marie et à sa Patronne sainte Catherine

cet amour crucifié pour lequel il mourut si douloureusement et si ignominieusement, afin d'accomplir l'obédience du Père au profit du genre humain. Pendant que les mains du Saint-Esprit le poussaient pour le faire avancer, il faisait un doux geste capable de ravir mille cœurs. Et je ne m'en étonne pas puisque déjà il goûtait la divine douceur. Il se retourna, comme la nouvelle mariée qui, arrivée sur le seuil de l'époux, se tourne pour regarder et incline le front vers ceux qui l'ont accompagnée, pour leur montrer combien elle les remercie. Il disparut. Alors mon âme se reposa en paix dans la quiétude, en une telle odeur de sang que je ne pus me résoudre à faire disparaître le sien qui avait jailli sur moi.

Ah ! malheureuse que je suis ! Je n'en dis pas davantage. Je suis demeurée sur la terre, grandement envieuse. Et il me semble que la première pierre soit déjà posée [1]. Aussi ne vous étonnez point si je ne demande pas autre chose que de vous voir vous plonger dans le Sang et dans le feu qui s'échappe du flanc du fils de Dieu. Plus de négligence, donc, mes très doux fils, puisque le Sang commence à déverser et à recevoir la vie.

Doux Jésus, Jésus amour.

1. La première pierre de sa future demeure.

(*traduction de* L. P. GUIGUES)

HENRI BERGSON

Il faut, disaient les scolastiques après Aristote, qu'à chaque époque il y ait un philosophe, un esprit qui pense le monde. Ce philosophe, c'est aujourd'hui Bergson. Relativement rares sont ceux qui se rendent compte de sa grandeur — du moins rares dans le monde proprement philosophique. Parmi les jeunes gens, beaucoup aiment mieux s'adresser à Marx, à Hegel, à Scheler, à Heidegger. Ils ne se rendent pas compte de ce qu'un Heidegger et un Scheler ont dû à Bergson, Scheler a toujours reconnu sa dette envers lui.

Derrière ce style nuancé et harmonieux, derrière même ces espérances qu'il nourrit en lui et dans les autres, et qui du moins sont belles, comme disait Platon, derrière l'achèvement chrétien de sa pensée, car par la voie de la méditation sur les mystiques, il est arrivé à croire qu'en Jésus quelque chose de divin, l'autre que l'homme, Dieu s'est incarné en l'homme, il y a une des pensées les plus hardies qui aient jamais été. Ce que je reconnais avant tout en lui, c'est l'audace. Cette audace qui lui a fait détruire les idées d'ordre et de néant, et enlever leurs forces aux preuves classiques de l'existence de Dieu. Cette audace qui lui fait poser que l'âme se souvient de tout et qui au delà de la durée restitue en nous l'éternité spinoziste ! Audace encore que sa façon de s'attaquer aux problèmes biologiques, et de se risquer, seul à peu près de tous les philosophes modernes (Spencer mis à part) à dessiner les lignes de l'évolution.

De sa méditation toutes les idées sortent transformées, la liberté n'est plus la liberté ; le temps n'est plus le temps.

Par la théorie des images, au début de *Matière et Mémoire*, il fournit un point de départ à la réflexion de William James

et au néo-réalisme américain, en même temps qu'il retrouve ce qu'il y a de plus profond, de plus profondément réaliste dans la pensée de Berkeley. Parti dans sa jeunesse d'idées tout inspirées de Spencer, il est amené, quand il reprend dans son ensemble le problème de l'évolution, à recourir aux comparaisons sublimes de Plotin. Sa théorie de la durée se retrouve à l'origine de la dernière pensée métaphysique de James, de celle de Whitehead, de celle de Heidegger, comme aussi des œuvres de Georges Sorel, de Charles Péguy, de Marcel Proust.

Aucun philosophe ne poussa plus loin l'art de la destruction des idées ; mais les idées abstraites détruites, il reste quelque chose. Et c'est ce quelque chose qu'il nous fait sentir. *Via negationis*, il va vers des affirmations.

Jamais méditation n'est partie de faits plus particuliers pour aller vers des conclusions plus vastes. Là encore nous retrouvons son audace. Et telle que seule une pensée aussi audacieuse pouvait unir les conclusions chaque fois profondes, mais toujours neuves par rapport à ses conclusions antérieures, et en apparence presque contradictoires avec elles, auxquelles il parvient dans ses grandes œuvres. Un Kant, un Platon n'auront légué à la postérité ni plus de solutions ni plus de problèmes. Et peut-être n'est-ce pas à eux qu'il conviendrait de le comparer surtout. Peut-être pourrait-on se demander, pour mieux le connaître, quels sont ses rapports avec Spinoza et avec Héraclite. Voilà le dialogue à trois personnages que j'eusse aimé voir écrit aujourd'hui par Albert Thibaudet. Je regrette que Thibaudet ne soit plus là pour parler de lui dans cette revue dont tous les collaborateurs ne sont pas, il s'en faut, des admirateurs de Bergson. Je voulais seulement dire que puisque Bergson est parmi nous, lui le maître des maîtres comme Whitehead, la philosophie poursuit son destin et que l'homme n'a pas fini d'être un être qui médite.

JEAN WAHL

CHRONIQUE DE CAËRDAL

4 octobre. — L'ANTÉCHRIST ET LA BÊTE. — On fait bien trop d'honneur à l'exécrable Hitler en l'appelant l'Antéchrist. Il n'est pas plus l'Antéchrist que son frère Staline. Voyez enfin que ces deux monstres sont les têtes jumelles de la Bête. Ils ne font qu'un ; ils sont pareils en tout : moins que des primaires, les primates parfaits. Nés de rien, les plus vils de leur pays par l'origine ; ignobles en tout, fainéants, chômeurs de profession durant toute leur jeunesse ; sans pensée, sans âme, sans rien d'humain. Leurs pères étaient des voyous, et tous deux d'une brutalité révoltante. Ils sont stupides l'un et l'autre : ils ne se sont élevés que par la puissance du bas-fond. Qu'y a-t-il de plus fort qu'une éruption de la fange ? Quel Parthénon, quelle cathédrale de Chartres, quel in-folio de Shakespeare y résiste ? Catoblépas armé de la foudre noiera l'univers dans ses excréments.

La puissance de ces monstres est en raison de leur vulgarité et de leur nullité même. Qui sont-ils ? et qui représentent-ils ? leurs peuples, deux cents millions d'esclaves, la bestialité de l'espèce.

Je vous dis qu'ils sont nuls. Dans l'homme, la nullité consiste à n'avoir ni cœur, ni esprit, ni âme. Ce qu'ils écrivent est un centon de tout ce que les pires barbares ont rabâché en Allemagne et en Russie. Pas une idée personnelle. Ni ordre ni style ; une redite sans fin, l'aboîment perpétuel du monomane. Et jamais l'ombre d'un scrupule ni d'un sentiment. Si l'on imagine ce que peut être un assassin tout puissant, soutenu par cinq ou six millions d'escrocs, de voleurs, de meurtriers et de faux témoins, on a Hitler, Staline et leur régime.

Par-dessus tout, ils sont la perfidie souveraine et le mensonge incarné. La perfidie de la force est la plus épouvantable de toutes. La ruse est l'arme des faibles ; la perfidie est la ruse des forts sans cœurs : ils sont atroces, parce que dans le fond ils sont lâches. Il y a un noyau de lâcheté dans l'inhumain. Toute leur force est de la matière et du nombre. Hitler et Staline, quels lâches plus lâches que ces deux maudits. Ils viennent de se rendre justice en Pologne. Ils se sont assuré le dégoût éternel du genre humain.

Qu'ont-ils fait ? à quel odieux cataclysme assistons-nous ? Ils ont déchaîné sur le monde la Grande Peste Morale, infiniment plus affreuse que les pestes noires du Moyen Age. Ils sont les légats du diable contre la chrétienté. Tout ce que l'homme, au prix d'efforts et de douleurs sans mesure a conquis sur la brute originelle, ils le sapent, ils le détruisent à ras de terre : ils se flattent d'anéantir l'âme humaine en exterminant les corps sous la faux des avions.

Ils sont le Mal dressé contre l'essai vingt fois séculaire de l'homme au Bien et à la justice. Bien, justice, toutes les valeurs morales ont un lieu unique : la charité. Les deux monstres de Berlin et de Moscou sont les suppôts de la haine universelle.



Il était facile de le prévoir : ils ont commencé par les Juifs : rien de mieux pour habituer les peuples à haïr, à tuer, à mépriser et à souiller sans scrupule. Ils ont donc assoupli l'Europe à la haine et au massacre en conscience ; ils lui ont fait la main sur la misère juive. Et l'Europe a laissé faire, en silence. De là, ils sont passés aux catholiques ; puis à tous les chrétiens. Je l'ai montré en des livres publiés il y a quatre et cinq ans, et sur lesquels on a fait partout l'obscurité du tombeau : la guerre allemande est entre Jésus et Odin, entre l'esprit et la matière, entre le Bien et le Mal. A présent, nous y sommes : l'enfer est ouvert et les plus aveugles doivent le voir.

Voilà ce qu'on n'avait jamais subi ni cru possible depuis les Huns, les Mongols ou Assur. Mais il y a pis. On a su de

tout temps que la guerre est un retour provisoire à la violence barbare. Jamais pourtant le monde n'avait connu l'organisation de la barbarie et de tous les crimes. La Guerre Totale de Ludendorf et de son ignoble femelle, la police universelle du cachot, des exécutions secrètes, de la torture, de la délation et du mensonge, Tchéka ou Gestapo, ces doctrines monstrueuses appellent le feu du ciel sur ceux qui les ont conçues et ceux qui les appliquent. Telles sont les formes sans nom que le Mal devait prendre sous nos yeux. Le diable n'est pas seulement logicien : c'est un hideux pédant.

Ou l'Occident écrasera la Bête, ou il sera dévoré par elle. Cette guerre à l'allemande est ce que j'appelai, dès 1915, la guerre biologique : une espèce se propose d'en anéantir une autre à son profit, pour s'emparer de ses biens, de son ciel, de sa terre, de son espace. Et ce qu'elle entend par « son espace vital, » lieu de sa convoitise, c'est le droit qu'elle se donne de priver l'autre de son espace natal et de sa vie. Ce système est celui de tous les assassins, partout où il n'y a pas de gendarmes.



Hitler et Staline sont les deux têtes de la Bête : est-il un candidat à la troisième ? On verra bien. Je ne dis pas que saint Jean, ou quel que soit l'auteur de l'*Apocalypse*, ait prévu en l'an 100 l'Europe de 1939. Non, et je n'en sais rien ; mais ce visionnaire effrayant a bien eu la vision du Mal absolu et du cyclone infernal qui déferle sur le monde. En tout temps, aujourd'hui ou demain, la description de saint Jean sera l'image du mal rué à l'invasion, marée qui roule pour arracher l'homme à Dieu et au bien, pour le rendre au néant et à la haine. L'Antéchrist n'est pas l'ignoble barbouilleur en bâtiments de Berchtesgaden, ni le séminariste faussaire de Tiflis. La Bête est la serve de Satan, et n'est pas Satan : elle est le monstre, l'hydre qu'il faut qu'on écrase. Atroce et stupide, elle fera peut-être tant de mal au genre humain qu'on le croira perdu. Mais le Vengeur viendra et doit venir : le Seigneur est à la fin de tous les drames : il

est là qui lève sa droite, pour foudroyer le mal et venger l'âme humaine, sa créature outragée.

***

17 octobre. — PARIS. — Tout Français est amoureusement de Paris, comme Montaigne. Chacun tient à sa maison natale, comme à son père ou sa mère, au fond de la province ; et quel Parisien lui-même n'en vient pas, si l'on remonte à un siècle seulement ? On est de son canton par la naissance ; on est de Paris par amour et par choix. Cette ville sublime est le chant, l'honneur de la France et son chef-d'œuvre. Elle résume les siècles et tous les horizons, toutes les beautés du pays. Il n'est pas un paysage de ville qui s'égale aux bords de la Seine, entre la Tournelle et le tournant de Chaillot, et de la Concorde à l'Arc de Triomphe, toute la France est là, et si l'on a le sentiment de la Ville, toute l'Europe. J'appelle toujours Paris la *Ville*, sans plus, car il n'est qu'une ville, la ville des villes, celle de l'Esprit. La capitale du monde chrétien est ici et nulle part ailleurs. Elle a toutes les beautés, dans son air si puissant et si délicat, si ancien et si jeune, si hardi et si noble. De la Tournelle à Passy, la figure de Paris est celle d'une capitale ogivale, qui déploie en drapeau d'architecture la Renaissance, le Grand Siècle sage, le grand siècle élégant, et les âges futurs. La place de la Concorde mérite son nom : elle est la charnière sans pareille du monde ancien au monde à venir. Je regrette le Trocadéro : quand le soleil se couchait derrière ce palais, il était purgé de toute laideur et de tout pittoresque : il n'était plus qu'un magnifique navire à l'ancre, un cuirassé qui saluait nos couleurs, le soleil rouge dans le ciel bleu et les murs blancs.

Voilà comment Paris est si un et si multiple. Les quatre-vingts quartiers de Paris sont quatre-vingts villages puissants. Féconds et admirables, chacun pareil à soi-même seulement, et tous unis à l'ensemble. Car la France est paysanne, elle est un pays de merveilleux villages, bâtis autour d'une cathédrale. Seul par exemple un Français peut sentir l'émotion que cette pensée lui donne, quand il se sent en Bretagne

autour de Notre-Dame-des-Champs, en Provence, en Champagne ici, en Bourgogne là, en Auvergne, en Languedoc, en Normandie, en Flandre. La grandeur du pays lui est alors sensible au cœur : voici donc la terre sainte de l'Occident, l'hexagone parfait inscrit dans l'infinie pensée qui est libre et doit toujours l'être, la terre unique, aussi belle que bonne, celle du meilleur blé, du meilleur vin, des fruits les plus frais et les plus parfumés, celle où le barbare est le plus étranger. Et partout ce ruban de ciel, ce qu'il y a de plus parisien, la grâce divine de la Seine, ce sourire sans fin, aux méandres qui s'attardent et ne veulent jamais quitter les rives de Notre-Dame. Tout Français est de Paris. Mais tous les peuples en sont aussi à la mesure où ils sont purgés de la brutalité primitive. Pour eux, Paris est toute la France. Paris est lumière pour les plus reculés et les plus obscurs. Si j'ose un doux jeu de mots, chaque nation est une Hélène qui a pour amant Paris.

Et, quand le malheur des temps et la fureur de la brute font sonner l'heure de l'angoisse, Paris nous semble si beau que nous ne pouvons plus le voir que les larmes ne nous montent aux yeux. Que tant de beauté, tant de génie, tant d'efforts à la grandeur, à la justice et à la raison soient menacés, chacun de nous en est ému au fond de l'âme comme il verrait dans un danger mortel l'être le plus chéri. Nous savons bien que le barbare envie Paris, qu'il médite rapacement de le voler, de lui ravir tant de trésors incomparables, et qu'à défaut de les posséder, il rêve sans doute de les détruire. La Belle et la Bête sont en présence sous nos yeux. Le seul soupçon nous déchire que la Bête immonde pût saisir la Belle, lui faire violence ou la souiller. Mais nous savons que le Prince Sauveur n'est pas loin ; il est là, il entre ; il tient de Dieu même l'éclair, la plus éternelle des épées, qui est quoi ? *L'Esprit.*

ANDRÉ SUARÈS.

ACTUALITÉS RÉTROSPECTIVES

DOCUMENTS SUR LE PATRIOTISME FRANÇAIS

C'est le moment de revenir sur un livre que bien peu de lecteurs français connaissent. Paru en 1923, à l'University Press de Cambridge, il est né d'une amicale collaboration anglo-française, celle du professeur H. F. Stewart et de M. Paul Desjardins. Il a pour titre : *Le patriotisme français au XIXe siècle* et constitue le plus judicieux choix de textes que l'on puisse réunir, notamment sur la période la plus caractéristique, celle qui va de 1792 à 1833 — époque des grands à-coups, des grandes crises, où les révolutions, les changements de régimes, les ivresses de gloire en face de l'étranger, les extrêmes humiliations nationales ont suscité tous les cas de conscience et donné aux passions leur expression la plus forte.

Ces fragments sont empruntés aux sources les plus diverses : documents officiels, mémoires, correspondances où souvent l'on n'aurait pas songé à les chercher. La courbe qu'ils dessinent par leur simple groupement chronologique est plus parlante que ne seraient aucunes considérations théoriques ; et les événements que nous traversons leur confèrent une actualité saisissante — quand ils ne vont pas jusqu'à leur donner une sorte de valeur prophétique.

Lorsque, de Cambrai occupé par l'ennemi, Fénelon écrit au duc de Chevreuse (1710) : « Les choses du Roi sont devenues violemment les nôtres », il avoue implicitement à quel point l'absolutisme avait désolidarisé les particuliers du sort de la nation et coupé tous les liens, non seulement de droit

mais sentimentaux, entre les intérêts de chacun et ceux du royaume. Pendant tout le XVIIIe siècle, cette rupture va s'aggravant. On voit les esprits avertis s'en étonner, en chercher les raisons. « Que manque-t-il aux Français pour être patriotes », se demande Duclos dans ses *Considérations sur les Mœurs* (1751). Vers la même époque, Mme d'Épinay écrit au Genevois Tronchin qu'à Paris les mots de citoyen et de patrie prêtent à sourire, vu qu'en France « il n'y a jamais eu et ne peut y avoir ni l'un ni l'autre ». C'est aussi l'opinion de Grimm : « Il faut dire que nous servons le roi et l'état, et non pas la patrie. »

Ce qui deviendra le patriotisme, c'est-à-dire un sentiment passionné d'appartenance à un sol et à une nation, s'ébauche dans les milieux d'opposition que commence à hanter un idéal républicain. Il reste tout théorique et utopique, ne cherche à se rattacher ni à la géographie, ni aux épisodes de l'histoire de France dont il pourrait se réclamer. Il puise tout son vocabulaire et ses mythes dans les manuels d'histoire romaine. Le patriote y est avant tout l'homme qui défend la liberté contre les tyrans. « Il n'y a point de patrie dans le despotique », avait déjà écrit La Bruyère, et il est naturel que, pour pouvoir respirer, se développer, le patriotisme français ait d'abord eu besoin d'un espace reconquis sur le pouvoir absolu. La Fayette écrivant à Washington parle de « l'esprit d'opposition et de patriotisme répandus dans les premières classes de la nation », comme si c'était une seule et même chose.

Le jargon gréco-romain restera le langage du patriotisme durant toute la Révolution, mais en peu de temps quel changement s'est opéré dans le contenu du mot ! Il n'est plus le monopole d'une élite, il n'est plus un rêve de réformes conçu par la société lettrée de 1770 (la plus européenne qu'il y ait eu dans les temps modernes) : les réformes ont été obtenues en quelques mois, et la tâche est maintenant de les défendre contre les ennemis du dehors. La menace d'invasion étrangère a mis la nation en armes. Et très vite apparaît la difficulté de concilier les aspirations d'une foi conquérante, qui s'attribue une valeur universelle, avec une attitude militaire purement défensive, telle que la réclameraient la raison et le droit des

gens. Rabaut-Saint-Étienne écrit dans ses *Réflexions politiques sur les circonstances présentes* (1792) : « J'entends dire quelquefois que les Français auraient dû se contenter de poser des principes pour eux, sans les répandre chez les autres peuples. Mais, de bonne foi, est-ce leur faute si leurs principes sont si généraux qu'ils conviennent à tous les hommes de tous les temps et de tous les pays ? » En même temps Rabaut s'élève contre toute guerre agressive : « Nous ne cesserons de dire aux rois que les guerres ne sont bonnes que pour eux ; que ce sont jeux de princes, qui ne plaisent qu'à ceux qui les font ; que les véritables et justes conquêtes sont celles que chacun fait chez soi, en soulageant le paysan, en multipliant les hommes et autres produits de la nature (*sic*). » Il maintient le principe « que les guerres ne doivent être que défensives, que les peuples dont on ménage si peu le sang doivent être consultés ».

Pour nous qui avons pu suivre de près les tactiques communistes ou totalitaires et qui avons vu comment l'expansion la plus impérialiste peut abriter ses manœuvres derrière l'affirmation de desseins purement défensifs, les documents de ces premières années révolutionnaires s'animent d'une vie nouvelle et semblent chargés d'allusions. La loi du 15 décembre 1792 avait enjoint aux généraux « de proclamer, dans les pays conquis, la doctrine de la souveraineté des peuples et de dissoudre les autorités existantes ». Elle déclarait que la nation française « traiterait comme ennemi le peuple qui, refusant la liberté ou l'égalité, ou y renonçant, voudrait conserver, rappeler ou traiter avec les princes ou les castes privilégiées ». Voilà qui, en un mauvais langage, dépassait déjà singulièrement une simple attitude de défense ; et il est bien curieux de voir l'honnête Lazare Carnot, deux mois plus tard, dans un *Rapport au Comité diplomatique*, s'efforcer de lutter contre les tentations annexionnistes : « Les limites anciennes et naturelles de la France, écrit-il, sont le Rhin, les Alpes et les Pyrénées ; les parties qui en ont été démembrées ne l'ont été que par usurpation ; il n'y aurait donc, selon les règles ordinaires, nulle injustice à les reprendre. Mais ces prétentions diplomatiques, fondées sur la possession ancienne, sont nulles à nos yeux comme à ceux de la raison. Le droit

de chaque nation est de vivre isolée, s'il lui plaît... Nous, Français, ne connaissons de souverains que les peuples eux-mêmes... La rapidité de nos succès militaires ne nous permet pas de douter que nous pourrions, si nous le voulions, dans le cours de cette campagne, planter l'arbre de la liberté sur le bord du Rhin, et réunir à la France tout l'ancien territoire des Gaules. Mais quelque séduisant que soit ce système, on trouvera peut-être qu'il est sage d'y renoncer et que la France ne pourrait que s'affaiblir et se préparer une guerre interminable par un agrandissement de cette nature... Il semble que nous devions rejeter tout agrandissement qui ne serait pas commandé par la nécessité d'assurer nos propres possessions. »

On voit combien, tout en prêchant la sagesse, ces paroles laissent de portes entr'ouvertes aux velléités de conquête. Carnot avait à tenir compte d'une impétueuse poussée populaire. Il n'y avait pas longtemps que Danton s'était écrié, devant l'Assemblée Législative (2 septembre 1792) : « Tout s'émeut, tout s'ébranle, tout brûle de combattre, tout se lève en France d'un bout de l'empire à l'autre. » (Ce mot d'empire est bien curieux à cette date.) Depuis lors il y avait eu Valmy, Jemmapes. Des lettres de simples paysans, citées par MM. Stewart et Desjardins, montrent combien l'élan des armées était fait d'enthousiasme, combien cette campagne victorieuse fut celle d'un peuple entier — « guerre totale », comme nous dirions aujourd'hui, par opposition aux guerres menées avec des soldats professionnels.

Et l'enthousiasme ne se bornait pas aux petites gens que la Révolution avait tirés de leur néant. Nous avons pour cela le témoignage de Stendhal comparant les ferveurs politiques de son enfance à l'égoïste ambition de ses cadets sous l'absolutisme impérial : « Tout était dominé par un sentiment profond, dont je ne vois plus de vestiges. En 1794, nous n'avions aucune sorte de religion ; notre sentiment intérieur et sérieux était tout rassemblé dans cette idée : *être utile à la patrie*. Tout le reste, l'habit, la nourriture, l'avancement, n'étaient à nos yeux qu'un misérable détail éphémère... Quand Napoléon parut et fit cesser les déroutes continuelles auxquelles nous exposait le plat gouvernement du Directoire, nous ne

vîmes en lui que *l'utilité militaire* de la dictature. Il nous procurait des victoires, mais nous jugions toutes ses actions par la règle de la religion qui, dès notre première enfance, faisait battre nos cœurs : nous ne voyions d'estimable en elles que *l'utilité à la patrie.* »

Aussi Stendhal arrête-t-il la seconde version de sa *Vie de Napoléon* à la fin de la partie « poétique et parfaitement noble » de sa biographie, c'est-à-dire à la fin de la campagne d'Italie, avant qu'il eût « volé la liberté à son pays ». Ce qu'il conserve d'admiration pour l'homme génial avait cessé pour lui de se superposer au patriotisme, tout comme la fidélité de l'armée ne doit pas faire illusion sur le très rapide détachement sentimental des masses à l'égard de l'aventure impériale. On lit dans les *Mémoires* d'Aimée de Coigny : « L'empereur put se convaincre que si, jusqu'à un certain point, son autorité était à l'abri de la révolte, il ne pouvait pas espérer, en sa faveur, de ces crises populaires qui, par une convulsion généreuse, repoussent violemment du sol de la patrie ceux qui tentent de la soumettre... Hélas, la France n'est plus maintenant qu'une caserne où règnent la discipline et l'ennui. On défendra par obéissance cette garnison, mais les habitants ne se mêleront point de la querelle. » Mme de Boigne explique de la même manière l'effondrement de 1813 : « L'empereur s'était accoutumé à penser que le pays n'avait aucun droit de s'enquérir des affaires de l'empire, qu'elles étaient siennes exclusivement... Amis et ennemis, tout suffoquait sous sa main de fer et sentait un besoin presque égal de la soulever. »

Tous les témoignages sont concordants. Assurément celui de Mme de Staël pourrait être suspect, mais il va dans le même sens que les autres : « Nous qui avons le cœur français, nous nous étions cependant habitués, pendant les quinze années de la tyrannie de Napoléon, à considérer ses armées par delà le Rhin comme ne tenant plus à la France ; elles ne défendaient plus les intérêts de la nation, elles ne servaient que l'ambition d'un seul homme ; il n'y avait rien en cela qui pût réveiller l'amour de la patrie... Il n'y avait qu'une armée et plus de nation ; car, dans ce grand débat, la France est demeurée neutre : elle ne s'est pas doutée qu'il s'agissait d'elle quand il s'agissait de lui » (*Considérations sur la Révolution française*).

On ne voudrait pas faire trop d'honneur à quelques dictatures contemporaines par des rapprochements inconsidérés avec celle de Napoléon ; mais les causes qui ont miné secrètement la sienne derrière sa façade de victoires et de puissance, sont les mêmes qui promettent de soudaines débâcles aux premiers revers qu'éprouvera tout régime totalitaire. L'empereur eut la cruelle désillusion de constater qu'il était seul. En réponse au rapport du Corps Législatif du 28 décembre 1813, qui faisait un dernier effort pour « lier intimement le trône et la nation » par l'obtention de mesures libérales, il répondit avec colère, comme certains essaient de le faire aujourd'hui : « Vous m'avez mis seul en face des étrangers, en disant que c'est à moi seul qu'ils font la guerre ; c'est une atrocité. » Béranger raconte, dans *Ma Biographie*, l'incroyable indifférence de la population lors de la première entrée des Alliés dans Paris. Et c'est toujours la même explication : « Il avait bâillonné, ôté au peuple toute intervention libre dans les affaires ; il en était résulté l'engourdissement profond des sentiments qui nous sont le plus naturels. Sa fortune nous tint longtemps lieu de patriotisme ; mais comme il avait absorbé toute la nation en lui, avec lui la nation tomba tout entière, et, dans notre chute, nous ne sûmes plus être devant nos ennemis que ce qu'il nous avait faits lui-même. »

Il est passionnant de suivre, dans le recueil de MM. Stewart et Desjardins, les hésitations, les débats de conscience qui troublèrent les particuliers durant les volte-face précipitées des deux Restaurations et des Cent-jours. Maintenant que l'empereur de Russie est dans Paris, tout le monde maudit les guerres de conquête. Dans son traité *De l'Esprit de Conquête et de l'Usurpation*, Benjamin Constant fait une longue analyse (à laquelle il n'y a rien à changer aujourd'hui) des mensonges auxquels une dictature est forcée d'avoir recours pour faire obéir son peuple : « Tout en s'abandonnant à ses projets gigantesques, le gouvernement n'oserait dire à sa nation : Marchons à la conquête du Monde. Elle lui répondrait d'une voix unanime : Nous ne voulons pas la conquête du Monde. Mais il parlerait de l'indépendance nationale, de l'honneur national, de l'arrondissement des frontières, des intérêts commerciaux, des précautions dictées par la pré-

voyance... Ce gouvernement attaquerait ses voisins les plus paisibles, ses plus humbles alliés, en leur supposant des projets hostiles et comme devançant des agressions méditées. Si les malheureux objets de ces calomnies étaient facilement subjugués, il se vanterait de les avoir prévenus ; s'ils avaient le temps et la force de lui résister, vous voyez, s'écrierait-il, ils voulaient la guerre puisqu'ils se défendent... Certains gouvernements, quand ils envoient leurs légions d'un pôle à l'autre, parlent encore de la défense de leurs foyers ; on dirait qu'ils appellent leurs foyers tous les endroits où ils ont mis le feu. »

Sans l'insigne maladresse des Bourbons à leur premier retour, une nouvelle ferveur nationale aurait pu renaître autour de la monarchie, mais, comme l'avoue à regret Mme de Boigne : « Le parti royaliste est celui qui a le moins l'amour de la patrie pour elle-même ». C'est dans les couches populaires que, devant l'invasion, le sursaut patriotique fut le plus vif. Une famille de petits bourgeois foncièrement républicains, comme l'était celle d'Edgar Quinet, oublie les vieilles rancunes : « Ma mère, écrit Quinet, haïssait mortellement l'Empereur ; et maintenant elle pleurait sur lui aussi bien que sur la France. » Les réactions des classes dirigeantes sont plus mêlées ; la modération dont usèrent tout d'abord les Alliés leur en impose. Le jeune Charles de Rémusat, grandi dans une famille libérale, ne peut s'empêcher d'écrire : « L'idée très confuse d'une sorte de victoire de la civilisation générale me courait à travers l'esprit. » Mais on trouve des résonances plus nationales chez les provinciaux : « L'idée que nous devenions la conquête de nos éternels ennemis, écrit un Bordelais, et qu'en supposant qu'ils vinssent nous délivrer du joug détesté de Bonaparte, il nous resterait toujours la honte de n'avoir pu nous en délivrer nous-mêmes, mille sentiments généreux, mille grands souvenirs redoublaient la profonde tristesse dont j'étais oppressé. »

Les documents réunis par M. Desjardins permettent de suivre, mois après mois, les perplexités de l'opinion publique durant les Cent-Jours, le réveil du patriotisme en face de l'étranger, son désarroi après Waterloo, son effritement sous la seconde Restauration, quand la nation, une fois de plus,

se dissocia de son gouvernement. A y cueillir quelques textes, on en diminue la portée. Qu'il soit pourtant permis d'en relever encore deux de Lazare Carnot, qui résument en quelque sorte le problème — témoignage particulièrement autorisé puisque Carnot s'était tenu à l'écart de tous les partis et pouvait jeter sur la situation un regard non prévenu. Le premier est tiré d'un *Mémoire adressé au Roi* en juillet 1814, où, avec son franc parler, il n'hésite pas à toucher la plaie, la destruction du civisme spontané : « Il faut créer un esprit national ; c'est là ce qui nous manque, et ce qui nous manque à tel point qu'à peine pouvons-nous nous en faire l'idée ; que personne, pour ainsi dire, ne comprend chez nous comment on peut sacrifier son intérêt propre à l'intérêt général, s'oublier soi-même pour le salut et la gloire de son pays ; et qu'on ne croirait peut-être pas à la possibilité de son existence, si l'histoire des peuples anciens ne nous en donnait la preuve, et si nous ne les voyions exister encore à un haut degré chez quelques nations voisines. »

Le second date des Cent-Jours. Devant la nouvelle invasion, Carnot qui avait toujours boudé Napoléon, lui avait soudain offert ses services. Ce n'avait pas été sans débats intérieurs — débats résolus par l'affirmation patriotique et tels qu'il faut toujours en prévoir, quand un peuple qui hait son gouvernement victorieux, se voit contraint de défendre avec lui son territoire. Parmi les notes que Carnot avait écrites pour lui-même, son fils retrouva celle-ci : « La question se réduit à savoir si l'on travaillera à l'indépendance nationale avant de travailler à la liberté, ou si l'on travaillera à la liberté avant d'assurer l'indépendance nationale. Tout le reste peut s'ajourner ; mais le besoin d'éviter un joug ignominieux ne s'ajourne pas. Le besoin de défendre l'intégrité du territoire ne permet aucune hésitation. »

JEAN SCHLUMBERGER

LE DERNIER CONCERT DE LA PAIX : TOSCANINI A LUCERNE

Après la mort de Salzbourg, la culture occidentale a ressenti une certaine émotion, disons qu'elle a connu le frisson d'horreur qui se produit devant les crimes. Car l'assassinat ne comportait point de mort physique ; mais une mort morale peut-être plus grave encore. Dans la subtile et douce cité rendue sacrée par Mozart, il y eut là aussi des cadavres ensevelis sous le poids des maisons : c'étaient des œuvres de la Musique.

Dans l'année même où cet anté-Christ faisait son entrée à Salzbourg debout à l'avant de sa voiture-cuisine, le monde occidental parlait de sauver Salzbourg ; mais Salzbourg ne souffrait point d'être déplacée. On essayait timidement de reconstruire la statue d'après ses éléments épars : à Lucerne. De nouveau étaient là réunis les deux hommes qui, avec Max Reinhardt, avaient fait Salzbourg : Bruno Walter et Toscanini. Mais il n'était pas dit que l'on pourrait, même au prix de si considérables valeurs, rétablir l'œuvre spirituelle accomplie à Salzbourg entre 1921 et 1937.

Le vrai secret de Salzbourg était que la ville des Princes-Archevêques, entre Italie et Allemagne, avait vu naître Mozart. Il faut croire au magnétisme de telles situations. Un autre secret de ce lieu béni était que Mozart, après Bach et avant Beethoven, sublimise la Musique Allemande, et, mieux, devient tout à coup sa « matière céleste ». C'est tout cet ensemble de dons et de correspondances à Salzbourg, que le barbare hitlérien voulait anéantir, et il l'avait bien anéanti. L'erreur apparut vite dans la première année de Lucerne, lorsque par imitation l'on plaça les fêtes sous le

signe de Wagner. (Wagner habita la villa de Tribschen près de Lucerne, entre 1866 et 1872.) Si une influence apparaît contraire à l'esprit de Salzbourg, c'est bien celle de Wagner. Salzbourg a été et devait être tout d'abord un anti-Bayreuth. On ne pouvait prétendre ranimer Salzbourg sur des restes de Bayreuth. Il est d'ailleurs grand temps d'abandonner Richard Wagner à cette « kultur » raciste qui a couronné sa gloire, et en a fait le plus juste des usages.

En 1939, les Semaines Musicales de Lucerne venaient de trouver une meilleure route et revenaient à la tradition vivante. Palestrina, Mozart, Beethoven, Schumann, Brahms, Mahler, Berlioz et Debussy devaient fournir les principaux développements. Lorsque j'arrivai vers le 18 août, c'était après que Toscanini eût dirigé son concert d'ouverture, et par deux fois, le *Requiem* de Verdi. Mais le ciel politique de plus en plus menaçant signifiait (assez clairement à certaines heures) l'imminence d'un cataclysme immense et vague que la volonté de guerre allait imposer au monde ou qu'elle déterminerait comme une échéance inévitable ; et c'est ce ciel, ce ciel angoissé depuis longtemps sur nous, où même la volonté de résistance n'était pas sans craintes, qui formait le fond des concerts de Lucerne. Comme si Salzbourg fût vraiment ramené sous nos yeux avec le souvenir de ses malheurs et leur silencieux appel. « C'est à moi qu'appartient la vengeance, dit le Seigneur. »

***

Le 21 août, à neuf heures du soir, j'entendis le *dernier concert de la paix*, dirigé par Arturo Toscanini.

Le concert de ce jour-là devait être donné par Bruno Walter. Il faut donc retracer ce qui, relié au drame général, rendit impossible l'exécution du programme. Le vendredi 18 août, Bruno Walter était à sa répétition quand il fut rappelé par les siens, qui lui apprenaient la mort violente de sa fille, tombée sous les coups de son mari qui lui-même s'était frappé à mort. Et la signification d'un drame si grossier ne pouvait pas dépendre uniquement de conflits personnels, mais il était avéré qu'il fallait l'expliquer par le désespoir

et la haine dans un milieu de l'émigration allemande. Ainsi fondait sur la tête d'un homme vénéré, et déjà si cruellement mis à l'épreuve depuis bien des années, le pire malheur intime que l'homme ait à supporter. Il m'a semblé alors que le meurtre de Salzbourg se rapprochait de nous et se faisait chose humaine ; il n'y avait plus en somme qu'une seule question, et toujours plus affreuse. Dans le moment où cela se produisait, les amis du grand musicien ne pouvaient interpréter que comme un « signe » la nouvelle violence qui lui était faite.

On annonçait que le concert de Bruno Walter n'aurait pas lieu. Vers ce même moment il apparaissait que d'autres exécutions importantes de la dernière semaine seraient compromises, comme celles des Chœurs de la Chapelle Sixtine. Le dimanche matin, l'on savait qu'Arturo Toscanini donnerait le concert du lundi « à la demande de son vieil ami Bruno Walter ».

Il pouvait sembler invraisemblable qu'il eût accepté de construire un concert en deux jours. On connaît l'exigence de Toscanini, dont toute la Musique est informée. Chaque ouvrage de Toscanini est le fruit d'une lutte sévère entre lui et l'orchestre, avec un nombre de répétitions qui passe les prévisions ordinaires, un travail acharné, de la mauvaise humeur, voire même des scènes dans lesquelles éclate l'intransigeance profonde et efficace de ce génial vieillard qui n'est point en vain nommé « maître ». Le 19 août, Toscanini abandonnant le programme de Bruno Walter (consacré à Mozart et Mahler) mettait sur pied un concert du seul *Beethoven* :

Ouverture de Prométhée
Concerto pour violon
Ouverture d'Egmont
Cinquième Symphonie.

***

Comme j'entrais dans la salle, il me semblait revoir avec tous ses détails un petit tableau que le hasard m'avait

montré à Salzbourg. C'était pendant la dernière année, les derniers jours. Je me trouvais sous une pluie battante derrière le chevet du *Dom* et devant l'entrée de la poste, en cet endroit si attendrissant des vieilles places que domine la masse fantomatique de la *Hofburg*. Une voiture s'arrêta et je reconnus celle de Toscanini. Tandis que le conducteur allait chercher le courrier, Toscanini était resté assis sur la place avant ; je remarquai sa pâleur, puis je constatai qu'il parlait — qu'il vociférait — tout en regardant la Hofburg. Un personnage, assis dans le fond de la voiture, et lisant son journal avec une tranquillité un peu étrange, lui servait d'interlocuteur muet. Toscanini avait pris cette figure de métal qui est celle de la colère italienne, et devant une telle rage, dont je ne soupçonnais pas les causes, je me sentais pris de respect comme en présence d'une chose sacrée. Or c'était pendant le temps où M. Wilhelm Furtwaengler était à Salzbourg, fourrier artistique d'Hitler. Furtwaengler avait dirigé la Neuvième Symphonie et avait été salué à l'hitlérienne par un public spécial. Le lendemain même Toscanini l'avait fait venir, dans la petite maison de campagne qu'il occupait, près de la frontière allemande. Il lui avait dit au cours d'une explication orageuse qu'« il faudrait le mettre en prison pour ce qu'il avait fait à la Neuvième Symphonie », et que « tant que lui Toscanini serait à Salzbourg, la politique nazi à travers la Musique ne passerait pas ».

Voilà le caractère d'Arturo Toscanini visible en un moment extrême. Nous n'avons plus que très peu d'hommes de cette résistance. On en comptait beaucoup plus il y a cent et deux cents ans. La foi absolue dans l'Art est unie à l'amour passionné de la liberté. Telle est une grande âme révolutionnaire.



Dans la salle simple et sévère de Lucerne, il semblait que tout Salzbourg fût encore une fois réuni. Je reconnaissais des yeux et des visages. N'étaient les circonstances si tragiques, on aurait pu croire revenus les temps d'une Musique universelle et détachée des événements, majestueuse déesse

dans la cella de son temple. La salle était pleine comme elle l'avait toujours été. Plus je repense maintenant à cette soirée et plus j'y vois comme un phénomène de résurrection.

On aurait entendu le bruit d'une robe ou d'un mouchoir froissé lorsque Toscanini parut, avec sa brièveté coutumière, acclamé mais se dérobant à l'acclamation. La gravité lourde que l'on discernait autour, c'était la pensée de la salle adressée à Bruno Walter.

Les premières phrases de l'Ouverture de Prométhée étaient à peine sorties de l'orchestre, que tout était subjugué par la puissance. L'impression était si aiguë qu'elle paraissait presque nouvelle. Les familiers de Toscanini sont habitués à la perfection sonore de son jeu ; ce jeu, il leur semblait le découvrir, revêtu d'une telle grandeur, pour la première fois. C'est une des merveilles de la Musique qu'elle ne soit jamais la même, et non pas seulement selon les variations de notre entendement, mais en soi. Peut-être Beethoven allait-il parler en ce soir solennel une langue inentendue encore, ou tout au moins inconnue de notre génération. Oui, c'est bien ainsi que le concert commença ; et l'impression surprenante ne fit que se renforcer.

On songeait à la phrase de Baudelaire : « Je ne conçois guère un type de Beauté où il n'y ait du Malheur. »

***

Des trois pièces maîtresses de Beethoven, qui appartiennent à sa maturité (le Concerto pour violon, op. 61, de 1806 ; la Cinquième Symphonie, op. 67, de 1808 ; Egmont, op. 84), que presque tout musicien cultivé chante intérieurement tandis qu'il les écoute, il n'est pas utile de parler après tant de remarquables ouvrages ; sinon pour dire quelles figures se dégageaient d'elles dans le concert. Plusieurs plans d'idées apparaissaient clairs et d'autant plus que se manifestait, sur ces plans, la nature vraiment magique du pouvoir de Toscanini.

J'ai vu d'abord la vertu commune à plusieurs œuvres du génie le plus caractérisé et le plus émouvant. On a surchargé Beethoven d'idéologies nombreuses ; mais l'œuvre ne les

accepte pas dès qu'elle est vraiment « recréée » par l'interprétation. Il s'agit premièrement de musique, et d'un sens spirituel de la psyché, comme dans le cas de toute haute musique. Le style beethovénien proprement dit apparaît avec la transposition, au niveau du spirituel, d'une fondamentale Fureur : colère-attendrissement, indignation-résignation, *passion de liberté* qui prend vite le drapé de l'héroïsme, mais surtout pour les yeux myopes. Il est incontestable, pensais-je, que Beethoven est une incarnation magnifique de la volonté « révolutionnaire » — d'autant plus permanente et manifeste, de partout et de toujours, qu'elle ne saurait coïncider avec aucune révolution. Comment ne pas penser, pourtant, à la Révolution Française ? La revendication pour le droit de l'homme au destin (« Homme, aide-toi toi-même », écrit Beethoven de sa main à la fin de son manuscrit, en effaçant le *Sit Dei gloria* du copiste), cette revendication reçoit l'influence magnétique des principes de 1789. Mais une puissante, une lourde libido vivante, d'ailleurs en lutte avec l'implacable mélancolie et la maladie, soulève tous les vouloirs de la liberté, les aggrave, parfois les nie, quelquefois les accable, toujours les enrichit par une vraie force pleine de sang ; alors que Mozart connaît la rupture et tout aussitôt le monde mystique et sans nom, Beethoven n'a jamais épuisé la véhémence de l'homme et dispose enfin des replis de sa tendresse.

L'esprit de Toscanini est incomparable en ce qu'il rend aux œuvres leur plus authentique nature. Quand sous sa baguette et sous le très profond archet de M. Adolf Busch, le *Concerto* dans ses deux premiers mouvements disait la candeur la plus lisse et la plus belle, que le cœur humain *invente*, tire de lui-même pour être sûr de la connaître à jamais — le violon (l'âme de Beethoven) ayant choisi humblement le rôle de l'ornement et presque de la fioriture, — Toscanini nous préparait directement à recevoir ce formidable *Egmont* auquel il imposait aussitôt une marche dévorante, comme celle d'une machine à enfoncer l'obstacle. Par les violents dessins contractés, suivis de certaines ouvertures d'écluses, par les courts gémissements, les cadences épaisses de cuivres brisés net, et vers la fin les fanfares en bronze,

le mal ou révolution est là, s'étale ; et dans le sacrifice du sang il sollicite la grâce.

Mais à la fin du concert paraissait la *Cinquième Symphonie*, Elle recevait de Toscanini un mouvement de rapidité extraordinaire. La « Cinquième » si intérieure (le Destin frappe à notre porte, mais ce n'est point de ses coups qu'il s'agit), avec ses immenses fureurs, et ses terreurs en écho, son implacable déroulement nécessaire ; avec ses légèretés démoniaques et ses infinis apaisements ; avec son unité de vie et d'*effort* ; elle était un spectacle dont je me permettrai de penser qu'il n'y en eut jamais de tel.

Plus grand encore que lorsqu'il interpréta à Londres, au printemps dernier, la *Missa Solemnis*, Arturo Toscanini parvenait à intégrer dans ce moment de la Musique, sans nul doute, tout ce que le monde souffrait et appelait à cette heure même, l'espoir de la force et la hantise de la Destinée malheureuse. Et ceci nous amenait à comprendre l'intégration du génie dans le temps, dans tout temps, en toute heure grave. Le génie revient au monde après en être sorti. Il le féconde et à travers son angoisse, le sauve. Probablement est-ce à ce phénomène que l'on reconnaît le génie ; une autre preuve serait inutile.

Au concert de Lucerne — dernier concert de la paix — nous eûmes la certitude que toute suprême conviction, comme celle de la liberté ou de l'honneur qui souffrait dans le cœur de la multitude, pouvait trouver à s'accomplir à travers l'œuvre d'art, dès que l'œuvre d'art avait reçu (tout d'abord) sa beauté totale d'expression. Ainsi le rôle sacré de la Musique, j'entends par là sa puissance d'engendrer le mythe, s'accomplissait lui aussi devant nos yeux ; la Musique traduisait entièrement le Mythe dont une société d'hommes a besoin pour subsister, pour combattre et pour croire.

PIERRE JEAN JOUVE

NOTES

ROMANS ET RÉCITS

LE PARADIS TERRESTRE, par *Simone* (Éditions de la N. R. F.).

Depuis qu'il est des femmes et qui écrivent professionnellement — je veux dire autrement que par accident, même répété, comme le fit Mme de La Fayette — l'on s'attend à trouver dans leurs livres des femmes plus vraies que celles créées par les hommes. Avouons que cet espoir a, jusqu'à présent, été déçu, que rares sont les femmes de la littérature féminine moins conventionnelles que celles de la littérature masculine. A cet état de choses il est bien des raisons, dont la plus facile à trouver est, peut-être, le désir des femmes de se montrer aux hommes telles qu'ils les souhaitent. Il faut reconnaître à Mme Simone le courage d'avoir créé un type féminin qui séduira davantage les femmes que les hommes ; ce qui me porte à le croire vrai. Je ne pense pas, en effet, que les hommes aient un fort grand goût de la vitalité féminine, avec tout ce qu'elle comporte de maladresse et de franchise. Cela paraît si évident qu'à l'intérieur du « Paradis Terrestre » Nadine Bourgain, ne rencontre de compréhension et d'appui qu'auprès d'une femme âgée, c'est-à-dire de celles qui échappent le plus facilement à l'influence masculine.

Nadine Bourgain, l'héroïne de Mme Simone, est, socialement, une jeune fille, ce qui en fait une créature plus particulièrement de notre époque. Car si l'adolescent, l'être qui semble avoir toutes les possibilités, est né de la Révolution française, la jeune fille, elle, est une création plus récente encore. Création dont il n'est pas absolument certain qu'il faille se louer : dans un univers où ont cours essentiellement les valeurs masculines, il faut à une fille

jeune et pleine d'ardeur, un assez pénible apprentissage pour s'adapter aux nécessités de sa condition féminine.

J'irai même jusqu'à dire que, si certain personnage de Giraudoux s'aperçoit qu'il vieillit en constatant qu'il n'est plus d'âge à entrer au Conservatoire, à tenter tel ou tel examen, la jeune fille, avant même les premiers échecs, s'aperçoit des limites imposées à ses possibilités, en constatant qu'elle ne saurait être lieutenant, juge de paix ou prêtre. (Mme Virginia Woolf, dans « Une Chambre à Soi », explique que c'est par goût du déguisement que les hommes se sont réservé ces professions). Cette constatation est en soi élémentaire et dépourvue de tragique ; mais celle qui lui succède et qui est celle de l'évidente difficulté pour une femme de réaliser même les possibilités qui lui sont offertes, est le plus souvent à l'origine du drame de l'adolescence féminine.

Mme Simone a voulu compliquer quelque peu ce drame et l'a ainsi rendu plus précis et moins général. La vitalité de Nadine Bourgain se heurte, en effet, à un univers très particulier, entièrement dominé par le souvenir d'une morte. Fort justement, Mme Simone nous fait sentir à quel point la présence de la mort suscite les formes les plus excessives de la vitalité. Déjà nous rencontrions causes et effets presque semblables dans la Natacha de *Guerre et Paix*. Mais Tolstoï, patient, conduit son héroïne jusqu'à la maturité : nous la voyons alors, entourée d'enfants, préoccupée des soins du ménage, traînant de vieilles pantoufles, rejeter tous les espoirs informes qui furent ceux de sa jeunesse et renoncer paisiblement à elle-même. Avouerai-je que j'aurais aimé voir Nadine vivante — même après une tentative d'empoisonnement — s'adapter ainsi au quotidien de l'existence, ou, telle Mme Simone elle-même, trouver d'autres débouchés à son activité que les gestes amoureux, cette première forme de la révolte ? Car ce roman, si vraiment un roman, où chaque personnage est caractérisé, ce roman est l'un des plus subjectifs qui soient : entre Mme Simone et Nadine le cordon ombilical est tranché, mais il apparaît nettement que l'une est fille de l'autre.

CLARA MALRAUX

***

PRÉMÉDITATION ; COMPLICITÉ, par *Francis Iles* (N. R. F.).

Le roman policier se résume à trouver le coupable d'un crime, comme le problème d'échecs à donner mat en tant de coups. Rien d'étonnant si les personnages de l'un empruntent aux pièces de l'autre leur caractère abstrait et indifférent. Pour dérouter le lecteur, tous les suspects doivent être également capables de commettre le meurtre et tout le monde doit être suspect. Une psychologie qui réduit chaque être humain à un criminel possible manque d'attrait.

Dans ses deux romans, Francis Iles a pris le contrepied de ce postulat. Le coupable est désigné sur-le-champ. Les mobiles qui le poussent à tuer, le plan qu'il conçoit, la manière dont il l'exécute sont décrits par le menu. Le crime cesse d'être une charade artificielle pour devenir un acte humain, difficile et même pénible à exécuter, qui réclame autant d'adresse et d'énergie que de cruauté. Un tel mode de récit nous prive de la découverte progressive d'une vérité cachée, mais nous procure, quand la police fait son enquête dans *Préméditation*, le plaisir de suivre les efforts d'un non-initié pour découvrir une énigme dont on possède la clef. Somme toute, l'auteur de roman policier cherche à éblouir son lecteur ; Francis Iles le prend dans son jeu.

Ce système lui permet de créer des personnages différenciés. Ses deux criminels sont décrits avec la précision de cas cliniques. Le docteur Bickleigh, pondéré, méthodique, retors, affligé d'un complexe d'infériorité dû à sa taille exiguë et à son origine modeste, prêt à gâcher en une seconde de désarroi le bénéfice de longs efforts ; Johnnie Aysgarth, mou, imprudent, sans vergogne, mais si charmant qu'il se fait pardonner par sa victime avant même que, les larmes aux yeux, il la tue, pourraient tous deux passer tels quels dans un traité de criminologie à titre de prototypes. Les comparses qui les entourent et qui appartiennent comme eux à la bourgeoisie campagnarde de l'Angleterre sont dessinés avec l'intelligente férocité d'un Richard Aldington dans *la Fille du colonel.* Rompant non seulement avec la tradition victorienne, mais aussi avec la convention qui exclut l'amour du roman policier, Francis Iles insiste sur la vie sexuelle de ses personnages et n'en escamote même pas l'aspect comique, comme

le prouvent ses jeunes filles et ses femmes, que rendent bégueules leur atavisme puritain et leur conformisme social, mais dont le corps n'en réclame que plus avidement certaines satisfactions.

A s'en tenir là, on pourrait croire que ces deux livres ne diffèrent guère de tant d'autres romans qui roulent sur un assassinat, d'*Une ténébreuse affaire* à *Adrienne Mesurat* et des *Frères Karamazow* à *l'Affaire Maurizius.* Il n'en est rien. Ce qui les distingue, c'est que le crime en est le thème unique, que sa préméditation, son exécution et ses conséquences en constituent les seules péripéties et que tous les autres éléments de l'intrigue ne servent qu'à jeter une clarté plus vive sur cet acte capital. *Complicité* va même plus loin : la victime, après avoir éprouvé une terreur maladive devant la menace qui pèse sur elle, cesse de lutter et, mieux que résignée, facilite la tâche à son assassin réussissant à donner au crime la valeur d'une suprême effusion amoureuse.

Sans mystère et sans aventures, sans prétention à l'art, l'œuvre de Francis Iles rend un son aussi neuf dans la littérature contemporaine que celui du *Double assassinat dans la rue Morgue* en 1841. Il ne serait d'ailleurs pas étonnant qu'elle engendrât une descendance aussi prolifique et qu'elle soit promise au même succès.

DENIS MARION

***

L'AGE D'HOMME, par *Michel Leiris* (Éditions de la N. R. F.).

Il est des heures de la journée, des phases de la vie et des moments du monde où l'homme abandonne le souci de créer pour le soin plus urgent d'un retour sur lui-même. Ce retour peut être un long voyage et la consignation attentive de ses étapes peut devenir, comme par mégarde, création : de là ces ouvrages essentiels, éléments d'une haute hygiène, doués d'une si grande efficacité libératrice pour leur auteur, mais aussi d'une valeur de renseignement et d'un pouvoir d'exhortation incomparables pour ses lecteurs. Je puis bien dire : pour ses frères, car la publication d'un journal intime, d'une confession, d'une méditation autobiographique, car le débat public, enfin, du « qui je suis » peut certes

s'interpréter comme un appel à l'effort confraternel vers la connaissance de soi-même et de son prochain.

Ce débat, si rarement ouvert en toute honnêteté, si souvent entaché d'impureté, de pose et, plus souvent encore, d'une orgueilleuse impatience qui entraîne à feindre je ne sais quelle révélation, ce débat, je ne crois pas qu'on puisse le mener avec plus de modestie et de dépouillement que Michel Leiris. Parvenu à *l'âge d'homme*, il se trouve juché sur la crête incertaine d'où l'on contemple avec nostalgie les plateaux dévastés de sa jeunesse et de son enfance. Avec nostalgie, parce que l'enfance offrait un absolu que le progrès des années et les atteintes du monde extérieur ont irrémédiablement effrité, un absolu que toutes les constructions de l'âge mûr ne sauraient remplacer. Ainsi, de ce balcon aride, il ne me reste plus qu'à me pencher aridement sur « la métaphysique de mon enfance » qui m'a déterminé et qui, pour une part, me détermine encore ; il ne me reste plus qu'à considérer comment elle s'est faite et défaite afin de connaître quelles ruines elle a laissées en moi. Je remonterai au temps où les *Couleurs de la vie* de l'album d'Épinal me donnaient l'idée du vieillissement et de la mort et la petite fille du cacao Blooker tenant un nombre illimité de fois sa propre image la sensation de l'infini, où l'âme m'apparaissait comme « de part et d'autre traversée par une longue aiguille verticale, une de ces pâtisseries légères et sèches dites *colifichets* qu'on insère entre les barreaux des cages pour servir de nourriture aux petits oiseaux », où la Salamandre Radieuse et le chapeau haut-de-forme de mon père formaient, avec bien d'autres choses, les éléments prestigieux d'un « sacré quotidien » qui avait ses mythes, ses rites et ses lieux ; je prendrai conscience du rôle immense joué dans mon enfance et ma première jeunesse par le Théâtre qui m'a laissé mon goût présent des allusions et des métaphores, je chercherai au fond de ma mémoire comment ses personnages se sont fondus aux allégories des Belles Images et du Nouveau Larousse Illustré ainsi qu'aux figures familiales pour former un monde mythique au premier plan duquel apparaissaient, impérieuses, régnant sur mes rêves et sur mon destin, Judith, la femme qui châtie, Lucrèce, la femme châtiée ; et je franchirai pas à pas les étapes de mon adolescence, nourrie de ces mythes et vivant de ces mythes et se battant contre eux, pour regagner le temps de ma « guérison », la présente crête amère de mon âge d'homme.

Le « sacré » de l'enfance, rien ne saurait m'en tenir lieu. Que je m'efforce d'en édifier un autre, à la mesure de ma lucidité, et que je m'y efforce seul ou avec l'aide de ceux qu'habite un besoin semblable, j'échouerai : le « sacré » doit être donné. Mais, à cet ancien « sacré » ai-je échappé tout à fait ? Non, puisque je ne suis pas tout à fait guéri. Pour une part il me contraint encore, bien que je n'y croie plus. Plus je m'en évade, plus je suis lucide, plus je semble libre, mais aussi plus le vide autour de moi s'accuse, moins j'aperçois une raison de vivre, moins je garde l'espoir de trouver en ce monde une chose « pour quoi je sois capable de mourir ».

Cependant, suis-je bien parvenu à l'*Age d'Homme* ? De même qu'il n'était pas la majorité légale, peut-être n'est-il pas non plus la quarantaine, peut-être n'a-t-il rien à voir avec le nombre des années, peut-être n'est-il pas seulement conscience désenchantée et peut-être, au prix d'une *épreuve* acceptée, dois-je encore espérer l'*Initiation.*

PIERRE LEYRIS

***

LA POÉSIE

ACCENTS, par *Jean Tardieu* (Éditions de la N. R. F.).

C'est un livre où se sent l'esprit de poésie, l'amour de la poésie. Le lecteur est frappé d'abord par quelques réussites qui lui rappellent à la fois Théophile et Valéry :

Et que les plus longs bouleaux
Flottent sur un long radeau
De lait et de vapeur d'eau

Ce domaine feint de vivre
L'arbre et le rocher sont ivres
D'une mort qui les délivre

Cet orme rêve de l'orme
Qu'il sera — les prés qui dorment
Rêvent de mouvantes formes,

Ils méditent sans choisir
Vie ou mort, et sans saisir
Le contour de leur désir.

Mais bientôt des accents plus personnels apparaissent, ceux du « Fleuve Caché » :

Tout un monde appuyé sur un souffle qui chante
Tout le ciel qui s'écroule au fond d'une eau dormante.
. . . .
Un vaste grondement égal et bas qui passe
A l'infini, roulant tous les jours Un seul jour.

ceux de « la tour qui rend les vagues transparentes », et que « chacun pour l'autre, absent, présent, bâtit », le « Cap » :

D'étranges feux dans l'air grimaçaient,
Mais les sources coulaient pour l'espérance,
Et tendre, tendre était l'impatience,
Des fruits tombant dans les vergers secrets.

Cette poésie nous donne, presque toujours, le sentiment d'un climat, d'une paix divine, transparence et tranquillité, une paix qui est en même temps tonnerre, et le sentiment que nous sommes séparés de ce climat, de cette région ; notre présent s'enfuit — il est réellement absent.

Et cela, n'est-ce pas un des éléments du sentiment même de la poésie ?

JEAN WAHL

***

L'AURORE DE MINUIT, par *Jacques Reynaud* (Éditions de Saint-Martin-Pontoise).

L'Aurore de Minuit, ce n'est pas celle du soleil polaire, mais de l'étoile inconnue qui n'apparut « qu'à des bergers obscurs, des enfants et des mages ». C'est celle de la nuit et de la solitude, où, les troupeaux laissés à la garde d'un ange, on va vers le Dieu né dans une crèche, l'Enfant qui seul nous rachète du mal.

La muse de Jacques Reynaud « exacte, stricte, un peu tendue », dit Henri Ghéon, a aimé les soleils menteurs qui faisaient luire les divinités de marbre au regard mort. Mais voici qu'elle retrouve au fond des ténèbres sa lumière si tendre et si grande. Le col ployé, les yeux brillants sous les larmes, cette muse est-elle d'un profil moins fier et derrière elle les monts de son Vivarais sont-ils d'un dessin moins noble contre le ciel ?

On s'attardera à relire ces poèmes « purs et tremblants » qu'un fils adresse à la mémoire de son père, ces *Nocturnes*, ce *Château Perdu*, songe en allé dans une fumée couleur d'aube et de fleur, — que j'ai de particulières raisons d'aimer, mais qui a les mêmes pouvoirs d'enchantement que le vent de la veillée dans les monts. En ce nouveau livre de Jacques Reynaud, comme la contrainte porte plus haut la poésie et comme la fraîcheur de la nuit agrandit l'espace, le sens de la douleur saisit et élève l'âme. C'est que la douleur est toujours terre sainte. Et là, en montagne, devant la resplendissante aurore trempée de rosée, ce lyrique, du métier le plus sûr qui soit, dit Ghéon, devient celui dont on oublie le prestigieux métier pour ne plus voir en lui qu'un poète.

HENRI POURRAT

***

POÉSIES, par *André Bellivier* (Emile Paul).

André Bellivier sait encore se souvenir de son maître Valéry :
La nourriture à l'aube est de vertige et sainte.

Mais il se détache, semble-t-il, des formes strictes. — Il dit, dans des vers moins transparents qu'autrefois, plus compacts (et que je préfère) l'âme qui « est au monde », l'âme qui a une seule vie à vivre, mais qui peut, comme la cime, oublier « le vent obscur dans la neige et le seul ».

Mais cette solitude n'est pas isolement :

Chaque élément de vie trouve son élément,

Ou, comme il nous le dit encore :

Seul, seul, ô solitude où rien n'est isolé.

JEAN WAHL

***

LETTRES ÉTRANGÈRES

PIERRE OU LES AMBIGUÏTÉS, par *Herman Melville* (Éditions de la N. R. F.).

Il est curieux de constater à quel point un écrivain peut aisément passer pour fou. L'être le plus raisonnable, s'il est poète, se voit paré bien souvent d'une auréole de chimères Ce fut le cas pour Melville : le traducteur de *Pierre* nous apprend que le « livre fut mis au compte d'un esprit égaré et tomba dans un oubli profond ».

Ce qui peut surprendre, ce qui surprendra certainement dans ce livre, c'est son extrême liberté. *Pierre* est un « roman » et à ce mot de roman surgissent pour le lecteur et le critique français ces règles mystérieuses et précises que chacun formule pour son usage personnel. Il est évident que Melville ne se soucie nullement de ces lois confuses. Melville ne se soucie de rien, sauf de la vérité et il va d'une allure preste ou nonchalante, s'abandonnant à une longue rêverie ou précipitant la marche de son récit, comme il lui plaît. Cela donne à son livre une certaine apparence désordonnée ou, si l'on veut, une apparence d'égarement. On a l'impression que l'auteur perd à chaque instant le fil de son récit, mais cette impression est fausse et la preuve, c'est que Melville retrouve ce fil *lorsqu'il le veut* et le noue avec un naturel parfait. Le récit se poursuit, jusqu'à sa conclusion, en accord total avec la logique.

Les réflexions de Melville sur l'homme et son destin, sur le bien et sur le mal, ou sur les faiblesses de la vertu n'apparaissent jamais comme les divagations d'un esprit malade. On leur reprocherait plutôt leur caractère traditionnel. Melville se fait une idée assez simple des rapports entre les êtres ; ses êtres eux-mêmes sont simples, ils se définissent tout entiers par une passion ou un calcul. Leurs réactions, même si elles s'inscrivent au delà des limites prescrites par la bienséance et la morale bourgeoise ont toujours partie liée avec leur réalité psychologique et leur idéal. Pierre est constamment fidèle à son honneur, Lucy fidèle à son amour, Glen Stanly fidèle à son égoïsme. Dès lors, leurs gestes les plus extraordinaires pour ce monde se prévoient et s'expliquent. *Pierre* est le fruit d'une observation lucide et d'une singularité presque classique.

Pierre est également la condamnation d'une forme bourgeoise de la société. Aux yeux de sa mère et de ses amis, le héros s'abandonne à la plus méprisable débauche. Pierre trahit sa famille, sa fiancée pour l'amour d'une femme vulgaire. Il sera puni, il mourra d'une mort infamante, entraînant dans sa misère d'adorables créatures. Tel est le verdict du siècle. En réalité, Pierre a voulu sauver sa sœur, Isabelle, cette demi-sœur inconnue, fille d'une mère dont on a aboli la mémoire. Pierre ne peut révéler l'existence de cette sœur chérie sans déshonorer le souvenir de son père : il choisit de la faire passer pour sa femme et de lui rendre ainsi son véritable nom. Il brise alors sa vie mondaine, poussé par la conscience de son devoir fraternel, mais poussé avec une fatalité égale par un amour inavoué et fraîchement charnel qui brûle et transperce ce frère et cette sœur. Mais chez Pierre comme chez Isabelle, une pureté fondamentale triomphe de toutes les tentations de la terre. Seule Lucy, la fiancée solitaire, devine le sens de cette union parce qu'elle est seule éclairée par l'amour. Ce qui rend la société si perverse et si dure c'est un défaut d'amour.

Tout le livre est emporté par un lyrisme foisonnant et naïf qui le sauve de bien des pièges. Il subsiste, malgré tout, des longueurs inutiles, quelques développements brumeux, des phrases interminables qui se divisent et se perdent dans les nuages. On est parfois irrité par une suavité trop bienveillante, un excès d'anges et de séraphins, une cueillette de roses trop abondante. Mais le lecteur finit par céder à cette voix touchante qui est parfois d'une si grave beauté.

Il était certainement très difficile de traduire ce *Pierre*. M. Pierre Leyris l'a fait avec une précision et une sûreté qui sont évidentes, et aussi avec un sens exact de la langue.

KLÉBER HAEDENS

***

ELÉGIES ROMAINES, de *Gœthe*, traduction de *J. P. Samson*, avec le texte en regard (Kundig, Genève).

On sait que Gœthe écrivit les *Elégies* au retour d'Italie : il avait près de quarante ans. En fuyant l'Allemagne, Gœthe voulait échapper à une crise d'ennui, à une courbature générale

de l'esprit, au travail harassant de la recherche sur soi-même. Il y réussit à merveille. Les *Elégies* donnent la température exacte de Gœthe après les plaisirs romains. Ces élégies sont des chants de triomphe qui ressuscitent si bien les heures qu'elles évoquent que le poète n'a pas mis sur ces souvenirs le plus léger accent de mélancolie. Sans doute est-ce là ce qui donne à André Gide le droit d'admirer, dans ces poèmes, l'absence totale du sens, même le plus obscur, du péché. Et certes, ce Gœthe romain est juste à l'opposé de Baudelaire. Les *Elégies* respirent la joie des sens et la délectation souveraine d'un esprit charmé. Rien d'impur, en effet. Pas l'ombre d'un remords, ni d'un regret. La plénitude du rythme ajoute à l'impression d'aisance et de fête, à l'éclat de cette réussite. Dans un ordre métaphysique, non pas immoral mais étranger à la morale, Gœthe à Rome touche le prix d'un combat, reçoit une palme éblouissante. Après les brûlantes années de l'adolescence, après vingt ans de rêves et de travaux, après s'être « abîmé à parcourir les sombres routes d'un esprit sans repos », c'est une halte royale dans une clairière ensoleillée, une récréation juvénile et quelle sage mesure dans la licence ! Ensuite les longues années de la maturité et de la vieillesse, remplies de désirs et de contradictions, et voici venir le moment où les yeux de Gœthe prendront cet aspect globuleux, cet excès de fixité, cette attention qui se partage fièvreusement entre le monde extérieur et le monde intérieur, entre le dehors et lui-même. Car cet Olympien devint l'image du souci. Le voyage à Rome fut, dans cette interminable existence, le seul moment d'une authentique sérénité.

JULIEN LANOË

***

DEUTSCHLANDS KRIEGSBEREITSCHAFT UND KRIEGSAUSSICHTEN, par *Miles* (Europaverlag, à Zurich).

Cette étude sur la préparation de l'Allemagne à la guerre et sur les conditions où elle serait forcée de mener la lutte, a paru au cours de l'été. Elle est donc antérieure au revirement russe, et il faut en corriger les chiffres, dans la mesure où ce facteur y

intervient. Mais malgré cette défalcation, le bilan reste un des plus réconfortants qu'on puisse lire.

Écartons ce qui n'est qu'appréciations personnelles de l'auteur sur la politique générale et sur le moral du peuple allemand. Le désir manifeste de recueillir des indices de faiblesse peut l'avoir induit à un excès d'optimisme. Mais les considérations économiques groupées dans ce travail semblent puisées à des documents de première main : aveux échappés aux journaux allemands sur la mauvaise qualité de la production, rapports plus ou moins confidentiels des conseils d'administration sur le fonctionnement difficile des usines.

L'auteur aborde successivement les problèmes du charbon, du minerai, surtout celui des corps gras qui lui semble devoir être, tout comme en 1918, déterminant. Même en admettant que la pénurie de matières premières, dont l'industrie allemande a souffert depuis deux ans, soit due en partie à d'énormes stockages, il reste peu croyable, devant les chiffres cités, que ces réserves puissent longtemps suffire à la formidable consommation du temps de guerre.

On trouvera dans ces pages un précieux document, déjà publié en français par l'*Agence Economique et Financière* du 18 mars 1939, mais auquel on n'a peut-être pas donné toute la publicité qu'il méritait. Il s'agit d'un discours prononcé par le secrétaire d'État Brinckmann, en février dernier, à Cologne, dans un cercle fermé. On apprit, peu après, — ce qui en dit long, — que l'imprudent orateur avait été conduit dans un sanatorium, sous prétexte de dépression nerveuse. Brinckmann dénonçait l'effondrement imminent des « trois piliers » de l'économie : matières premières, main-d'œuvre qualifiée et capital. On n'avait, disait-il, pu soutenir le rythme accéléré imposé à la production, qu'en mettant au travail de la métallurgie des apprentis et des ouvriers quinquagénaires ; dans ces conditions, le prix de chaque canon reviendrait à dix fois celui que l'on payerait à l'étranger ; encore le canon serait-il de mauvaise qualité, « comme c'est un fait indubitable ». Et l'orateur réclamait instamment un ralentissement du rythme si l'on ne voulait voir bientôt les hauts-fourneaux hors de service.

Comme recoupement, Miles cite un article du journal turc *Tan*, du 1er mars 1939. Six vapeurs, fournis à la Turquie par les

usines Krupp, auraient été de si déplorable qualité, qu'après peu de semaines ils auraient dû subir une réparation générale et qu'après deux mois de navigation ils avaient déjà perdu la moitié de leur vitesse. — Admettons que l'Allemagne ait vendu aux Turcs sa plus mauvaise marchandise : l'indice n'en est pas moins significatif. On en trouvera, dans l'étude en question, plusieurs autres qui ne sont pas de moindre intérêt.

JEAN SCHLUMBERGER



LES REVUES

MESURES U. S. A.

Mesures, dans un numéro spécial, nous fait connaître une Amérique, que jusqu'à ce jour nous avons plus ou moins ignorée, l'Amérique imaginée par ses poètes.

« L'Américain est un homme nouveau, qui agit suivant des principes nouveaux : il doit en conséquence nourrir de nouvelles pensées et se former de nouvelles opinions », écrit, en 1782, Jean de Crèvecœur. Il y avait des Américains qui n'avaient jamais vu l'Amérique ; ils « étaient autrefois dispersés à travers toute l'Europe », dit-il. Ils se sont ensuite retrouvés dans une terre étrangère, unis dans le même espoir. Ne plus connaître de passé, recommencer sa vie, voilà le rêve de ces « Pèlerins de l'Occident ».

Pour ces émigrants, venir en Amérique, voulait dire renaître, naître une seconde fois. Vita nova. Et c'est sous le signe d'une perpétuelle renaissance que se développa l'esprit américain.

En Amérique « on ne demande point d'un étranger : *Qui est-il ?* mais : *Que sait-il faire* », écrit Benjamin Franklin, dans son « Avis à ceux qui songent à émigrer en Amérique ». Si l'émigrant « connaît quelque métier utile, il est le bienvenu ». Mais le moment est venu, où l'Américain, après avoir montré ce qu'il sait faire, veut savoir qui il *est*.

« Même pour ce qui relève de l'universel, en politique, en métaphysique ou ailleurs, tôt ou tard, on est ramené à une seule âme, à une âme solitaire », écrit Walt Whitman. L'Américain est allé à la recherche de sa propre solitude et personne mieux que Walt Whitman n'a su la lui annoncer. Solitude qui n'est pas isolement, qui ne nous sépare pas des autres, mais qui n'est que « la pensée de l'identité — de la vôtre pour vous, qui que vous soyez, comme de la mienne pour moi ».

« Miracle des miracles, au delà de toute expression, le plus spirituel et le plus vague des rêves terrestres, est pourtant le plus dur des faits primordiaux, et la seule introduction à tous les autres faits. »

Il appartenait aux poètes américains de chanter « le miracle des mi-

racles », les merveilles de la solitude, de l'individu qui a retrouvé son « identité ». « Je suis un vagabond sur le bord du long chemin », écrit Vachel Lindsay. Et devant ce solitaire de la grand'route, passent les autos venues de toutes les villes d'Amérique :

Tandis que je suis assis près de la borne
Et guette le ciel
Les Etats-Unis
Passent devant moi.

Ce n'est plus la solitude du moine, c'est la solitude de l'homme de cette terre, le poète reconnaît la solitude de chaque être et veut « que toute chose vivante subsiste en sa fierté. » Et chaque être, comme lui-même, dans sa solitude, devient une révélation. Tous ces poètes ressemblent à des explorateurs qui auraient découvert un monde, leur monde à eux, en même temps qu'ils débarquent pour la première fois en Amérique. Que n'y ont-ils pas trouvé ? « Une myriade d'arcs-en-ciel » qu'un petit et lascif lièvre « fit choir en rosée » (John Peale Bishop). « Des jardins imaginaires avec des crapauds réels » (Marianne Moore), et le merle qui « est présent dans ce que je fais » (Wallace Stevens) et aussi la spéculation muette qui « guette entre les deux bornes de la démence » (Allen Tate).

Devant le vagabond sur le bord du long chemin, semble alors défiler toute l'Amérique, les morts et les vivants, les conquistadors

Hommes à l'œil vitreux, au port fier,
A la voix résonnante, nés pour mener les autres
(Archibald MacLeish).

les négres, qui ont « connu des rivières, d'anciennes obscures rivières » (Langston Hughes) et qui « dansant pour rien, pour personne » « ont apporté quelque chose en Amérique » (William Carlos Williams) et tous les voisins :

Le spectacle, ce sont
Ceux qui y vont.
Mon voisin m'est
Ménagerie.
Franc jeu,
Car je
Suis venu voir aussi.

(Emily Dickinson.)

BERNARD GROETHUYSEN

***

CORRESPONDANCE

Paul-Louis Couchoud répond à la lettre du R. P. Gorce, que l'on a lue dans la N. R. F. de Novembre :

Mon Révérend Père,

Qu'il y ait du « divin » dans tous les dieux, c'est ma conviction la plus profonde. Et de tous les dieux de salut je crois que Jésus est le plus divin, je veux dire le plus efficace, le plus pur, le plus proche du cœur de l'homme.

Qu'il y ait du « divin » dans tous les hommes, je pourrais vous l'accorder, d'un point de vue spinoziste, ou d'un point de vue bergsonien. Mais ce serait hors du débat, puisque je ne pense pas que Jésus soit un homme historique.

Je ne m'étonne pas de rencontrer chez vous cette courtoise compréhension, cette charité de l'intelligence qui brillait chez votre maître le Père Lagrange. Et je reconnais ce qu'a de cohérent et d'inattaquable la conception catholique de Jésus pour celui à qui est donnée la foi, c'est-à-dire la grâce.

PAUL-LOUIS COUCHOUD.



DIVERS

Nos lecteurs ont trouvé dans la *N. R. F.* de novembre plus d'une ligne blanchie. Qu'ils veuillent bien nous excuser : les sévérités de la Censure étaient imprévisibles. Sitôt la guerre achevée, nous rétablirons, dans un supplément de la revue, les textes tronqués.



ERRATA

Dans le poème de Paul Eluard (N. R. F. 1er nov. p. 674) il faut lire au vers 14 :

Et chante le dernier cantique de la brume.

■

Dans la conclusion de la note de Bernard Groethuysen sur Freud il faut évidemment lire, non pas :

Tandis qu'autrefois l'homme en rentrant en lui-même croyait retrouve son être guérissable...

mais :

...son être véritable.

L'AIR DU MOIS

A LA POLOGNE

Ainsi donc, peuple généreux, notre frère de foi et notre frère d'armes, lorsque tu combattais pour ta vie, nous n'avons pu t'aider que de nos vœux, et à présent que te voilà gisant sur l'arène, nous ne pouvons te donner que des pleurs. Puissent-ils, au moins, te consoler dans ta douleur immense ! La liberté a passé sur toi comme une ombre fugitive, et cette ombre a épouvanté tes anciens oppresseurs ; ils ont cru voir la justice. Après des jours sombres, regardant le ciel, tu as cru y découvrir des signes plus doux ; tu t'es dit : le temps de la délivrance approche ; cette terre qui recouvre les ossements de nos aïeux sera encore notre terre ; nous n'y entendrons plus la voix de l'étranger nous dictant ses ordres insolents ; nos autels seront libres comme nos foyers. Et tu te trompais ! et ce n'était pas encore le temps de vivre, mais le temps de mourir pour tout ce qu'il y a de doux et de sacré parmi les hommes ! Peuple de héros ! peuple de notre amour, repose en paix dans la tombe que le crime des uns et la lâcheté des autres t'ont creusée ! Mais ne l'oublie point, cette tombe n'est pas vide d'espérance, sur elle il y a une croix prophétique qui dit : « Tu revivras ! »

(*L'Avenir*, 17 sept. 1831)

LAMENNAIS

DES GUERRES « IDÉOLOGIQUES »

On sait l'acharnement de tout un monde à ne pas vouloir que nous fassions à Hitler une guerre « idéologique ».

Qu'est-ce qu'une guerre idéologique ?

C'est la guerre qu'une nation fait à un peuple uniquement parce que le régime intérieur de celui-ci lui déplaît et alors que son existence, en tant que nation, n'est aucunement menacée par lui. Telle est la guerre que l'Europe fit à la Révolution française ; ou encore celle que l'Allemagne fit à l'Espagne républicaine. En ce sens, nous n'avons jamais fait à Hitler une guerre idéologique, vu que, si son régime n'avait fini par menacer notre existence, nos gouvernants ne l'auraient jamais inquiété.

Censuré

JULIEN BENDA

DE LA NON-RÉSISTANCE AU MAL

Un trait remarquable de ce *Journal* de Tolstoï, dont la N. R. F. donnait récemment un extrait, est la prédication de la non-résistance au mal tenue pour panacée universelle ; par exemple, dans ces lignes : « La non-résistance au mal est importante parce que l'homme, par ce moyen, progresse dans l'amour ; mais elle est surtout importante parce que c'est le seul remède contre le mal ; elle l'absorbe, le neutralise, arrête son mouvement. Ainsi les balles de caoutchouc jetées contre un obstacle perpétuent le mouvement. *Mais si l'obstacle, en ployant, absorbe l'élasticité de la balle, le mouvement s'arrête.* » Cela est irréfutable. Ce qui ne l'est pas moins, c'est que l'obstacle alors perd l'existence, à laquelle il peut avoir la bizarrerie de tenir.

La thèse de la non-résistance au mal ou de l'impunité des coupables implique généralement, chez ses adeptes, une faute intellectuelle très grave. On peut affirmer que la plupart l'embrassent bien moins par soif de charité que par désir de faire échec à la justice, en tant que celle-ci, selon la belle remarque de Littré, a même fondement que la science : la recherche de l'exact. Le tolstoïsme, c'est le plus souvent la passion s'employant, sous la forme de l'amour, à faire taire l'esprit de rigueur détesté ; forme

presque aussi dangereuse que la force brutale, et qui fait que le règne de la justice sur terre ne sera guère moins retardé par les Hitler et les Bernhardy que par les Tolstoï et les Romain Rolland... Marquons, d'ailleurs, l'horreur du maître russe pour tout ce qui est netteté, précision, en particulier sa volonté de voir la racine du mal dans l'affirmation de la personne ; volonté qui est la négation même de l'idéal du juste, en tant qu'il « pose l'homme contre l'homme jusque dans l'amour, enveloppe chaque personne d'une sphère de dignité moralement inviolable, lui accorde, lui impose au besoin un droit de conservation de soi en même temps que le devoir du respect d'autrui » (Renouvier), — pour citer un magnifique exemple de la religion occidentale de la personne.

La doctrine tolstoïenne de la non-résistance au mal comporte de profondes immoralités. D'abord, elle ne tend à rien de moins qu'à abolir l'idée de devoir, attendu que le devoir ne saurait être donné à la conscience qu'en relation avec le droit, et qu'il ne saurait y avoir de droit quand la loi est de toujours aimer et donner sans retour ni condition. Mais surtout, avec son abandon à l'amour sans limite, elle esquive la souffrance qu'il y a pour les cœurs tendres à être justes et à vouloir que l'on punisse ; souffrance sublime, dont le barde oriental ne semble même pas soupçonner l'existence, et dont de poignants exemples auront été donnés chez nous par un Michelet, par un Proudhon, par un Renouvier, si l'on comprend la parole de ce dernier : « L'homme de la justice subordonne la passion à la raison, ce qui doit sembler triste, si son cœur est froid, mais ce qui paraîtra sublime, si lui aussi il aime... » Le tolstoïsme, au fond, est frère du nietzschéisme. Tous deux placent au sommet des valeurs morales l'exercice effréné de la vie, l'Allemand sous forme d'orgueil, le Russe sous forme d'amour. Tous deux sont également éloignés de la moralité socratique, pour le maintien de laquelle nous luttons aujourd'hui, qui est règlement du cœur et sévérité.

J. B.

LES PATAROUS

Certaines nuits sans lune, j'aperçois une lumière très lointaine, en pleine montagne, au-dessus des champs de neige et à la lisière des derniers bois de pins.

Cette lumière est celle d'une fidélité poussée jusqu'à l'ab-

surde, de la protestation la plus absolue que je connaisse et la plus grandiosement entêtée, contre le monde moderne ; faut-il dire même contre le monde tout court ? Il y a là-haut, avec ses deux filles, un homme intégralement réfractaire à la marche des choses depuis deux ou trois siècles, parfaitement rebelle au *consensus omnium*, aux concessions et aux accommodements. Hautain et morose ; toute noblesse et raideur.

Ils sont encore cinq ou six dans le pays à juger que Pie VII n'avait pas le droit de signer le Concordat avec l'empereur de ce monde. A refuser d'admettre la déposition forcée par le Pape conciliateur des évêques restés fidèles au Pape pendant la persécution. A ne pas reconnaître la légitimation des évêques constitutionnels schismatiques. Depuis 1801, leur indignation ne s'est pas calmée, et ils restent fidèles à la première décision du Pape malgré le Pape lui-même. L'Eglise entière a transigé ; eux ne transigeront jamais. Et quand on leur parle du consentement universel, ils répondent par le petit nombre des élus. Passionnément catholiques, ils s'abstiennent des sacrements, faute de prêtres à leurs yeux légitimes. Et ils préfèrent mourir l'un après l'autre, sans regret pour le monde tel qu'il est, convaincus d'être les derniers témoins, avant la Fin.

Ils ont une chapelle avec d'antiques ornements sacerdotaux ; mais il n'est pas facile d'y entrer. Il y a quelques années, c'était une vieille femme qui y disait les prières et prêchait au besoin. En remontant la filière au delà des petites églises anticoncordataires, il ne serait pas impossible de tomber sur les convulsionnaires et les jansénistes du XVIIIe siècle.

On les appelle ici les Patarons ou Patarous, ce qui ressemble à *patareous* ou torchons. Ils n'aiment pas beaucoup ce mot, qui vient sans doute de patarin. Ce dernier terme désignait d'abord une secte milanaise soucieuse de réformer le clergé, puis, au moyen âge, diverses sortes d'hérétiques, aussi bien cathares que vaudois, qui repoussaient la hiérarchie officielle et se demandaient si le monde n'était pas au fond l'œuvre, non du Dieu bon, mais du diable, — thèse modernisée de nos jours subtilement par M. Benda.

Au monde, mes Patarous se mêlent le moins possible. Ils boudent aussi bien la Mairie les jours de vote que l'Eglise les jours de messe. Et s'ils s'inscrivent à l'État-civil, c'est qu'ils ne peuvent faire autrement. Encore se marient-ils souvent *in extremis*. On ne les voit dans aucune fête et ils ne parlent pour ainsi dire jamais de ce qui leur tient le plus à cœur.

Tout le monde les estime, d'ailleurs. « C'est la crème des

honnêtes gens, disait un curé ; dommage qu'ils se damnent ! » Et un voisin — sévères sont souvent les jugements des voisins — déclare : « Ils ne feraient pas tort d'un centime ; ne laboureraient pas un doigt au delà des limites de leurs champs. Le dimanche, ils chôment complètement et ne vendent pas même leur lait. »

Ce qu'ils n'ont par-dessus tout pas digéré, c'est qu'on ait célébré le 15 août la « Saint Napoléon » (ils ne connaissent pas ce saint-là) et qu'on ait supprimé les fêtes chômées de l'ancien régime, qu'ils continuent à observer strictement toutes.

Je me sens parfois assez en sympathie avec cette protestation magnifique et folle, réfugiée au plus profond des montagnes. Folle ? Après tout, bien des signes ne tendraient-ils pas à faire croire que c'est plutôt le monde moderne qui est devenu fou ?

EMILE DERMENGHEM

AIR DU MOIS

6-9. — Sous sa fumée comme une plume au vent, délicat jouet mécanique, la batteuse trépide et fait son bruit. C'est au bord du plateau, devant une étendue de chaumes. Une douzaine d'hommes en corps de chemise, dans une buée de poussière, s'affairent autour d'elle.

Le chemin monte, descend, remonte, par des vallonnements sans vue, au long de haies désordonnées que de grandes ronces en rouleaux arrondissent. Couleur de pigeon, le ciel dérive lentement, et ce jour gris a la fraîcheur déjà un peu aigre du mois d'octobre. Sous leurs bouquets de noisetiers ennuyés, les prés des fonds attendent les bêtes et la bergère.

Passé deux, trois combes, on arrive à un village tout de longues fermes de pierraille, étagées dans les arbres, mêlées de murettes, de fagotiers, de cabanes, de jardins de haricots et de dahlias. Tout cela en escaliers, face au midi, sur la montée verte. Au plus bas, entre quatre lilas et des touffes de fleurs blanches, une croix de fonte. Puis, faute de clocher, un ormeau, mais énorme, quasi religieux, comme un prestige de la nature. Et des fontaines, et des affleurements de roches ; et, en pruniers bleuissants et hangars de planches brunes, en parapets et treillis, en espaliers de poiriers et toits de tuiles creuses, ces arrangements paysans, où pierres, bois, verdures ont pris un chiffre humain.

Anna J., lave avec sa mère devant sa maison. « Eh bien, j'ai

mon neveu d'ici qui est parti le deuxième jour, et celui du bourg qui est dans l'aviation au Maroc ». Elle parle d'eux, et la mère, en coiffe de nuit, nous regarde de ses pauvres yeux éraillés. La peau tendue de cette figure osseuse et rouge luit étrangement par places : aux pommettes rondes, au menton en galoche. Elle aussi, la vieille, elle veut parler, par politesse. Mais l'âge et le coup que lui ont porté ces derniers jours, font qu'à présent elle ne parle plus qu'en patois.

Sur la porte restée entrebâillée, par moments, quelqu'un paraît avançant une maigre face de supplication, de peine, une autre vieille, qui regarde comme une sourde, disparaît, reparaît, toujours un peu en retrait dans l'ouverture d'ombre. Mains croisées, elle tient un rameau de genêt sec pris à quelque fagot, — une aile de genêt, comme on dit, — et on la voit qui fait aller ses lèvres, sans arrêt et sans bruit : mais elle ne se montre que pour tout de suite s'éclipser encore.

— C'est la tante. Vous comprenez, elle a quatre-vingt-deux ans. Voilà où elle en est, à cette heure : toute la journée elle marmotte, elle marmotte...

Chez les B., la maison est extrêmement bien tenue. Aux murs, des calendriers-réclames, et au-dessus de la porte de l'escalier, une vue panoramique, tout en longueur, à ciel d'azur. (On ne comprend pas d'abord ce que représentent ces traits blancs, alignés par centaines, en perspective, puis on s'aperçoit que c'est un cimetière du front...).

Le maître, coiffé d'une casquette et en combinaison bleue comme un mécano, vient d'achever ses moissons. Un homme du pays, mais qui est sorti, qui a travaillé à Paris, terrassements ou bâtiment, un cultivateur menant bien son affaire. Sa femme a une figure étonnamment régulière et douce, intelligente aussi. Avec eux, ce qui nous amène est vite débrouillé.

Ensuite on parle des travaux. Comment va-t-on faire les battages ? Il faut quatorze ou quinze hommes autour de la batteuse. Des hommes. Les scouts ? Ils sont bien gentils, bien vaillants, bien tout, mais au bout de deux heures, ils n'en pourront plus. Le fils du régisseur de M. S. qui est fort pour ses dix-sept ans, s'y est mis, l'autre soir. Il s'entêtait, il se crevait, mais il n'a pas pu tenir... Donc, si l'on fait actuellement les battages, le peu d'hommes qui reste dans le pays ne va pas pouvoir s'occuper d'autre chose. Chacun aura à rendre quatorze ou quinze journées à ceux qui seront venus l'aider. Il ne pourra plus préparer ses terres de façon à semer, comme il le faut bien, en octobre. Entreprendre les labours et la mise en état des champs

ut de suite en ne battant au fléau que juste le grain des mences ? Mais quelle complication de renvoyer les battages à iver, quand les jours n'ont rien, qu'à quatre heures la journée t finie...

La fermière croit que le gouvernement prendra des mesures. a belle-sœur est arrivée de Paris : « C'est admirable, dans ces res. Tout se passe si en ordre. Et puis, c'est cette fraternité des ldats, des officiers, de tout le monde. » Elle repète d'un tel ton s paroles de la belle-sœur qu'on le comprend d'un coup : pour s campagnes où l'on s'est tant entr'aidé, disputé, brouillé, tre voisins, la fraternité, c'est le paradis perdu, qu'on ne sespère peut-être jamais de reconquérir.

7-9. — A. V., écrit : « On m'affecte cet apres-midi. Le temps t assez beau, « un peu songeur », comme on dit à Merias. Les y-scouts ont aux bas de beaux pompons vert-pomme. Je cris de la terrasse du Terminus. La guerre y défile, toute uve, encore mal habillée... Les gens passent. Et tout tend à ouver qu'Hitler est de trop. »

8-9. — De l'autre côté de la route, un pré se vallonne et s'en , avec là-bas, un rang de peupliers, toujours à se bercer, à se asser, de sorte que bruissant, bouillonnant dans le pullulement leur feuille, ils semblent par moments entreprendre de se later sur place ; avec une espèce de citerne, une serve, entre ux sureaux et des buissons drapés de chèvrefeuille ; avec des aces marécageuses où toute une bourre d'herbe rude tourne en d'été à la broussaille. Un grand pré de trente chars de foin, 'on nomme le pré des Nations.

Des Nations ? Parce que ce serait là, à l'entrée du bourg, que aient halte les roulottes où vivent ceux de tout poil et de tout ys ? Ou bien alors parce qu'en 1815 y auraient campé les ndours, les Cosaques ? Mais cette imagination n'est pas plus isfaisante que l'autre. Des Nations ? Non, le mot, ici, n'est s possible.

L'explication, le notaire la donne. En patois, c'est le Pré des arcious, des petites narces, des fondis. Sans aucun égard au ns, on a traduit par les sons les plus proches. Ainsi de ce bonmme qui prenant Trianon pour un vocable patois, me disait 'il avait monté la garde à Trois-Anneaux, lors de [illegible] zaine. Ainsi de ce cartographe, travaillé par des souvenirs littéres, qui a marqué pour le village de Rimbaud, près d'ici, Rim-

baud l'Ordure, et c'est l'Hort du Rif, le Jardin du Ruisseau. Toujours les confusions, pour céder à la facilité. Et toujours la confusion de la Tour de Babel. Le Pré des Nations, c'est, au vrai, le Pré des Fondrières.

16-10. — Le fichu sur la tête, les mains au creux du tablier, elle est assise près de la fenêtre. Elle ne sait pas quand elle aura des nouvelles de son garçon. « Il est parti le quatrième jour ; mais savoir quel jour il reviendra ? »

Les carreaux qu'assombrissent des branches de noisetier donnent sur un étroit préau vert et triste, à colimaçons, à grandes plantes malignes. Elle regarde la muraille, et il semble qu'on voie frémir imperceptiblement la peau, brouillée comme une filasse, de sa vieille figure.

« Si seulement je pouvais pleurer... » — Elle dit cela en confidence, mais d'un ton de confidence singulière, désintéressée. — « J'ai soigné mon mari pendant six ans. Il était trop malade : on n'a pas su l'empêcher de mourir. Une nuit, je pleurais, mais à sanglots et à cris, j'aurais autant aimé être morte... Tout d'un coup, il m'a passé comme une flamme sur le front. *Mes larmes ont été charmées.* Ç'a été fini : de ce jour-là je n'ai jamais plus pu pleurer. Et même maintenant, je ne le pourrais pas. »

Une amie tchèque qui était là, me dit ensuite qu'elle s'est souvenue des paysans moraves au milieu desquels elle a vécu dans son enfance. « Mais il y a trente ans que c'est fini. Est-ce qu'après cette guerre on n'aura même plus idée de cela ? Ou bien au contraire, du bouleversement, verra-t-on reparaître la vie visionnaire, comme si un être second, plus averti, plus ancien, plus profond que nous-mêmes était aussi plus vivace, mieux fait pour survivre ? »

23-9. — On ne peut être avec ceux qui souffrent qu'en souffrant soi-même. La guerre, c'est le temps où il faut souffrir si l'on ne veut pas être malheureux.

25-10. — Sous les tilleuls de la place, je rencontre M. B., menu, grisonnant, barbichu, pacifique. « Il va bien. Vous savez qu'il s'était engagé dans les zouaves ? Il nous écrit : « Quand nous serons devant les Allemands, je ne sais pas si nous avancerons, mais je sais bien que nous ne reculerons pas. » Et dans ce régiment, vous savez, tous ont le même moral ! »

Il sourit distraitement, mélancoliquement, mais son regard brun appuie bien sur moi ; et je comprends soudain qu'à dix-huit ans il se serait comme son fils, engagé dans les zouaves. Alors, j'ai presque devant moi non ce commerçant sur qui pèse la guerre, mais quelque colonel, mince et bref, au parler nerveux, au geste brusque.

1-11. —

Censuré

4-10.

Censuré

HENRI POURRAT

BULLETIN par JEAN GUÉRIN

I. Romans et Récits.

JACQUES DE LACRETELLE : *Croisières en eaux troubles* (N. R. F.).
Voyager c'est « changer temporairement son personnage », écrit Jacques de Lacretelle. Mais comment échapper à l'heure de la radio, « c'est-à-dire de la crise névralgique du bord ? »

JOSEPH PEYRÉ : *Matterhorn* (Grasset).
Le Mont-Cervin est de toutes les montagnes de Suisse la plus farouche. Les touristes de Zermatt relèvent le défi. Mais bientôt les hôtels vont fermer. La saison est courte, et tout rentre dans le silence.

EDOUARD PEISSON : *La carte marine* (Grasset).
La carte marine : fugue sans esprit de retour. Mais déjà, sur le rivage, les femmes attendent le marin. Que la terre est triste !

VICTOR SERGE : *S'il est minuit dans le siècle* (Grasset).
Victor Serge revenu de l'U R. S. S. écrit un roman-pamphlet et raconte, avec conviction, des histoires « extraordinaires ».

FRANÇOIS BONJEAN : *Confidences d'une fille de la nuit* (Le Sablier).
La belle Malika nous raconte ses menus malheurs. Comment lui en vouloir ? La vie au Maroc est pleine d'imprévus.

II. Littérature.

DOM DESCHAMPS : *Le vrai Système ou le mot de l'énigme* (Droz).
On connaît mal la théologie du XVIIe siècle. Elle nous réserve des surprises. Ainsi nous lirons avec intérêt les écrits de Dom Deschamps, qui, sans quitter la bibliothèque de son couvent, médita une révolution universelle.

M.-J. DURRY : *Quelques nouveautés sur Marivaux* (Boivin).
Voici, en attendant la biographie que nous promet Marie-Jeanne Durry, quelques détails sur la vie domestique de « ce touche-à-tout, qui jamais ne toucha à lui-même ».

BUFFON : *Morceaux choisis* (N. R. F.).
Grand défilé des animaux, deux par deux. Buffon, au passage, salue chacune des espèces et veille aux préséances. On ne saurait être plus humain envers la nature.

IVAN BOUNINE : *La Délivrance de Tolstoï* (N. R. F.).
Témoignage d'un contemporain que l'historien lira avec intérêt, lorsque dans le silence du passé, la vie et la mort de Tolstoï seront devenues légende.

CHARLES PÉGUY : *La France* (N. R. F.).
Recueil de messages de Péguy, qui, nouveau Saint-François, amant de la pauvreté, fut le plus ardent, le plus transporté, et, si j'ose parler de la sorte, le plus désespéré des « amateurs » du peuple français.

III. Sciences.

LUCIEN BERLAND : *Les Guêpes* (Stock).

Un guêpier est une ville de plusieurs milliers d'habitants, faite en papier de bois. C'est un papier que les guêpes ont inventé bien avant nous. Lucien Berland décrit fort bien leur vie besogneuse et éphémère.

JEAN ROSTAND : *Biologie et Médecine* (N. R. F.).

Le XVIIIe siècle fut le temps des encyclopédies, des résultats acquis. Mais la science moderne est toute en mouvement. Jean Rostand nous accueille dans son laboratoire pour nous exposer où elle en est présentement, puis il se remet à l'œuvre.

GEORGES HARDY : *La Géographie psychologique* (N. R. F.).

Les géographies psychologiques contiennent des observations utiles sur l'esprit et les mœurs de divers peuples. Mais pourquoi vouloir les considérer comme des sciences et faire de l'essayiste, promu psychologue, un savant ?

SERGE TCHAKHOTINE : *Le Viol des Foules* (N. R. F.).

La propagande massive du type suggestif est hélas jusqu'ici le monopole des dictatures, écrit Tchakhotine. Aussi invite-t-il les démocraties à mettre à profit la théorie des réflexes conditionnés, développée par Pavlov. Mais quand reviendra-t-on au raisonnement ?

IV. Revues et Journaux.

Les articles de Charles Maurras dans l'*A. F.*, ceux de Léon Blum dans le *Popu* sont d'une ampleur et d'un ton admirables.

Paris-Soir n'a jamais été plus amusant. Ce n'est pas exprès.

Commune, approuvée par la Censure, se voit interdire par la Police. Pourquoi ? Peu de revues, ont aussi violemment, aussi justement, dénoncé Hitler et l'hitlérisme.

Yggdrasill, qui reparaît, sera envoyé gratuitement à tous les poètes mobilisés qui lui en feront la demande : 79, Boulevard Saint-Michel, Paris.

Dans les *Lettres* du Colonel Lawrence, que commente Louis Gillet dans la *Revue des Deux Mondes* (15 sept.) on trouve d'émouvantes allusions à une descente aux enfers.

Il faut lire dans *Giration* deux curieux textes de Kafka, traduits et commmentés par Jean Carrive ; dans *Etudes Traditionnelles*, une suite d'études sur « le folk-lore et l'initiation ».

Dans *the Kenyon Review* (Automne), Robert Penn Warren soutient que la poésie américaine demeure fragmentaire, et sans unité : il lui manque un mythe.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS

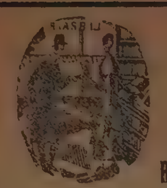
LE TOME LIII (Juillet-Décembre 1939)

LE DIRECTEUR-GÉRANT : JEAN PAULHAN
SAINT-AMAND, IMP. R. BUSSIÈRE

LIBRAIRIE GALLIMARD

15, BOULEVARD RASPAIL — TÉL. : LITTRÉ 24-84

DU C. SEINE 35.807



Bulletin Mensuel de Renseignements Bibliographiques

Dans cette liste sont indiqués chaque mois, les ouvrages récemment parus ou à raître qui, à divers titres, nous paraissent dignes d'être signalés à l'attention des teurs et des bibliophiles. Un bulletin beaucoup plus complet est envoyé régulière-nt et gratuitement sur la demande de toute personne nous honorant de ses ordres.

NOUVEAUTÉS

LITTÉRATURE GÉNÉRALE, ROMANS, ETC.

AUDIBERTI. Septième ...... 22 fr.

R. BOURGET-PAILLERON. La Folie Hubert .... 24 fr.

H. CALET. Fièvre des Polders 22 fr.

L. CHARTERIS. Le Saint à Londres Prix .... 10 fr.

DRIEU LA ROCHELLE. Gilles. 35 fr.

D. de FOE. Robinson Crusoé. Traduction Petrus Borel .... 38 fr.

J. KESSEL. Mermoz. Illustrations de R. Parry. Édition pour la jeunesse. Prix .... 25 fr.

P. LAVERGNE. Printemps ... 21 fr.

L. LEMONNIER. Kipling..... 20 fr.

G. LIMBOUR. La pie voleuse. 20 fr.

MARIE-CLAIRE. La terre nourricière. Images en couleurs par Vinot et Bahel. Prix .... 18 fr.

12. J. MERRIEN. Abandons de postes Prix .... 21 fr.

13. E. PEISSON. Carte marine. Nouvelles. Prix .... 18 fr.

14. J. PEYRE. Matterhorn...... 21 fr.

15. PAUL PILOTAZ. Soleil noir .. 21 fr.

16. C. PLISNIER. Le retour du fils 24 fr.

17. H. A. REY. L'aéroport. Découpages à colorier 7.50

18. H. A. REY. Rafi et les 9 singes 20 fr.

19. SAINT-ANGE. Le démon du matin Prix 16.50

20. I-G. SCHREIBER. La naissance du sucre d'orge................ 18 fr.

21. V. SERGE. S'il est minuit dans le siècle. Prix .... 21 fr.

22. N. VINDRY. La haute neige.. 24 fr.

23. C. VIVIER. Leurs maisons. Images en couleurs par H. A. Rey...... 16.50

POLITIQUE — SCIENCES — DOCUMENTATION

S. N. HENDERSON. Le livre blanc anglais 2.50

A. MAUROIS. Les origines de la guerre de 1939.................. 7.50

G. PIROU. Néo-libéralisme. Néo-corporatisme. Néo-socialisme 20 fr.

H. RAUSCHNING. La révolution du Nihilisme .... 35 fr.

28. G. de REYNOLD. D'où vient l'Allemagne .... 20 fr.

29. H. ROLLIN. L'apocalypse de notre temps.................. 50 fr.

30. J. ROSTAND. Hérédité et racisme Prix .... 10 fr.

conditions d'abonnements à *La Nouvelle Revue Française* figurent aux pages 464 et 465 du cahier d'annonces

OUVRAGES D'ART — ÉDITIONS DE LUXE

31. B. D'ANNELET. Du Sénégal au Cameroun. Illustré, 2 vol. ...... 500 fr.

32. P. FRANCASTEL. Monet, Sisley, Pissaro. 14 planches en couleurs...... 100 fr.

33. J. LASSAIGNE. Toulouse-Lautrec. Illustré .... 84 fr.

34. ROGER-MARX. La gravure origin en France de Manet à nos jo Prix. 95

35. C. ZERVOS. Les œuvres du Greco Espagne. Illustré. 250

BULLETIN DE COMMANDE

FRANCO DE PORT A PARTIR DE 100 FRANCS POUR LA FRANCE ET LES COLONIE

Veuillez m'envoyer (1) — contre remboursement — ce mandat — chèque join par le débit de mon compte (2) — les ouvrages indiqués dans le BULLETIN DE R SEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES sous les numéros ____________

NOM ____________ Signature :

ADRESSE ____________

(1) Pour économiser du temps et de l'argent, utilisez notre carnet de comma Pour cela il suffit d'avoir un compte-courant. — (2) Rayer les indications inutiles

R. F.

Cahiers du Nord

REVUE LITTÉRAIRE TRIMESTRIELLE

Directeur : NESTOR MISEREZ

5, rue des Bouchers, CHARLEROI — BELGIQUE

1939 — 13e ANNÉE — Nos 2 et 3

HOMMAGE A GEORGES SIMENON

Textes de

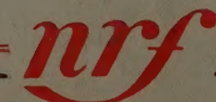
Jean CASSOU
Anatole de MONZIE
Raymond ESCHOLIER
André GIDE
Max JACOB
René LALOU
Henri LAVEDAN
Pierre MILLE
André THÉRIVE
VLAMINCK
Nestor MISEREZ

Deux chapitres inédits de

MALEMPIN
roman de Georges Simenon

Prix de ce Numéro : 10 fr. Belges
ou : 15 fr. Français.

A PARIS : Librairie " VULTURNE " 62, rue Vaneau (VIIe)


nrf